

AA0013306089



UNIVERSITY OF SOUTHERN CALIFORNIA LIBRARY FACULTY

PROFILS
ANGLAIS

C. A.
SAINTE-BEUVE





LES CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés sous la direction

de M. H. WARNER ALLEN

C. A. SAINTE-BEUVE

“ PROFILES ANGLAIS ”

*Tires des Causeries du Lundi de C. A. Sainte-Beuve
avec l'autorisation de M. M. Garnier Frères.*

*Le portrait de C. A. Sainte-Beuve en tête de ce volume
a été reproduit d'après une gravure à l'eau forte de M.
J. A. Symington*



Sainte-Beuve

C. K. OGDEN

C. A. SAINTE-BEUVE

Profils Anglais

PRÉFACE
d'ANDRÉ TURQUET

LONDON

J. M. DENT & Co.

NEW YORK

G. P. PUTNAM'S SONS

1905

Tous droits reserves



SAINTE-BEUVE

 PR
 99
 S3
 1905

Les écrivains contemporains qui célébrèrent à Boulogne et à Lausanne en décembre 1904 le centenaire de Sainte-Beuve ne voulaient certes qu'associer la gloire du grand aïeul à la grâce du paysage où il était né, où il avait vécu, professé et parlé plus encore que professé. En réalité leur piété filiale qui ne pensait qu'à honorer le père de la critique, s'illustra encore plus elle-même : leur modestie dans les éloges dont ils embaumèrent leur maître ne put qu'y trouver son compte : de ces services solennels ce fut leur gloire bien plus que la sienne qui en sortit toute rehaussée.

A vrai dire Sainte-Beuve commençait à être oublié. Renan a été le péché de la jeunesse contemporaine, comme Taine en a été la conscience. Et par ailleurs trois grands critiques, encore vivants, ont comme expulsé l'auteur des "Causeries du Lundi" de ces immenses régions qu'il avait ouvertes et qu'ils ont élargies en tous sens.

Le premier a réussi à s'y tailler un royaume bien à lui et à le façonner à l'image de son esprit. Il gouverne d'une dialectique impérieuse les genres

littéraires qui évoluent au commandement. Chez lui tout est aligné, sévère et symétrique : tout n'y vient qu'à son heure et à sa place. Les plantes, les espèces se rattachent les unes aux autres par des liens surprenants. Orateur et moraliste, il semble toujours en vouloir à quelque adversaire invisible : ses méditations spirituelles font penser à des assauts de boxe. Mais on le sent à l'aise dans cette magnificence un peu tourmentée ; et, s'il est vrai que la nature soit violentée çà et là, l'ordonnance qui règne partout est si majestueuse qu'elle arrête la critique. Par la noblesse de son esprit, la fermeté de son jugement, son amour de l'action et de l'humanité, M. F. Brunetière est vraiment grand.

Le second, impressioniste à l'indécision simulée, se garde bien d'introduire l'arbitraire dans ce domaine touffu des belles-lettres. Il aime à se perdre dans des vagabondages hardis où il retrouve son moi à chaque détour du sentier. En nous intéressant à lui, il sait nous intéresser à nous-mêmes : n'est-ce pas se donner un brevet d'esprit que de le comprendre ? Bien plus, on sent derrière les raisons qu'il donne de ses impressions personnelles, les idées, la sensibilité de tout un peuple. L'intelligence de M. Jules Lemaître est un de ces miroirs merveilleux où se reflète l'histoire de la race des bords de la Loire.

Le troisième, naturaliste probe et exact n'aime guère à dire ce qu'il faut penser d'un écrivain ou ce qu'il en pense lui-même. Ce n'est pas qu'il ait peur de ses opinions ou de ses contemporains ; mais son imagination purement intellectuelle ne

s'intéresse qu'aux idées générales d'un auteur. M. E. Faguet est curieux d'intelligences comme le fleuriste de La Bruyère l'est de tulipes. Il collectionne les systèmes ; mais, excellent préparateur de laboratoire, il a grand soin, avant de les épinglez dans leur vitrine, de leur donner l'apparence de la vie : et l'on en a vu s'animer sous ses doigts et faire leur chemin dans le monde. Ainsi il se montre supérieur à ceux-là même qu'il étudie : il les fait croire plus profonds et plus fins qu'ils ne le sont. Il rappelle Marc Antoine corrigeant Raphaël.

Si différents les uns des autres que ces trois écrivains paraissent à première vue, ils se ressemblent par cela même qu'ils ne battent Sainte-Beuve que sur le terrain qu'il a conquis. C'est de lui qu'ils ont emprunté leur méthode de travail, leurs procédés, leur psychologie et l'amour des petits faits. La passion de la vérité qui les guide se laisse sentir par tout ce que leur style même se refuse. Leur langue est véridique.

“ Le vrai, le vrai seul, ” lit-on sur le monument de Sainte-Beuve au Luxembourg ; et, si ambitieuse que la devise puisse paraître, elle est juste pour lui et juste pour eux.

Ce souci de la vérité a toujours été la chose du monde la plus mal partagée. Nous voyons la vie à travers nos idées : ces immenses lentilles la réfractent tout de travers. Qu'on pense à ce “ don de l'inexactitude ” non seulement de nos romantiques, tels que Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, mais de nos historiens tels que Thiers et Michelet.

Personne avant Sainte-Beuve n'avait apporté dans l'exercice de la critique ce culte du vrai, comme personne avant lui ne s'était intéressé à l'étude même de l'âme des grands écrivains. (On voit à quel point Sainte-Beuve diffère des hommes de 1830 !)

Le premier il introduisit dans l'examen des œuvres littéraires le désintéressement le plus complet ; le premier il fit se mouvoir sous nos yeux des morts qui n'étaient plus que des noms ; il fonda une école sur le fronton de laquelle pourrait s'écrire : "Nul n'entre ici, s'il n'est psychologue et véridique," et dont Messieurs Brunetière, Lemaître et Faguet sont les premiers lauréats.

Première qualité : véracité. Sainte-Beuve la poussa jusqu'à la perfidie. Il eut l'annotation empoisonnée. Chaque fois même qu'un de ses compagnons mourut, il mit sur la tombe un plat funéraire aigre-doux : beaucoup de piment et peu de laurier. Mais cet incrédule parle toujours respectueusement des croyants. Jamais ses relations mondaines ne l'empêchèrent de voir juste et de juger impartialement. Le sénateur de l'Empire refusa d'écrire un "Lundi" sur le "César" de l'Empereur. La postérité saura un gré infini à ce peintre sincère d'avoir scruté la face humaine sans nous faire grâce d'une verrue.

Deuxième qualité : le talent de ressusciter une époque, ce don que Michelet possédait. Mais là où Michelet ressemble à une Pythie frissonnant du délire sacré, Sainte-Beuve, calme magicien, reconstitue des groupes, évoque des idées, crée des atmosphères. La

fresque qu'il a brossée de Chateaubriand et de son groupe ne perdra jamais sa fraîcheur. Les toiles qu'il nous a laissées de la célèbre abbaye de Port-Royal font de Sainte-Beuve l'historien philosophe de la vie janséniste. Les portraits de Saint-Cyran, du grand Arnauld, de Pascal, de Nicole, de Racine, sont d'une telle lucidité et d'une telle vie à la fois que les visions merveilleuses de Michelet paraissent puériles. Bien plus, je ne sais par quelle magie,— sans doute parce que Sainte-Beuve est un grand écrivain, sans doute aussi parce que notre sensibilité se perd dans le passé le plus impénétrable et le plus mystérieux,—l'histoire entière des deux derniers siècles nous est présente dans cette glorification de la foi janséniste. Nous voyons d'un côté les jésuites, puis Rousseau et sa fille, la Révolution, puis les romantiques, V. Hugo aussi bien que Leroux et Saint-Simon, bref les partisans de la liberté aussi bien que ceux de l'instinct; de l'autre les jansénistes et avec eux, des successeurs qui les eussent bien déroutés, Taine, Comte et les positivistes, Bourget et Barrès, les néo-royalistes avec Charles Maurras, tous ceux à qui le sens de la vie a fait apercevoir le néant pompeux de la déclaration des "Droits de l'homme," tous ceux qui savent que l'homme naît non pas libre mais prédestiné.

Certes la critique n'était point inconnue avant Sainte-Beuve : le besoin de satisfaire notre amour-propre au dépens du talent avait créé une sorte d'idéologie méchante dont le premier soin était de s'abriter derrière certaines règles et certains grands

noms. De plus nos philosophes classiques n'étudiaient que les rouages de l'esprit humain et ne considéraient que l'homme abstrait. Ames livresques s'il en fût, ils n'avaient jamais mis le nez à la fenêtre.

Sainte-Beuve sortit cette critique de l'âge théologique, j'allais dire canonique, où elle dépérissait. Montaigne, Saint-Évremond, Bayle, Montesquieu, Jouffroy, Villemain avaient bien essayé de la rendre plus humaine. Mais après chacune de leurs tentatives, Malherbe, Boileau, Voltaire, Marmontel, La Harpe, Ginguené et leurs disciples lui avaient imposé la dévotion des règles et la superstition du goût.

Sainte-Beuve semble avoir su instinctivement, (en réalité la vie le lui apprit, nous le verrons tout à l'heure), que sur toutes choses il y avait des vérités multiples, sans que pour cela il existât une seule vérité. Le miroir qu'en sortant du puits la déesse porte à la main parut à l'écrivain un miroir brisé et à mille facettes. Il n'était point né un intuitif, un mystique comme Ernest Hello ou Ruskin. S'il crut au divin, pendant sa jeunesse, ce fut par curiosité inquiète plutôt que par foi profonde. Nul vrai idéalisme chez lui : mais un besoin de chercher, de fureter, de quitter, de se transformer, et une lucidité d'esprit étonnante qui éclaire ces métamorphoses systématiques et consume ce qu'elle illumine. Peu à peu l'arrière-goût de tous les fruits cueillis vient aux lèvres : le sens et l'amour du relatif, de la fuite, de la transformation des choses ; et voici que naît une nouvelle critique, humaine et raisonnable, vraiment française.

“Ce que j’ai voulu en critique, écrit Sainte-Beuve dans ses ‘Portraits Littéraires,’ ç’a été d’y introduire une sorte de charme et en même temps plus de réalité qu’on n’en mettait auparavant, en un mot de la poésie à la fois et quelque physiologie.” —“La physiologie est mon véritable fonds,” dit-il plus tard. Guizot l’avait spirituellement appelé Werther-Carabin ; et il est vrai que Joseph Delorme et l’élève de Dupuytren se donnèrent longtemps la main.

Sainte-Beuve entremêle toujours l’étude de l’écrivain à l’étude de l’œuvre, comme deux fils de différentes couleurs qui s’entrelacent sans jamais se confondre. Tout au plus pourrait-on lui reprocher que l’un des deux est quelquefois trop voyant, trop criard. Bien humain en cela, le critique souligne par trop les gestes favoris, les manies, les tics de ses “sujets” : il s’intéresse davantage à leurs faiblesses qu’à leurs vertus.

Si l’on veut surprendre sur le fait ce procédé qu’inventa Sainte-Beuve, il suffit de lire les trois articles qu’il a consacrés à Cowper. Nulle part Cowper, l’anglais de la fin du dix-huitième siècle, le jeun clerc d’avoué, le puritain et l’amoureux ne se distinguent de Cowper le poète. Sainte-Beuve procède par petites touches.

C’est un pastelliste qui veut noter la plus fine nuance et tout en rendant le tableau, lui conserver son émotion. Lentement, année par année, se dévoile le tempérament de Cowper avec ses qualités et ses défauts, ses grâces et ses bizarreries, ses croyances

religieuses et ses attaques de folie, sa crainte de Dieu et son amour du foyer domestique. Le fou éclaire le poète. Et le pastel est si habilement nuancé qu'il garde cette fleur de la vie introuvable ailleurs. Point de ces raccourcis ou de ces flamboiements à la Michelet ; point de ces périodes oratoires à la Villemain ; point de ces généralisations à la Taine. Dans la vie le hasard joue un grand rôle. Sainte-Beuve le sait, comme il sait que la théorie du milieu ne peut expliquer les grands écrivains.

Mais ce sceptique, en devenant le contemporain de Pascal et de Racine ne s'est pas imprégné en vain de notre vraie moelle nationale ; et lorsqu'on ne croyait avoir affaire qu'à un historien, le moraliste apparaît et se met à regretter que Cowper n'ait pas eu, pendant ses crises religieuses, quelques points d'appui rassurants soit dans une église vivante, soit dans des intercesseurs amis. Sainte-Beuve a bien vu que c'est l'honneur du catholicisme de nous avoir lié à Dieu par une chaîne continue d'intermédiaires terrestres et surnaturels.

Puis au moment où le lecteur veut se laisser aller au charme de la correspondance de Cowper, l'élève de Dubois, le fort en thème, nous tire par la manche et critique la finesse un peu pointilleuse ou compassée des images de l'épistolier. Enfin, comme il ébauche l'histoire naturelle des esprits, Sainte-Beuve rapproche Cowper de Pascal et de Rousseau, et ennoblit le poète d'Olney en le comparant aux deux grands Français.

Avec quel art, chemin faisant, ne nous a-t-il pas

conté la liaison de Cowper avec M^{me} Unwin et lady Austen? Sa touche légère sait atténuer, diluer les couleurs,—qu'un Français né malicieux ou sensuel eût rendu trop fastueuses ou trop désagréables,—du tableau de ce célibataire placé entre ces deux femmes.¹

Sainte-Beuve lui-même ne disparaît pas complètement et l'étude y gagne un agrément de plus.

Le critique croyait qu'un Cowper avait manqué à la poésie française et il aimerait fort qu'on pensât à ses "Consolations" en lisant la "Tâche" du poète anglais. Ne serait-ce pas une façon de redorer l'auréole autour du front de Joseph Delorme? Dieu sait pourtant s'il y a loin des bords de l'Ouse où Cowper promenait ses innocentes rêveries à la chambre d'étudiant de la Rue Monsieur le Prince où le jeune janséniste galant adorait la Vénus des carrefours!

Et dès qu'à l'entresol sont tirés les verroux! . . .
etc.

Le style même de l'écrivain,—ce style qu'on lui a tant reproché,—donne l'impression de l'impartialité, de l'amour du vrai. Le gaufrier d'un Gautier ne sert qu'à embellir des banalités. Et Taine lui-même pousse trop à fond ses métaphores pour ne pas en devenir la dupe. Sainte-Beuve aime les images, les comparaisons, mais jamais il ne les conduit jusqu'au symbole; il craint trop qu'elles ne cachent

¹ "No clumsy jesting about old women and balls of worsted." A. Birrell, sur Sainte-Beuve. *Collected Essays*, vol. ii. page 211.

la justesse de l'idée. Il les multiplie pour ne pas se laisser tromper par elles, et il écrit des phrases comme les deux suivantes où Cowper est comparé ici à un écureuil et là à un arbre " Il y a chez lui de l'écureuil dans cette gaieté qu'il (le printemps) lui inspire. Mais les grands et sérieux côtés réparâtront toujours : cette aimable créature a eu un côté frappé et foudroyé."

Et cependant l'homme qui écrit le français à la façon de Sainte-Beuve n'écrit pas seulement dans une langue paisible et honnêtement gracieuse, mais substantielle et résistante à la lecture. Il sait le sens précis et la valeur exacte des mots ; il voit clair ; il ne dit jamais que ce qu'il veut dire ; il préfère l'exactitude à la beauté ; il sait atténuer les éloges et voiler le blâme ; en caressant il découvre la plaie secrète et l'égratignure ne paraît que plus cuisante lorsqu'on ne voit pas sortir les griffes de leur gaine de velours. Ce style sans affectation, simple et ferme obéit à des règles sévères (il serait si simple de rugir comme les autres !) et rappelle ces personnes pieuses qui se mêlant au peuple et habillées comme lui, suivent l'observance sévère d'un Tiers-ordre.

Taine, dit-on, sur son lit de mort demanda qu'on lui lût une page des " Lundis " pour entendre quelque chose de clair.

Quel que soit le génie de Sainte-Beuve, il faut rendre aux temps même où il vécut ce qui leur est dû. Cette période qui s'étend de 1815 à 1835 appelait un critique. Jamais on ne vit période

de liberté intellectuelle plus absolue,—en dépit des apparences,—époque de pareil enthousiasme.

“ Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ? ” s’écrie Alfred de Musset. Et en effet jamais il n’y eut autant de dupes, de gobe-mouches, comme jamais il n’y eut autant de fondateurs de religions. La Révolution paraissait alors comme une seconde création du monde, une nouvelle révélation. L’humanité, selon le mot de Quinet, semblait sourdement travaillée dans ses entrailles, comme si elle allait enfanter un Dieu ! Une foule de prophètes surgissaient comme on en voit à Londres le dimanche dans Hyde Park et dans Clapham Common, et tous avaient leurs prosélytes. Les passants, pleins de foi, de candeur, de bonne volonté, se laissaient embaucher et grossissaient l’armée des inspirés. Quelques-uns, héros en disponibilité, avaient vu Napoléon accoucher les événements de son merveilleux coup de pouce. Pourquoi n’accompliraient-ils pas la mission providentielle,—cette réforme sociale,—qui leur était destinée ?

Sainte-Beuve, au milieu de tous ces Jocrisses ou de ces demi-dieux, garda toujours cette chose essentiellement française jusqu’alors, cette raison qui s’appelle bon goût en art, et politesse dans les relations de la vie. Il visitait les cénacles et les sanhédrins, s’inclinait devant les prophètes et paraissait conquis. Mais sous ces divers noms de romantisme, de saint-simonisme, de fouriérisme et de mennaisianisme, il éventait les entreprises de l’imagination sur la raison, les jeux de l’intuition et

du hasard. Il devint vraiment sceptique à ne pas vouloir être dupe de toutes ces folies. Mais dès sa naissance il avait tendance à l'être. Quelques détails biographiques ne peuvent être ici inutiles.

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit, le 23 décembre 1804, à Boulogne-sur-mer. Son père, homme aimable et érudit, et petit fonctionnaire, s'était marié fort tard : il mourut quelques mois avant la naissance de son fils. (Un *Virgile* annoté par lui semble avoir été un des livres favoris du grand critique.) M^{me} Sainte-Beuve se trouva veuve à quarante ans sans grande fortune : femme sensée et pratique, elle appela à son aide une tante de l'enfant ; et ces deux femmes se mirent à élever Sainte-Beuve. Parce que Sainte-Beuve était anglais par sa grand'mère, — une Middleton, — un critique anglais¹ emporté par son patriotisme n'a pas craint de discerner parmi les qualités de Sainte-Beuve celles qu'il devait au sang saxon : je ne sais quoi de judicieux, de mesuré, de modéré qui ne l'abandonna jamais en pleine fièvre romantique, l'indépendance d'esprit, la véracité et cette préférence pour Cowper, Collins et Wordsworth qui étonne chez un des porte-drapeaux du romantisme. Un Français chauvin s'aventurant sur la même voie, pourrait avec non moins d'ingéniosité, faire remarquer que Sainte-Beuve doit à son ascendance anglo-saxonne ce caractère moqueur, et cette sensualité sans gaieté qui caractérisent le petit-fils des Middleton.

La vérité, — si l'on peut hasarder ce mot dans

¹ Voir le *Times* du 16 décembre 1904.

une science aussi conjecturale,—c'est que, né de parents âgés, et de sang mêlé, Sainte-Beuve avait bien des chances d'être intelligent. Et il le fut en effet, au point que chez lui la faculté de comprendre étouffa toutes les autres.

Cette physionomie de l'âme que nous recevons de nos parents peut s'altérer et prendre d'autres traits sous l'influence de l'éducation. Celle que reçut Sainte-Beuve paraît bien avoir été tendre et sévère à la fois, la tête dans les plis de la jupe maternelle ou de la soutane du prêtre.

Imitant les écrivains du temps, Sainte-Beuve a essayé, et dans la vie de "Joseph Delorme" et dans "Volupté" de se composer ce que j'appellerais sa légende. C'est ainsi qu'il écrit pour les lecteurs de 1830 : "Il s'asseyait contre un arbre, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, tout entier à ses pensées, et quand on le cherchait le soir, à l'heure du repas (car il l'oubliait souvent) on le trouvait immobile à la même place qu'au matin et le visage noyé de pleurs."

L'image fadement théâtrale qui se dégage de ces confidences est aussi ridicule que la vignette de certaines éditions de Lord Byron : un poète sur un rocher, les cheveux dans le vent, rêvant au bord de la mer. Toutefois ce Sainte-Beuve de la légende n'est point complètement faux. Les petits soins, la chaleur de couveuse artificielle du "home" boulonnais développèrent le côté mystique de l'enfant précoce. Qui sait si ce n'est pas à M^{me} Sainte-Beuve que nous devons les poésies religieuses du

jeune homme, puis Port-Royal, et enfin cette tenue morale qui donna plus tard l'illusion d'une conviction ?

Sur toute cette période nous avons des documents précieux : les lettres de Sainte-Beuve à l'abbé Barbe, et ce roman de "Volupté" qui nous raconte, avec cette précision que donnent les pratiques de piété, les effets du repentir, la douceur calmante du recueillement, le travail de la foi sur une âme tourmentée.

"J'avais fait une bonne première communion, écrit Sainte-Beuve, et durant les deux ou trois années qui suivirent, ma ferveur religieuse ne s'était pas attiédie."

Si l'on ne sait tout cela, comment peut-on comprendre les vers du poète :

Pour dévorer mes jours et les tarir plus vite,
J'ai rabaissé mon âme aux faciles plaisirs.

Et ailleurs :

J'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture
Comme un enfant glouton pour m'endormir après.

Ne voit-on pas le pénitent agenouillé aux pieds du prêtre dans ces vers qui confessent

. . . les longs jours passés avec vitesse
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir. . . .

A 14 ans, voici notre jeune Boulonnais à Paris, élève du collège Bourbon et remportant les prix alors les plus flatteurs, celui de vers latins par exemple. Au milieu de cette jeunesse ardente, impatiente de tout joug, il jette aux orties "la

probité candide et le lin blanc," dont sa mère l'avait vêtu. Son enfance avait été dévorée de désirs. "Tout enfant, je ne rêvais de la vie qu'un bonheur, l'amour" (Lettre à Th. Pavie, 7 sept. 1830). Malheureusement Sainte-Beuve était laid, d'une laideur robuste, d'une laideur d'homme roux, — "pas laid, mais vilain," a dit M^{me} Victor Hugo, même elle ! Cette laideur rendit Sainte-Beuve plus timide, plus jaloux, plus malveillant que le commun des martyrs : ce n'est que fort tard qu'il entrevit que don Juan avait dû être un homme laid, lui aussi.

A peine sorti du collège, Sainte-Beuve comprend que les succès d'école ne mènent à rien ; et le 3 novembre 1823, nous le voyons prendre sa première inscription à l'école de Médecine. Sur la fin de sa vie, il aimait à raconter qu'il avait été "roupiou" sous Dupuytren et qu'il avait noué un jour le tablier blanc de l'interne. En réalité il n'étudia la médecine qu'un an. Le "Globe" le prit à la fin de 1824. Mais ces mois passés dans les amphithéâtres de l'école relèguèrent à la seconde place mysticité et mysticisme. Sainte-Beuve fréquentait alors Magendie, Dubois, son ancien professeur de rhétorique qui en lui ouvrant le "Globe" allait donner la chiquenaude à sa vie, et enfin Daunou, son grand compatriote, véritable nihiliste.

Ancien Oratorien, Daunou, que Sainte-Beuve appela plus tard un Condorcet de seconde main se sentit attiré sans doute par le côté grivois ou frondeur et par cette intelligence mûre avant la

saison du jeune Boulonnais. C'est de lui que le futur critique apprit que la vie n'est qu'une suite d'événements où l'involontaire se mêle à l'inconscient.

Mais cette philosophie si simple et si directe contredisait par trop l'éducation première pour plaire d'abord à une nature aussi tourmentée et aussi curieuse. Sainte-Beuve n'y parvint que dans la seconde moitié de la vie, lorsqu'il descendait la colline. Les ressorts de sa volonté avaient été détendus par les expériences multiples du voluptueux intellectuel. Après avoir été le don Juan de l'idéal, il ne fut plus qu'un inconstant pèlerin d'amour. Wordsworth, le grand lakiste à l'âme pudique et à la volonté ferme, eût renié ce prétendu disciple, cet écrivain inassouvi qui ne pouvait aimer, parce qu'il aimait trop l'amour, et ne pouvait croire, parce qu'il aimait trop toutes les croyances.

Mais, si je ne me trompe, le Sainte-Beuve de 1825 se trouva dans la disposition d'âme de nos contemporains, dans celle où M. Jules Lemaitre se complit si longtemps. Serenus est le patron de tous ces esprits inquiets de Dieu et de l'humanité. De telles âmes souffrent, mais elles aiment leurs souffrances, elles les chantent :

Hélas ! c'est que j'étais déjà ce que je suis,
 Être faible, inconstant qui veut et qui ne puis,
 Comprenant par accès la Beauté sans modèle,
 Mais tiède et la servant d'une âme peu fidèle.

De cette maladie sentimentale Sainte-Beuve eût quelques années ; puis à mesure qu'il avança en

âge et que l'ardeur lyrique s'éteignit, il comprit qu'on se lasse de tout, excepté de comprendre.

Ces esprits qui semblent sans cesse en travail, cherchant leurs pentes et leur destination, finissent toujours par s'insinuer partout, par se dérouler autour des œuvres des grands écrivains et par refléter les richesses des rives devant lesquelles ils passent.

Comme ils paraissent faibles et malléables, le critique se demande ce qu'ils seraient devenus s'ils avaient rencontré quelque apôtre, à la foi ardente, à l'imagination violente, à la vie d'ascète ; il leur donne ainsi une vie nouvelle, et à force de talent, nous fait accepter ses imaginations.

Or justement Sainte-Beuve rencontra sur sa route deux grands hommes, Victor Hugo et Lamennais. Ne s'attendrait-on pas à ce que cette "âme seconde, cette âme d'acolyte," "toujours en quête de quelque grande âme à épouser," comme il le dit de lui-même (il ne s'est guère connu, et quelquefois même a voulu nous tromper) eût suivi le chef d'école ou le prêtre socialiste ?

Quoi qu'on en ait dit, il n'en fit rien. Si pour plaire à Victor Hugo il essaya de tracer de Ronsard un portrait où l'auteur d'Odes et Ballades se reconnut, il composa de son côté des poésies si intimes et si passionnées, si originales en un mot, qu'il peut compter parmi ses descendants des poètes aussi différents que Baudelaire et François Coppée.

S'il voulut bien corriger les épreuves des Paroles d'un Croyant, il se garda bien d'écrire un évangile

social bouillonnant de l'amour des brebis et de la haine des mauvais bergers.

Sa nature et ses goûts, son éducation et l'expérience s'accordèrent pour lui faire haïr ces vérités banales développées en termes ambitieux, ces Marseillaises à jet continu, ces chênes de Dodone jetant au vent de simples monosyllables.

Il comprit qu'à notre époque l'esprit d'analyse était le seul qui permît à un homme de mûrir et de fructifier. Et lorsqu'il mourut en 1869, il nous légua, à défaut d'une philosophie, le plus grand inventaire de réalités qui existe, et de plus, l'amour de la littérature et le respect de l'humanité.

ANDRÉ TURQUET.



FRANKLIN

Lundi, 15 novembre 1852.

IL y a des noms étrangers qui, à quelques égards, appartiennent ou du moins touchent de près à la France. Le dix-huitième siècle en a plusieurs qui ont été, à certains moments, accueillis et presque adoptés par nous ; on en formerait toute une liste depuis Bolingbroke jusqu'à Franklin. En nommant ces deux-là, j'ai nommé deux grands inoculateurs dans l'ordre moral ou philosophique ; mais Bolingbroke en exil, et venu au début du siècle, n'a agi que sur quelques-uns, tandis que Franklin, venu tard, et à une époque de fermentation générale, opéra sur un grand nombre. L'histoire des idées et de l'opinion, dans les années qui ont précédé la Révolution française, ne serait pas complète si l'on ne s'arrêtait à étudier Franklin. Je tâcherai de le faire en m'aidant de quelques travaux publiés récemment sur lui, et surtout en l'écoutant directement lu-même.¹

Franklin a écrit ses *Mémoires*, qu'il n'a

¹ Voir la dernière et la seule complète édition de ses Œuvres publiée par M. Jared Sparks à Boston (10 volumes, 1840).

malheureusement point achevés. La première partie, adressée à son fils, fut écrite pendant son séjour en Angleterre, en 1771 ; il y donne son histoire détaillée et intime jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Les grandes affaires, dans lesquelles il fut bientôt engagé de plus en plus, lui ôtant tout loisir, il ne reprit son récit que sur les instances de quelques amis, dans son séjour à Passy, en 1784. Cette seconde partie de ses *Mémoires*, qui le montre s'occupant des affaires d'intérêt public et du ménage politique de la Pensylvanie, s'étend jusqu'à l'époque de sa première mission en Angleterre (1757), lorsque, âgé déjà de cinquante et un ans, il est chargé par ses compatriotes d'aller y plaider leurs intérêts contre les descendants de Penn, qui abusaient de leurs droits. A partir de là, on n'a plus que des fragments de récits et la Correspondance, laquelle, il est vrai, est aujourd'hui des plus complètes et ne laisse rien à désirer. Toutefois le judicieux, le fin et l'aimable guide ne nous tient plus par la main jusqu'au bout, et cela manque. Les deux parties des *Mémoires* qu'on possède sont, d'ailleurs, bien suffisantes pour nous donner tout l'homme, et pour faire une des lectures les plus originales et les plus fructueuses qui se puissent procurer dans ce genre familier et tout moderne.

Franklin est un des hommes les mieux nommés, et qui a le plus justifié son nom ; car ce mot de *Franklin* signifiait primitivement un

homme libre, un franc-tenancier, jouissant dans un petit domaine à lui de la vie naturelle et rurale. Sa famille était originaire du comté de Northampton, et y possédait, au moins depuis trois cents ans, un petit bien auquel se joignait le produit d'une forge. Ces forgerons cultivateurs étaient des protestants de vieille roche ; ils étaient restés fidèles au dogme anglican, même sous le règne persécuteur de la reine Marie. Vers la fin du règne de Charles II, un oncle de Franklin et son père adoptèrent les dogmes de quelques prédicants non-conformistes. Le père de Franklin émigra jeune, en 1682, et emmena femme et enfants en Amérique, dans la Nouvelle - Angleterre. Il s'établit à Boston. Benjamin Franklin y naquit le 17 janvier 1706, le dernier garçon de sa nombreuse famille ; il n'avait que deux sœurs plus jeunes que lui, et en tout seize frères ou sœurs de deux lits différents. Son père, qui était teinturier en Angleterre, s'était fait à Boston fabricant de chandelles et de savon. Il avait d'abord pensé à consacrer Benjamin au service de l'Église, comme étant *la dîme* de sa famille ; mais, son peu de fortune s'y opposant, il le mit simplement dans son état, l'occupant à couper des mèches et à remplir des moules de suif. Le jeune Franklin avait un goût prononcé pour la marine ; il y eût trouvé une carrière bien propre à exercer ses qualités de hardiesse, de prudence et d'observation continuelle. Son

père s'y opposa. Ce père, simple artisan, était, au dire de son fils, un homme de grand sens et d'un esprit solide, bon juge en toute matière d'intérêt privé ou général qui demandait de la prudence. Son avis comptait pour beaucoup, et les personnages du pays ne se faisaient faute, au besoin, de le consulter. Il mourut à quatre-vingt-neuf ans, et la mère de Franklin mourut à quatre-vingt-cinq. Benjamin, dans son humble sphère première, tenait donc d'une forte et saine race ; il en fut le rejeton émancipé, et il la perfectionna en lui.

Cette émancipation de son intelligence semble n'avoir souffert aucune gêne ni aucun retard. Il avait dès l'enfance un goût passionné pour la lecture ; la bibliothèque de son père, on peut le croire, n'était guère riche ni bien fournie ; elle consistait surtout en livres de polémique religieuse. Il les lut ; il lut surtout les *Vies* de Plutarque, qui, par un heureux hasard, s'y étaient mêlées. Il acheta quelques livres de voyages ; un peu plus tard, un volume dépareillé du *Spectateur* d'Addison lui tomba sous la main et lui servit à se former au style. Moitié souvenir, moitié invention, il essayait ensuite de traiter à sa manière quelques-uns des mêmes sujets ; puis, en comparant avec l'original, il corrigeait ses fautes, et il lui semblait même quelquefois que, sur des points de détail, il n'était pas toujours battu.

Quand il lisait ce volume dépareillé du

Spectateur, il n'était plus dans la boutique de son père. Celui-ci voyant son dégoût pour l'état de fabricant de chandelles, et après avoir essayé de le diriger vers quelque profession mécanique proprement dite (menuisier, tourneur, etc.), le fit engager comme apprenti chez un autre de ses fils imprimeur. Benjamin avait douze ans, et il devait y rester jusqu'à vingt et un. Son grand souci cependant était de se procurer des livres et de se ménager du temps pour les lire, tout en faisant exactement son travail. Ayant lu vers l'âge de seize ans un livre qui recommandait de se nourrir exclusivement de végétaux, il voulut essayer de cette diète toute végétale comme plus philosophique et plus économique. Tandis que ses compagnons étaient hors de l'imprimerie pour prendre leur repas, il y faisait vite le sien qu'il préparait frugalement de ses mains, et il lisait le reste du temps, se formant à l'arithmétique, aux premiers éléments de géométrie, lisant surtout Locke sur *l'Entendement humain*, et *l'Art de Penser* de Messieurs de Port-Royal.

Jamais esprit plus vigoureux et plus sain ne s'éleva à moins de frais lui-même, et ne réagit sur lui d'une façon plus libre, avec moins de préjugés d'école. Qu'on se représente ce que pouvait être Boston ou toute autre ville de l'Amérique du Nord à cette date. Il y avait tel État où les quakers faisaient à peu près le tiers de la population ; les diverses sectes

presbytériennes ou chrétiennes dissidentes avaient la majorité. Dès le premier regard qu'il porta autour de lui sur ces congrégations plus ou moins émanées de Calvin, Franklin ne put en accepter les dogmes anti-naturels et écrasants ; il fut esprit-fort et déiste, et d'abord il le fut avec ce premier feu et ce besoin de prosélytisme qu'a aisément la jeunesse. Il aimait les disputes sur ces matières, et y aiguisait sa subtilité dialectique ; mais il s'efforça peu à peu de s'en corriger. S'étant procuré les *Dits mémorables* de Socrate par Xénophon, il y prit plaisir et s'appliqua à en reproduire la méthode ; il avoue que ce ne fut point sans en abuser quelquefois. Il s'amusait à tirer de celui avec qui il causait des concessions dont l'interlocuteur ne prévoyait pas les conséquences, et il triomphait bientôt de l'embaras inextricable où il l'avait mis. Un des maîtres imprimeurs chez qui il travailla plus tard à Philadelphie (Keimer) y avait été pris si souvent, qu'il se refusait vers la fin à répondre aux questions les plus simples de Franklin avant de lui demander d'abord : "Que prétendez-vous en conclure ?" Cette méthode un peu scotique et sophistique, à laquelle Socrate lui-même ne me paraît pas avoir entièrement échappé, fut un des travers de jeunesse de Franklin ; il s'en guérit peu à peu, se bornant à garder volontiers dans l'expression de sa pensée la forme dubitative et à éviter l'appar-

ence dogmatique. Il avait beaucoup réfléchi sur la manière de prendre les hommes dans leur propre intérêt, et il avait reconnu qu'il ne faut pas pour cela sembler trop certain et trop assuré de son opinion ; les hommes agrément plus aisément et consentent mieux à recevoir de vous ce qu'ils peuvent croire avoir trouvé en partie eux-mêmes.

Montesquieu, dans les *Lettres Persanes*, a parlé d'un de ces personnages au ton tranchant et absolu comme nous en connaissons encore : "Je me trouvai l'autre jour, écrit Rica à Usbek, dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un *décisionnaire* si universel." Franklin était tout le contraire de cet homme-là ; il avait fini par supprimer dans son vocabulaire ces mots *certainement*, *indubitablement* : "J'adoptai en place, dit-il, *je conçois, je présume, j'imagine* que telle chose est ainsi ou ainsi ; ou bien *Cela me paraît ainsi quant à présent*. Lorsqu'un autre avançait quelque chose que je croyais une erreur, je me refusais à moi-même le plaisir de le contredire brusquement et de démontrer à l'instant quelque absurdité dans sa proposition ; et, en répondant, je commençais par faire observer que, dans certains cas ou circonstances, son opinion pouvait être juste, mais que, dans le cas présent, *il me*

paraissait, il me semblait qu'il y avait quelque différence, etc. J'éprouvai bientôt l'avantage de ce changement de ton. Les conversations où j'entrais en étaient plus agréables ; la manière modeste dans laquelle je proposais mes opinions leur procurait un plus facile accueil et moins de contradiction ; j'avais moins de mortification moi-même quand je me trouvais dans mon tort, et je venais plus à bout de faire revenir les autres de leurs erreurs et de les faire tomber d'accord avec moi quand je me trouvais avoir raison. Et cette méthode, que je n'adoptai pas d'abord sans faire quelque violence à mon inclination naturelle, me devint à la longue aisée et si habituelle que, peut-être, depuis ces cinquante dernières années, personne n'a jamais entendu une expression dogmatique échapper de ma bouche." Il attribue à cette précaution, après son caractère reconnu d'intégrité, le crédit qu'il obtint auprès de ses compatriotes dans ses diverses propositions d'intérêt public. Il nous dit son secret ; l'artifice est simple et innocent, il vient primitivement de Socrate ; gardons-nous de le confondre, dans aucun cas, avec le mensonge d'Ulysse.

Le frère de Franklin commença vers 1720 ou 1721 à imprimer un Journal ; c'était le second qui paraissait en Amérique. Benjamin, qui le voyait faire, qui entendait causer ceux qui y contribuaient de leur plume, et qui lui-

même travaillait à l'imprimer, eut l'idée de donner quelques articles ; mais, sentant bien qu'on les refuserait avec dédain à cause de sa jeunesse, si on l'en savait l'auteur, il les fit arriver d'une manière anonyme et en déguisant son écriture. Les articles réussirent ; il en jouit intérieurement, et retint assez longtemps son secret jusqu'à ce qu'il eût épuisé ce qu'il avait à dire. Cependant son frère fut arrêté et emprisonné par ordre du président de l'Assemblée générale du pays pour avoir inséré un article politique d'opposition : il ne fut relâché que moyennant défense de continuer à imprimer son Journal. Il éluda cette défense en passant le Journal sous le nom de son frère, le jeune Benjamin, auquel il remit à cet effet, et pour la forme, son brevet d'apprentissage avec libération ; il fut convenu toutefois, par un nouvel engagement destiné à rester secret, que Benjamin continuerait de le servir comme apprenti jusqu'au terme primitivement convenu. Ici, nous trouvons l'aveu d'une faute de Franklin, et ce qu'en son langage d'imprimeur il appelle l'un des premiers errata de sa vie. Maltraité par son frère, qui était violent et qui en venait quelquefois aux coups, en l'un de ces jours de querelle il résolut de le quitter, et il s'autorisa pour cela du certificat d'acquiescement, sachant bien qu'on n'oserait produire contre lui le second engagement secret.

Les aveux que Franklin nous fait de ses

fautes (et nous en trouvons trois ou quatre dans ces années de jeunesse) ont un caractère de sincérité et de simplicité qui ne laisse aucun doute sur la disposition qu'il exprime. Quand Rousseau, dans ses *Confessions*, nous fait de tels aveux, il s'en vante presque, au même moment où il s'en accuse. Franklin, qui n'a, du reste, à se reprocher que des fautes assez légères, s'accuse moins fort et ne se vante pas du tout. Il dit d'une manière charmante, au début de ses *Mémoires*, que, si la Providence lui en laissait le choix, "il n'aurait aucune objection pour recommencer la même carrière de vie depuis le commencement jusqu'à la fin, réclamant seulement l'avantage qu'ont les auteurs de corriger dans une seconde édition les fautes de la première."

Au sortir de l'imprimerie de son frère, ne pouvant trouver d'ouvrage à Boston, il part pour New-York, et de là pour Philadelphie, qui va devenir sa patrie d'adoption. Il y arrive dans un assez piteux état, en habit d'ouvrier, mouillé par la pluie, ayant ramé durant la traversée ; il ne lui restait que bien peu d'argent en poche, et il voulut pourtant payer son passage aux bateliers. Ceux-ci refusèrent d'abord, disant qu'il avait payé en ramant ; il insista pour donner son shilling de cuivre : "L'homme, remarque-t-il, est quelquefois plus généreux quand il a peu d'argent que quand il en a beaucoup : peut-être pour

empêcher qu'on ne soupçonne qu'il n'en a que peu." Il fit son entrée dans la ville, tenant trois gros pains qu'il venait d'acheter, un sous chaque bras, et mangeant à même du troisième ; il passa ainsi devant la maison de sa future femme, miss Read, qui était à sa porte, et qui lui trouva l'air un peu extraordinaire. Il avait dix-sept ans, et le voilà seul à faire son chemin dans le monde.

Il entra chez un des deux imprimeurs de la ville, et reconnut bientôt que ces deux imprimeurs entendaient peu leur métier. Il fut remarqué du gouverneur, sir William Keith. En ces pays neufs, il y a moins de distance entre les classes que dans les pays anciens. Ce gouverneur, qui semble le prendre en gré, lui fait de belles promesses et de grandes offres sous main pour l'engager à s'établir à son compte. Après un an de séjour, Franklin va faire une visite à Boston pour obtenir de son père la permission de s'établir ; il est bien vêtu, il a de l'argent en poche et le fait sonner devant ses anciens compagnons d'imprimerie dans une visite à son frère, qui ne le lui pardonne pas. Le père de Franklin, qui ne le trouve pas assez mûr, et qui se méfie d'un certain penchant qu'il lui suppose pour le pamphlet et pour la satire, résiste à la lettre du gouverneur Keith, mais permet toutefois à son fils de retourner à Philadelphie. Franklin y retourne et, tout en restant ouvrier imprimeur, il continue de se former à l'étude, à la composi-

tion littéraire ; il se lie avec les jeunes gens de la ville qui aiment comme lui la lecture ; il fait un peu la cour à miss Read ; puis, tenté de nouveau par les promesses du gouverneur, qui lui parle sans cesse d'un établissement, il se décide à faire le voyage d'Angleterre pour y acheter le matériel d'une petite imprimerie.

Il s'embarque pour ce premier voyage d'Angleterre à la fin de l'année 1724 ; il n'avait pas dix-neuf ans. Il trouve en arrivant que les prétendues lettres de recommandation du gouverneur Keith ne sont que des leurres et des mystifications. Il entre dans une grande imprimerie, chez Palmer, puis chez Watts, s'y perfectionne dans son métier, cherche à y moraliser ses compagnons, à leur inculquer une meilleure hygiène, un régime plus sain, et à les prêcher d'exemple. Il voit cependant quelques gens de lettres ; en *composant*, comme imprimeur, un livre sur la *Religion naturelle* de Wollaston, il a l'idée d'écrire une petite Dissertation métaphysique pour le réfuter en quelques points. Cet ouvrage, tiré à un petit nombre d'exemplaires, le met en relation avec quelques esprits-forts. Bref, dans ce séjour de dix-huit mois à Londres, il se lance en plus d'un sens, il fait quelques écoles, mais aussi il se mûrit vite dans la connaissance pratique des hommes et de la vie.

En partant de Philadelphie, il avait échangé des promesses avec miss Read qu'il comptait

épouser. Une des erreurs, un des *errata* de sa vie, c'est que, dans les premiers temps de son séjour à Londres, il écrit une seule lettre à cette jeune et digne personne, et pour lui annoncer qu'il n'est pas probable qu'il retournera à Philadelphie de sitôt : il résulta de cette indifférence que la jeune fille, sollicitée par sa mère, se maria à un autre homme, fut d'abord très malheureuse, et que Franklin ne l'épousa que quelques années plus tard, lorsqu'on eut fait rompre ce premier mariage et qu'elle eut recouvré sa liberté.

Ici une réflexion commence à naître. Il manque à cette nature saine, droite, habile, frugale et laborieuse de Franklin un idéal, une fleur d'enthousiasme, d'amour, de tendresse, de sacrifice, tout ce qui est la chimère et aussi le charme et l'honneur des poétiques natures. Dans ce que nous allons dire de lui, nous ne prétendons nullement le diminuer ou le rabaisser, mais simplement le définir. Prenons-le en amour. Jeune, il n'éprouve aucun sentiment irrésistible ni entraînant ; il voit miss Read ; elle lui convient, il conçoit pour elle du respect et de l'affection, mais le tout subordonné à ce qui est possible et raisonnable. Arrivé en Angleterre et nonobstant les promesses échangées, il doute de pouvoir les réaliser, et il la prévient honnêtement, sans autrement s'en chagriner beaucoup : " Dans le fait, dit-il par manière d'excuse, les dépenses que j'étais

obligé de faire me mettaient dans l'impossibilité de payer mon passage." Lorsque plus tard il sera de retour à Philadelphie, déjà établi, et qu'il verra miss Read triste, mélancolique, veuve ou à peu près, il reviendra à elle, mais seulement après avoir manqué lui-même un autre mariage, et parce que l'état de célibat lui paraît plein de vices et d'inconvénients.¹ Il cherchera à corriger de son mieux sa première faute, et il y réussira. Marié à vingt-quatre ans, il trouvera en elle durant des années une tendre et fidèle compagne, et qui l'aidera beaucoup dans le travail de sa boutique. C'est l'idéal; ne lui demandez pas davantage. Vieux, ayant passé une journée, à Auteuil, à dire des folies avec madame Helvétius, à lui conter qu'il voulait l'épouser et qu'elle était bien dupe de vouloir être fidèle à feu son mari le philosophe Helvétius, Franklin écrit le lendemain matin de Passy, à sa voisine, une très jolie lettre, dans laquelle il suppose qu'il a été transporté en songe dans les Champs-Élysées; il y a trouvé

¹ "Le mariage, après tout, est l'état naturel de l'homme. Un garçon n'est pas un être humain complet: il ressemble à la moitié dépareillée d'une paire de ciseaux qui n'a pas encore trouvé son autre branche, et qui, par conséquent, n'est pas même à moitié aussi utile que les deux pourraient l'être ensemble." (Lettre de Franklin à M. Jourdan, du 18 mai 1787.) Il a redit la même pensée, à quelques variantes près, à toutes les époques de sa vie.

Helvétius en personne, qui s'y est remarié, et qui paraît très étonné que son ancienne compagne prétende lui être fidèle sur la terre. Pendant qu'il cause agréablement avec Helvétius, survient la nouvelle madame Helvétius apportant le café qu'elle vient de préparer : "A l'instant, continue l'enjoué vieillard, je l'ai reconnue pour madame Franklin, mon ancienne amie américaine. Je l'ai réclamée, mais elle me disait froidement : J'ai été votre bonne femme quarante-neuf années et quatre mois, presque un demi-siècle : soyez content de cela. J'ai formé ici une nouvelle connexion qui durera à l'éternité.—Mécontent de ce refus de mon Eurydice, j'ai pris tout de suite la résolution de quitter ces ombres ingrates, et de revenir en ce bon monde revoir le soleil et vous. Me voici : vengeons-nous." Tout cela est gai, d'une douce et piquante plaisanterie de société, mais le fond du sentiment s'y découvre.

Il y a une fleur de religion, une fleur d'honneur, une fleur de chevalerie, qu'il ne faut pas demander à Franklin. Il n'est pas obligé de comprendre la chevalerie par exemple, et il ne se donne non plus aucune peine pour cela. Quand il s'agira de fonder l'Ordre de Cincinnatus, il y sera opposé avec grande raison, mais il ne fera aucune réserve en faveur de la chevalerie, considérée historiquement et dans le passé. Il oubliera lord Falckland, ce

chef-d'œuvre de la délicate et galante morale entée sur l'antique loyauté. Il appliquera à l'examen de la chevalerie une méthode d'*arithmétique morale* qu'il aime à employer, et partant de ce principe "qu'un fils n'appartient qu'à moitié à la famille de son père, l'autre moitié appartenant à la famille de sa mère," il prouvera par chiffres qu'en neuf générations, à supposer une pureté de généalogie intacte, il ne reste dans la personne qui hérite du titre de chevalier que la *cinq cent douzième* partie du noble ou chevalier primitif. C'est ainsi qu'il ramène tout à l'arithmétique et à la stricte réalité, sans faire sa part à l'imagination humaine.

De même pour la religion. Il y reviendra, après ses premières licences, d'une manière sincère et touchante : je ne sais aucun déiste qui témoigne un sentiment de foi plus vif que Franklin ; il paraît croire, en toute occasion, à une Providence véritablement présente et sensible ; mais là encore, qu'est-ce qui a le plus contribué à le ramener ? C'a été de voir que, dans le temps où il était décidément esprit-fort, il a manqué à la fidélité d'un dépôt, et que deux ou trois autres libres penseurs de sa connaissance se sont permis des torts d'argent ou de droiture à son égard : "Je commençai à soupçonner, dit-il, que cette doctrine, bien qu'elle pût être vraie, n'était pas très profitable." Il revient donc à la religion elle-même par l'utilité. L'utile en tout est volontiers sa mesure.

Franklin est par nature au-dessus de tous les soucis des Childe-Harold, au-dessus de toutes les susceptibilités des Chateaubriand. Nous autres qui sommes de race française et prompte, nous voudrions qu'il en eût quelque peu en lui. Le dévouement d'un chevalier d'Assas, la passion d'un chevalier Des Grieux, la poésie de *Parisina* ou d'Ariel, tout cela se tient dans la pensée, et il nous semble, au moins dans la jeunesse, que c'est manquer d'ailes et d'essor que de ne point passer à volonté d'un de ces mondes à l'autre. Voyons Franklin pourtant tel qu'il est dans sa beauté morale et dans sa juste stature. Cet homme judicieux, ferme, fin, entendu, honnête, sera inébranlable quand l'injustice l'atteindra lui et ses compatriotes. Il fera tout pendant des années, auprès de la mère-patrie, pour éclairer l'opinion et conjurer les mesures extrêmes ; jusqu'au dernier moment, il s'efforcera d'atteindre à une réconciliation fondée sur l'équité ; un jour qu'un des hommes influents de l'Angleterre (lord Howe) lui en laissera entrevoir l'espérance à la veille même de la rupture, on verra une larme de joie humecter sa joue : mais, l'injustice s'endurcissant et l'orgueil obstiné se bouchant les oreilles, il sera transporté de la plus pure et de la plus invincible des passions ; et lui qui pense que *toute paix est bonne*, et que *toute guerre est mauvaise*, il sera pour la guerre alors, pour la sainte guerre d'une défense patriotique et légitime.

Dans l'ordre habituel de la vie, Franklin reste le plus gracieux, le plus riant et le plus persuasif des utilitaires. "J'approuve, pour ma part, qu'on s'amuse de temps en temps à la poésie, dit-il, autant qu'il faut pour se perfectionner le style, mais pas au delà." Il a pourtant lui-même, sans y songer, des formes d'imagination et des manières de dire qui font de lui non seulement le philosophe, mais quelquefois le poète du sens commun. Dans un petit Journal de voyage écrit à l'âge de vingt ans (1726), pendant son retour de Londres à Philadelphie, parlant de je ne sais quelle peinture atroce qu'on lui fait d'un ancien gouverneur de l'île de Wight : "Ce qui me surprit, dit-il, ce fut que le vieux bonhomme de concierge qui me parlait de ce gouverneur eût une si parfaite notion de son caractère. En un mot, je crois qu'il est impossible qu'un homme, eût-il toute la ruse d'un démon, puisse vivre et mourir comme un misérable, et pourtant le cacher si bien qu'il emporte au tombeau la réputation d'un honnête homme. Il arrivera toujours que, par un accident ou un autre, il se démasquera. La vérité et la sincérité ont un certain lustre naturel distinctif qui ne peut jamais bien se contrefaire ; *elles sont comme le feu et la flamme, qu'on ne saurait peindre.*"

Indiquant un moyen d'économie pour avoir toujours de l'argent dans sa poche, moyen qui consiste, indépendamment du conseil fonda-

mental du travail et de la probité, “à dépenser toujours un sou de moins que le bénéfice net,” il ajoute : “Par là ta poche si plate commencera bientôt à s’enfler et n’aura plus jamais à crier qu’elle a le ventre vide. Tu ne seras pas insulté de tes créanciers, pressé par le besoin, rongé par la faim, transi par la nudité. *L’horizon tout entier brillera plus vivement à tes regards, et le plaisir jaillira dans chaque recoin de ton cœur.*” Si jamais la doctrine de l’économie est arrivée, à force de contentement et d’allégresse, à une sorte de poésie familière d’expression, c’est dans Franklin qu’il la faut chercher. Une chaleur intérieure de sentiment anime sa prudence ; un rayon de soleil éclaire et égaie sa probité.

Franklin revient de ce premier voyage d’Angleterre à Philadelphie, et, après quelques essais encore, il s’y établit imprimeur à vingt et un ans (1727), d’abord avec un associé et bientôt seul. Il nous fait en quelque sorte son inventaire moral à ce moment décisif de sa vie ; il y énumère ses principes dont il ne se départira jamais : “Je demeurai convaincu que la *vérité*, la *sincérité* et l’*intégrité* dans les relations entre les hommes étaient de la dernière importance pour la félicité de la vie, et je formai la résolution écrite, qui est toujours consignée dans mon livre-journal, de les pratiquer tant que je vivrais.” A cette probité réelle et fondamentale, Franklin tenait aussi à joindre le profit social

légitime qui en revient ; mais, en remarquant les petites adresses et les petites industries qu'il mettait à se rendre de plus en plus vertueux au dedans et à être de plus en plus considéré au dehors, on ne saurait jamais séparer chez lui l'apparence d'avec la réalité. C'était, si l'on veut, le plus fin et le plus prudent des honnêtes gens, mais aussi le moins hypocrite des hommes.

“ Afin d'assurer, dit-il, mon crédit et ma réputation comme commerçant, je pris soin non seulement d'être *en réalité* laborieux et économe, mais aussi d'éviter les apparences du contraire. Je m'habillais simplement, et on ne me voyait dans aucun des lieux de réunion oisive. Je ne faisais jamais de parties de pêche ni de chasse : il est bien vrai qu'un livre me débauchait quelquefois de mon travail, mais c'était rarement, c'était au logis et sans donner de scandale. Et pour montrer que je n'étais pas au-dessus de mon métier, j'apportais quelquefois à la maison le papier que j'avais acheté dans les magasins, à travers les rues, sur une brouette.” On a quelquefois cité cette brouette de Franklin par contraste avec sa destinée future ; mais, on le voit, elle était plutôt, de sa part, une petite adresse très légitime qu'une nécessité de sa position.

En même temps, Franklin formait un club composé des jeunes gens instruits de sa connaissance, pour s'entretenir et s'avancer dans la culture de l'esprit et la recherche de la vérité.

Après avoir donné quelques articles dans le Journal déjà existant à Philadelphie, il ne tarda pas à avoir lui-même sa *Gazette*, dont il était l'imprimeur, et à disposer ainsi des principaux moyens d'influence et de civilisation dans la ville et dans la province.

Pour juger Franklin littérateur, économiste et auteur de différentes inventions utiles, il convient de se bien représenter ce jeune homme à sa date et à sa place, au milieu de ses compatriotes si rudes, si inégalement instruits et si peu faits à tous les arts de la vie. Franklin parmi eux apparaît comme un éducateur infatigable et un civilisateur. Dans les premiers articles qu'il donnait une fois par semaine dans les *Gazettes* du lieu, il s'efforçait de polir les mœurs, les usages, de corriger les mauvaises et inciviles habitudes, la grosse plaisanterie, les visites trop longues et importunes, les préjugés populaires superstitieux et contraires aux bonnes pratiques. Il ne faut point demander à ces Essais une portée générale qu'ils n'ont pas. Plus tard, dans les relations diplomatiques, lord Shelburne, traitant avec Franklin, observait que son caractère principal en affaires était "de ne point s'embarrasser de faire naître les événements, mais seulement de bien profiter de ceux qui arrivaient" ; et il lui reconnaissait la science de la *médecine expectative*. Dans la première partie de sa vie, bien qu'il paraisse plein d'inventions et un grand promoteur en toute

matière d'utilité publique, Franklin ne l'est jamais que dans la mesure immédiate qui est applicable ; il ne sort point du cadre ; il est avant tout pratique.

“Chose étonnante ! a remarqué un des écrivains de l'école de Franklin,¹ une des passions que l'homme a le moins et qu'il est le plus difficile de développer en lui, c'est la passion de son bien-être.” Franklin fit tout pour l'inoculer à ses compatriotes, pour leur faire prendre goût à ces premiers arts utiles et pour améliorer la vie. Il ne contribua pas seulement à fonder par souscription la première bibliothèque commune, la première société académique (qui deviendra l'Université de Philadelphie), le premier hôpital ; il leur apprenait à se chauffer au logis par des poêles économiques, à paver leurs rues, à les balayer chaque matin, à les éclairer de nuit par des réverbères de forme commode. Ce qu'il n'invente pas directement, il le perfectionne, et l'idée, en passant par lui, devient à l'instant plus ingénieuse et plus simple. En entrant dans des détails si minutieux, il sent le besoin de s'excuser, mais il pense que rien n'est à dédaigner de ce qui sert à tout le monde et tous les jours : “Le bonheur des hommes est moins le résultat de ces grands lots de bonne fortune qui arrivent rarement, que de mille petites jouissances qui se reproduisent tous les jours.” Pendant ces années

¹ M. Charles Dunoyer.

de sa jeunesse et de la première moitié de sa vie, il ne se fait pas un seul projet d'intérêt public en Pensylvanie sans qu'il y mette la main. Ses compatriotes le savaient bien, et, lorsqu'on leur proposait quelque nouvelle entreprise par souscription, le premier mot était : "Avez-vous consulté Franklin ? qu'est-ce qu'il en pense ?" Et lui, avant de rien proposer directement, avait soin d'y préparer l'esprit public en écrivant quelque chose là-dessus dans sa *Gazette*. Il évitait pourtant de signer et de mettre son nom en avant, afin de ménager l'amour-propre des autres. Jamais on n'a mieux usé du journal, ni plus salutairement que lui. En tout, il était rusé pour le bien. Le conseiller, l'instituteur et le bienfaiteur de la cité, voilà, en résumé, son rôle avant la collision des colonies avec la métropole.

Avec cela il a soin de nous avertir que cette application au bien général se faisait sans dommage pour ses intérêts particuliers ; il ne croit nullement que la première condition pour bien faire les affaires du public soit de commencer par mal faire les siennes propres. Il arrivait, par une voie laborieuse, à une fortune honnête et à une indépendance qui allait le mettre en état de se livrer à ses goûts pour l'étude et pour les sciences.

Franklin eut, pendant toute sa vie, une marche constante, progressive, et qui tenait à un plan invariable. Vers l'âge de vingt-quatre

ans, il conçut le projet hardi et difficile de parvenir à la *perfection morale*, et, pour y atteindre, il s'y prit comme un physicien habile qui, moyennant des procédés très simples et de justes mesures qu'il combine, obtient souvent de très grands résultats. Il nous a exposé en détail sa méthode presque commerciale, son *livret des treize vertus* (*tempérance, silence, ordre, résolution, économie, etc.*), et le petit tableau synoptique sur lequel il *pointait* ses fautes chaque jour de la semaine, s'occupant chaque semaine plus spécialement d'une seule vertu, puis passant à une autre, de manière à en faire un cours complet en treize semaines, ce qui faisait juste quatre cours de vertu par an. "Et de même, dit-il, que celui qui a un jardin à sarcler n'entreprend point d'arracher toutes les mauvaises herbes à la fois (ce qui excéderait sa portée et sa force), mais travaille sur un seul carré d'abord, et, ayant fini du premier, passe à un second, de même j'espérais bien avoir l'encourageant plaisir de voir sur mes pages le progrès fait dans une vertu, à mesure que je débarrasserais mes lignes de leurs mauvais points, jusqu'à ce qu'à la fin, après un certain nombre de tours, j'eusse le bonheur de voir mon livret clair et net."

Il nous est difficile de ne pas sourire en voyant cet *art de vertu*, ainsi dressé par lui pour son usage individuel, et en l'entendant nous dire que de plus, à cette même époque, il avait conçu le plan de former, parmi les hommes de

toutes les nations, un *parti uni pour la vertu*. Franklin eut là son coin de chimère et d'ambition morale excessive, dont les hommes les plus pratiques ne sont pas toujours exempts. Il était très frappé de ce que peut faire de prodigieux changements dans le monde un seul homme d'une capacité raisonnable, quand il s'applique avec suite et fixité à son objet, et quand il *s'en fait une affaire*. A ses heures de spéculation, il laissait volontiers aller sa pensée, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, à des conjectures et à des hypothèses très hardies et très lointaines. Mais, pour lui qui maîtrisait ses passions et qui se gouvernait par prudence, ces sortes d'aventures d'un moment et d'échappées à travers l'espace n'avaient point d'inconvénients ; il revenait dans la pratique de chaque jour à l'expérience et au possible : ce que ses disciples, nous le verrons, ne firent pas toujours.

Rien donc ne vint à la traverse de ses premiers projets d'amélioration si bien calculés pour l'état social et moral de ses compatriotes. Parmi ses moyens d'action, il faut mettre les *Almanachs* qu'il publia, à partir de 1732, sous le nom de *Richard Saunders*, autrement dit *le Bonhomme Richard*. Franklin avait naturellement ce don populaire de penser en proverbes et de parler en apologues ou paraboles. Je ne rappellerai parmi les proverbes qu'il a frappés et mis en circulation que les plus connus :

“L’oisiveté ressemble à la rouille, elle consume plus vite que le travail n’use. La clef dont on se sert est toujours claire.”

“Pour peu que vous aimiez la vie, ne gaspillez pas le temps, car c’est l’étoffe dont la vie est faite.”

“Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu’un gentilhomme à genoux.”

“Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim : car la faim peut bien regarder à la porte de l’homme qui travaille, mais elle n’ose y entrer.”

“Le second vice est de mentir, le premier est de s’endetter. Le mensonge monte à cheval sur la dette.”

“Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques.”

“L’orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insolent.”

“La pauvreté prive souvent un homme de tout ressort et de toute vertu : il est difficile à un sac vide de se tenir debout.”

Plus d’un de ces proverbes, par le sens comme par le tour, rappelle Hésiode ou La Fontaine, mais surtout Hésiode parlant en prose et à la moderne, chez une race rude et positive, que n’avaient pas visitée les Muses.

Quant aux apologues et aux contes, c’était une forme habituelle chez Franklin ; tout lui fournissait matière ou prétexte. Dans sa

vieillesse, il ne parlait même un peu de suite que quand il faisait des contes. Il y en a quelques-uns qui, écrits, peuvent sembler un peu enfantins ; il y en a d'autres agréables ; mais la plupart perdent à ne plus être sur sa lèvre à demi souriante.—En voici un, entre les deux, qui peut donner idée des autres :

“ La dernière fois que je vis votre père, écrivait-il, vieux, à l'un de ses amis de Boston (le docteur Mather), c'était au commencement de 1724, dans une visite que je lui fis après ma première tournée en Pensylvanie. Il me reçut dans sa bibliothèque ; et, quand je pris congé de lui, il me montra un chemin plus court pour sortir de la maison à travers un étroit passage, qui était traversé par une poutre à hauteur de tête. Nous étions encore à causer comme je m'éloignais, lui m'accompagnant derrière, et moi me retournant à demi de son côté, quand il me dit vivement : ‘ Baissez-vous ! baissez-vous ! ’ Je ne compris ce qu'il voulait me dire que lorsque je sentis ma tête frapper contre la poutre. C'était un homme qui ne manquait jamais une occasion de donner une leçon utile, et là-dessus il me dit : ‘ Vous êtes jeune, et vous avez le monde devant vous ; baissez-vous pour le traverser, et vous vous épargnerez plus d'un bon choc. ’ Cet avis, ainsi inculqué, m'a été fréquemment utile, et j'y pense souvent quand je vois l'orgueil mortifié et les mésaven-

tures qui arrivent aux gens pour vouloir porter la tête trop haute.”

Il commença à entrer dans les affaires publiques proprement dites en 1736, à l'âge de trente ans, en qualité de secrétaire de l'Assemblée générale. C'était une place pour lui très importante en elle-même, et en raison des affaires d'impression qu'elle lui procurait. La première année il fut choisi sans opposition ; mais, à la seconde, un membre influent parla contre lui, et il s'annonçait comme devant le contrecarrer à l'avenir. Franklin imagina un moyen de le gagner sans sollicitation ni bassesse, et ce moyen, ce fut de se faire rendre un petit service par lui : “Ayant appris, dit-il, qu'il avait dans sa bibliothèque un certain livre très rare et curieux, je lui écrivis un mot où je lui exprimais mon désir de parcourir ce volume, et où je demandais qu'il me fit la faveur de me le prêter pour peu de jours : il me l'envoya immédiatement, et je le lui renvoyai au bout d'une semaine avec un autre billet qui lui exprimait vivement ma reconnaissance pour cette faveur. La prochaine fois que nous nous rencontrâmes à la Chambre, il me parla (ce qu'il n'avait jamais fait auparavant), et avec beaucoup de civilité ; et il témoigna toujours depuis un empressement à me servir en toute occasion, si bien que nous devînmes grands amis, et que notre amitié dura jusqu'à

sa mort. C'est une nouvelle preuve de la vérité d'une vieille maxime que j'avais apprise, et qui dit : *Celui qui vous a une fois rendu un service sera plus disposé à vous en rendre un autre, que celui que vous avez obligé vous-même.*"

C'est par ces degrés de sagacité morale, de sagesse de conduite, de rectitude et d'adresse, d'amour du bien public et de bonne entente de toutes choses, que Franklin se préparait peu à peu, et sans le savoir, au rôle considérable que lui réservaient les événements. Si digne d'estime qu'il fût parmi les siens, il eût pourtant été difficile de deviner en lui, à cette date, celui dont lord Chatham un jour, pour le venger d'une injure, parlera si magnifiquement à la Chambre des lords, comme d'un homme "qui faisait honneur non seulement à la nation anglaise, mais à la nature humaine."



FRANKLIN

(SUITE)

Lundi, 22 novembre 1852.

LES *Mémoires* de Franklin sont d'une lecture pleine d'intérêt pour tous ceux qui ont eu les débuts laborieux, qui ont éprouvé de bonne heure les difficultés des choses et le peu de générosité des hommes, qui ne se sont pourtant ni aigris ni posés en misanthropes et en vertueux méconnus, ni gâtés non plus et laissés aller à la corruption intéressée et à l'intrigue, qui se sont également préservés du mal de Jean-Jacques et du vice de Figaro, mais qui, sages, prudents, avisés, partant d'un gain pénible et loyal, mettant avec précaution, et avec hardiesse quand il le faut, un pied devant l'autre, sont devenus, à divers degrés, des membres utiles, honorables, ou même considérables, de la grande association humaine ; pour ceux-là et pour ceux que les mêmes circonstances attendent, ces *Mémoires* sont d'une observation toujours applicable et d'une vérité qui sera toujours sentie.

Je n'écris point la vie de Franklin ; elle est écrite par lui-même, et, là où il s'arrête,

il faut en chercher la continuation dans l'excellent complément qu'a publié M. Sparks et qu'on ferait bien de traduire. Je tiens pourtant à montrer le philosophe et le politique américain dans ses conditions antérieures, avec son existence déjà si remplie avant son arrivée et sa faveur en France, avant qu'il embrasse Voltaire. C'est seulement ainsi qu'on sentira combien différent ces deux hommes et les deux races qu'ils représentent.

Franklin avait près de soixante et onze ans quand il vint en France à la fin de 1776. Il en avait cinquante et un quand ses compatriotes de Philadelphie le choisirent pour être leur agent en Angleterre, en 1757. C'était le second voyage qu'il y faisait. La première fois qu'il était allé à Londres, ç'avait été en 1724, comme simple ouvrier imprimeur, et il y était resté dix-huit mois. Cette seconde fois, en 1757, Franklin y paraissait comme un homme des plus distingués de son pays, et déjà connu en Europe par ses expériences sur l'électricité, qui dataient de dix ans. La mission dont ses compatriotes le chargèrent, et qu'il ne faut pas confondre avec la seconde mission politique dont il sera chargé en 1764, était toute provinciale et particulière. Penn, le colonisateur et le législateur de la Pensylvanie, dans les Chartes et conventions fondamentales qu'il avait ou obtenues de la Couronne, ou octroyées à son tour à la population émigrante,

avait su très bien stipuler ses intérêts particuliers et ceux de sa famille en même temps que les libertés religieuses et civiles des colons. Ses fils, propriétaires de grandes possessions territoriales, et qui étaient investis du droit exorbitant de nommer les gouverneurs du pays, prétendaient que leurs terres fussent exemptées des taxes communes. L'Assemblée de Pensylvanie s'opposait à une si criante inégalité, et Franklin fut chargé par elle d'aller plaider pour le droit commun contre les fils du colonisateur et en faisant appel aux officiers de la Couronne. L'intérêt de la Pensylvanie était alors, en effet, que la Couronne intervînt plus directement qu'elle ne faisait dans l'administration coloniale, et qu'elle affranchît le pays de cette espèce de petite féodalité qui renaissait au profit d'une famille.

Dans les dernières années de son séjour à Philadelphie, Franklin était devenu de plus en plus considérable dans sa province. Nommé membre de l'Assemblée dont il avait été longtemps secrétaire, chargé, de plus, de l'organisation et de la direction des Postes, il avait rendu de grands services à l'armée anglaise dans la guerre du Canada (1754). S'interposant entre l'Assemblée peu belliqueuse en principes (car elle était en majorité composée de quakers) et le général anglais, il avait procuré des chariots, des vivres, avait contracté des marchés, et s'était constitué le fournisseur de l'armée sans

autre motif que de sauver au pays des exactions militaires et de faire son devoir de sujet fidèle. Les désastres qui avaient suivi ne l'avaient pas étonné, et, en voyant le caractère présomptueux ou l'incapacité des chefs employés d'abord à l'expédition, il en avait prédit quelque chose. Après son arrivée en Angleterre, il fut consulté sur cette guerre du Canada et sur les moyens de la mieux conduire. Il ne vit point M. Pitt, ministre, qui était alors un personnage trop considérable et peu accessible, mais il communiqua avec ses secrétaires, et ne cessa d'insister auprès d'eux sur la nécessité et l'urgence d'enlever à la France le Canada, indiquant en même temps les voies et moyens pour y réussir. Il écrivit même une brochure à ce sujet. Prendre et garder le Canada, c'était pour lui la conclusion favorite, comme de détruire Carthage pour Caton ; il le demandait non seulement en qualité de colon, mais aussi d'Anglais de la vieille Angleterre, ardent à travailler à la future grandeur de l'empire. A cette époque, Franklin ne distinguait point entre ses deux patries ; il avait le sentiment des destinées croissantes et illimitées de la jeune Amérique ; il la voyait, du Saint-Laurent au Mississipi, peuplée de sujets anglais en moins d'un siècle ; mais, si le Canada restait à la France, ce développement de l'empire anglais en Amérique serait constamment tenu en échec, et les races indiennes trouveraient un

puissant auxiliaire toujours prêt à les rallier en confédération et à les lancer sur les colonies.

A voir l'ardeur que mit Franklin à cette question qu'il considérait comme nationale, on comprend que quinze ans plus tard, lorsque la rupture éclata entre les colonies et la mère patrie, il ait eu un moment de vive douleur, et que, sans en être ébranlé dans sa détermination, il ait du moins versé quelques larmes ; car il avait, en son âge le plus viril, contribué lui-même à consolider cette grandeur ; et il put dire dans une dernière lettre à lord Howe (juillet 1776) : " Longtemps je me suis efforcé, avec un zèle sincère et infatigable, de préserver de tout accident d'éclat ce beau et noble vase de porcelaine, l'Empire britannique ; car je savais qu'une fois brisé, les morceaux n'en pourraient garder même la part de force et la valeur qu'ils avaient quand ils ne formaient qu'un seul tout, et qu'une réunion parfaite en serait à peine à espérer désormais." Ce dernier mot, à *peine*, qui semblait laisser une légère lueur d'espérance, était, à la date de 1776, une pure politesse.

Mais, en 1759, Franklin n'était qu'un Anglais de l'autre côté de l'Atlantique, à qui la mère patrie faisait honneur par un accueil distingué. Dans les intervalles de loisir que lui laissaient les incidents prolongés et les lenteurs de sa mission, il cultivait les sciences et les savants. Il visita l'Écosse dans l'été

même de cette année 1759, et il s'y lia avec les hommes de premier mérite dont cette contrée était alors si pourvue, et qui y formaient un groupe intellectuel ayant un caractère particulier, l'historien Robertson, David Hume, Ferguson et plusieurs autres : "En somme, je dois dire, écrivait-il en revenant sur ce voyage d'Édimbourg, que ces six semaines que j'y ai passées sont, je le crois, celles du bonheur le mieux rempli et *le plus dense* que j'aie jamais eu dans aucun temps de ma vie ; et l'agréable et instructive société que j'y ai trouvée en telle abondance a laissé une si douce impression dans ma mémoire, que, si de forts liens ne me tiraient ailleurs, je crois que l'Écosse serait le pays que je choiserais pour y passer le reste de mes jours." Cette sympathie et cette prédilection étaient réciproques, et, trois ans après, David Hume, remerciant Franklin de lui avoir envoyé, à sa demande, quelques instructions sur la manière de construire des paratonnerres, terminait sa lettre en disant : "Je suis très fâché que vous pensiez à quitter bientôt notre hémisphère. L'Amérique nous a envoyé beaucoup de bonnes choses, or, argent, sucre, tabac, indigo, etc. ; mais vous êtes le premier philosophe et véritablement le premier grand homme de lettres dont nous lui soyons redevables. C'est notre faute que nous ne vous ayons pas gardé, et cela prouve que nous ne sommes pas d'accord avec Salomon que *la sagesse est au-dessus*

de l'or, car nous avons grand soin de ne renvoyer jamais une once de ce métal lorsqu'une fois nous y avons mis les doigts." Sur quoi Franklin répondait spirituellement à Hume, et en style d'économiste : "Votre compliment d'*or* et de *sagesse* est très obligeant pour moi, mais un peu injuste pour votre pays. La valeur diverse de chaque chose dans chaque partie du monde est en proportion, vous le savez, de la quantité et de la demande. On nous dit que, du temps de Salomon, l'or et l'argent étaient en si grande abondance qu'ils n'avaient pas plus de valeur dans son pays que les pierres dans la rue. Vous avez ici aujourd'hui précisément une pareille abondance de *sagesse*. Il ne faut donc pas blâmer vos compatriotes s'ils n'en désirent pas plus qu'ils n'en ont, et, si j'en ai *quelque peu*, il est juste certainement que je la porte là où, en raison de la rareté, elle trouvera probablement un débit meilleur."

On conçoit bien cette prédilection de Franklin pour le monde lettré d'Édimbourg ; il a en lui de cette philosophie à la fois pénétrante et circonspecte, subtile et pratique, de cette observation industrielle et élevée ; comme auteur d'Essais moraux, et aussi comme expérimentateur et physicien, comme *expositeur* si clair et si naturel de ses procédés et de ses résultats, il semble que l'Écosse soit bien sa patrie intellectuelle. Il a écrit quelque chose sur les *vieilles mélodies écossaises*, et sur l'impression

délicieuse qu'elles font sur l'âme. Il a essayé, par une analyse très déliée, et comme l'eût fait plus tard un Dugald Stewart, d'expliquer pourquoi ces vieilles mélodies sont si agréables. Ses remarques, à ce sujet, portent le cachet, a-t-on dit, de cette "ingénieuse simplicité de pensée qui est le signe d'un esprit véritablement philosophique." Pourtant, en fait de musique comme en tout, il est évident que Franklin n'aime que la partie simple ; il veut une musique toute conforme au sens des mots et du sentiment exprimé, et avec le moins de frais possible. Or, il y a un royaume des Sons comme il y en a un de la Couleur et de la Lumière ; et ce royaume magnifique où s'élèvent et planent les Handel et les Pergolèse, comme dans l'autre on voit nager et se jouer les Titien et les Rubens, Franklin n'est pas disposé à y entrer : lui, qui a inventé ou perfectionné l'*harmonica*, il en est resté par principes à la musique élémentaire. Il n'aime le luxe en rien ; et, en fait de beaux-arts, le luxe, c'est la richesse et le talent même. C'est ainsi encore que, dans la religion et dans le culte d'adoration publique que rendent les peuples à la Divinité, il y a, si j'ose dire, le royaume de la Prière et des Hymnes. Franklin, là aussi, a essayé d'appliquer sa méthode : prenant le livre des *Prières communes* à l'usage des Protestants, il a voulu le rendre plus raisonnable selon lui, et de plus en plus moral ; et pour cela

il en a retranché et corrigé plus d'une partie ; il a touché aux Psaumes, il a abrégé David. Lui qui, à certains égards, a paru si bien sentir et a même imité en quelques paraboles le style de l'Évangile, il ne sent bien ni Job ni David. Leurs obscurités le gênent ; leur parole, qui éclate en partie dans le nuage, l'offusque ; il veut que tout se comprenne, et il aplanit de son mieux le Sinaï. Et pourtant, du moment qu'on admet, comme il avait la sagesse de le faire, l'adoration publique et le culte, n'y a-t-il donc pas dans l'âme humaine des émotions, dans la destinée humaine des mystères et des profondeurs, qui appellent et justifient l'orage de la parole divine ? Quoi qu'il en soit, il n'en admirait pas le désordre sublime, et il faisait tout son possible pour empêcher les tonnerres de Moïse d'arriver jusqu'à nous, absolument comme pour l'autre tonnerre. Job, David, Bossuet, le vieil Handel et Milton, dépassent Franklin ; ou plutôt, chef et introducteur zélé de la race rivale et positive, si vous le laissez faire, il va vouloir doucement les obliger à compter avec lui.

Ce serait ici le cas, si j'avais quelque compétence pour cela, de parler de lui comme physicien et de bien marquer sa place et, en quelque sorte, son niveau entre les grands noms. Un excellent critique anglais (Jeffrey) en a touché un mot dans le sens où il est permis à des littérateurs comme nous d'aborder ce sujet. Franklin

n'est pas géomètre, il est purement physicien ; ses travaux en ce genre ont un caractère de simplicité, d'analyse fine et curieuse, d'expérience facile et décisive, de raisonnement clair et à la portée de tous, de démonstration lumineuse, graduelle et convaincante : il va aussi loin qu'on le peut avec l'instrument du langage vulgaire et sans l'emploi du calcul et des formules. La science chez lui est inventive, et il la rend familière : “ Un singulier bonheur d'induction, a dit sir Humphry Davy, guide toutes ses recherches, et par de très petits moyens il établit de très grandes vérités.” Il ne se retient point dans ses conjectures et dans ses hypothèses, toutes les fois qu'il s'en présente de naturelles à son imagination, et il s'en est permis de fort hardies pour l'explication de certains grands phénomènes de la nature, mais sans y attacher d'autre importance que celle qu'on peut accorder à des conjectures et à des théories spéculatives. Le tour de son esprit pourtant le ramène toujours à la pratique et à l'usage qu'on peut tirer de la science pour la sûreté ou le confort de la vie. C'est ainsi que ses découvertes générales sur l'électricité aboutirent à l'invention du paratonnerre. Il n'a jamais fait, en aucun temps, la traversée de l'Atlantique sans se livrer à des expériences sur la température de l'eau marine ou sur la vitesse de marche des vaisseaux, expériences qui devaient servir après lui aux futurs navigateurs. Il aimait surtout et recher-

chait les applications usuelles, domestiques. En même temps qu'il garantissait les édifices du tonnerre, il inventait, pour l'intérieur des maisons des cheminées commodes, économiques et sans fumée. Le savant, chez Franklin, se souvenait toujours de l'homme de main et d'industrie, et de l'ouvrier. On a défini l'homme en général de bien des manières, dont quelques-unes sont royales et magnifiques ; lui, il se bornait à le définir "*un animal qui fait des outils.*"

Il avait foi à la science expérimentale et à ses découvertes croissantes ; il regrettait souvent, vers la fin de sa vie, de n'être pas né un siècle plus tard, afin de jouir de tout ce qu'on aurait découvert alors : "Le progrès rapide que la *vraie* science fait de nos jours, écrivait-il à Priestley (8 février 1780), me donne quelquefois le regret d'être né sitôt. Il est impossible d'imaginer le degré auquel peut être porté dans mille ans le pouvoir de l'homme sur la matière. Nous apprendrons peut-être à dégager de grandes masses de leur pesanteur et à leur donner une légèreté absolue, pour en faciliter le transport. L'agriculture pourra diminuer son travail et doubler son produit. Toutes les maladies pourront, par des moyens sûrs, être prévenues ou guéries, sans excepter même celle de la vieillesse, et notre vie s'allongera à volonté, même au delà de ce qu'elle était avant le Déluge." Franklin, en parlant ainsi, sourit un

peu, mais il est bien certain qu'il en croit au fond quelque chose. Il a, quand il se met à rêver, de ces horizons infinis et de ces éblouissements de perspective. C'est le genre d'illusion de bien des savants. Une partie du moins de ses prédictions quant au monde matériel est en train de se réaliser. En même temps, il a le bon sens de regretter que la science morale ne soit pas dans une voie de perfectionnement parallèle, et qu'elle fasse si peu de progrès parmi les hommes.

Après un séjour de cinq ans en Angleterre, ayant obtenu, sinon tous les points de ses demandes, du moins la reconnaissance du principe essentiel pour lequel il était venu plaider au nom de ses compatriotes, Franklin s'embarqua, à la fin d'août 1762, pour l'Amérique. Au moment de mettre le pied sur le vaisseau, il écrivait agréablement à lord Kames, l'un de ses amis d'Écosse : “ Je ne puis quitter cette île heureuse et les amis que j'y laisse, sans un extrême regret, bien que ce soit pour aller dans un pays et chez un peuple que j'aime. Je vais partir du vieux monde pour le nouveau, et je me figure que je sens quelque chose de pareil à ce qu'on éprouve quand on est près de passer de ce monde à l'autre : *chagrin au départ ; crainte du passage ; espérance de l'avenir.* ” Franklin est revenu souvent sur cette vue de la mort, et toujours d'une manière douce et presque riante. Il la considérait comme une navigation

dont la traversée est obscure et dont le terme est certain, ou encore comme un sommeil d'une nuit, aussi naturel et aussi nécessaire à la constitution humaine que l'autre sommeil : " Nous nous en lèverons plus frais le matin."

Arrivé en Amérique, salué de ses compatriotes et ressaisi par le courant des affaires publiques, Franklin porte souvent un regard de souvenir vers ces années si bien employées, et où l'amitié et la science avaient tant de part. Il fait tout d'abord, en arrivant dans son monde de Philadelphie, la différence des deux sociétés et des deux cultures ; il écrivait à l'aimable miss Mary Stevenson, sa gracieuse et sérieuse élève, et dans la famille de laquelle il était logé à Londres (mars 1763) : " De toutes les enviabiles choses que l'Angleterre possède, ce que je lui envie le plus, c'est sa société. Comment cette toute petite île, qui, si on la compare à l'Amérique, ne fait l'effet que d'une pierre posée en travers pour passer un ruisseau, n'ayant à peine au-dessus de l'eau que ce qu'il faut pour empêcher qu'on ne se mouille le soulier ; comment, dis-je, cette petite île fait-elle pour réunir à souhait, dans presque chaque voisinage, plus d'esprits sensés, ingénieux et élégants que nous n'en pouvons recueillir en franchissant des centaines de lieues dans nos vastes forêts ?" Et il finit pourtant par exprimer l'espoir que les arts, allant toujours vers l'Occident, franchiront un jour ou l'autre la grande mer, et qu'après avoir

pourvu aux premières nécessités de la vie, on en viendra à songer à ce qui en est l'embellissement.

Franklin, élu membre de l'Assemblée de Pensylvanie et directeur général des Postes, passe un peu plus de deux années à prendre la part la plus active aux affaires locales. Il est dans l'Assemblée le chef de l'opposition, c'est-à-dire qu'il continue d'y parler pour les intérêts de la population contre les privilèges des propriétaires, fils de Penn, représentés par le gouverneur. Il est nommé, vers la fin, président de l'Assemblée. En même temps, il s'occupe de son administration des Postes ; il forme une association militaire pour résister à de graves désordres qui s'étaient produits. Les habitants des frontières, souvent exposés aux attaques des Indiens et fanatisés par le désir de la vengeance, attaquèrent à l'improviste et exterminèrent des tribus d'Indiens alliés et inoffensifs. Ces sortes d'exécutions sommaires, quand l'idée en vient en Amérique (et elle vient quelquefois), ne rencontrent que peu de résistance, par l'absence de force armée. Franklin contribua alors de tout son pouvoir et de toute son énergie à suppléer à l'impuissance du gouverneur. Il sent bien que c'est là le côté faible de la démocratie et de la forme de gouvernement qui en découle ; il le redira à la fin de sa vie et quand l'Amérique se sera donné sa Constitution définitive (1789) : " Nous nous

sommes mis en garde contre un mal auquel les vieux États sont très sujets, l'*excès de pouvoir* dans les gouvernants ; mais notre danger présent semble être le *défaut d'obéissance* dans les gouvernés."

Enfin, au milieu des luttes politiques déjà très vives que Franklin a à soutenir dans la Chambre et dans les élections de Philadelphie, survient la nouvelle du fameux *acte du Timbre* (1764). En dressant le plan, le ministère anglais faisait assez voir qu'il attribuait au Parlement britannique le droit de taxer à volonté les colonies et de leur signifier un impôt non consenti par elles. En cette circonstance, Franklin fut de nouveau choisi par ses compatriotes pour être leur agent et leur organe auprès de la Cour de Londres et du ministère. Il sort de Philadelphie, entouré d'une cavalcade d'honneur de trois cents concitoyens qui l'accompagnent jusqu'au port ; et, laissant derrière lui beaucoup d'amis dévoués et aussi bon nombre d'ennemis politiques, il s'embarque encore une fois pour l'Angleterre (novembre 1764). Il ne prévoyait pas qu'il allait y rester dix ans, ce qui, avec le précédent séjour, ne fait pas moins de quinze années de résidence.

Ici la scène s'agrandit, et la question prend une portée plus haute. Dans la précédente mission de Franklin, il ne s'agissait en quelque sorte que d'un procès de famille à suivre entre

la colonie et les fils du colonisateur. Dans cette nouvelle mission, où l'envoyé de la Pensylvanie devient bientôt l'agent général et le chargé d'affaires des autres principales colonies, il commence à exprimer les vœux et les plaintes d'une nation très humble d'abord et très filiale, mais qui sent déjà sa force et qui est décidée à ne point aliéner ses franchises. L'Amérique, à cette date, est comme un adolescent robuste, qui est lent à se dire et même à comprendre qu'il veut être décidément indépendant ; l'instinct, longtemps contenu, le lui dit tout bas, et le jour vient où, en se levant un matin, il se sent tout d'un coup un homme. Pendant les dix années de résidence de Franklin, la question passa par bien des phases, par bien des variations successives avant l'explosion finale ; mais on peut dire pourtant qu'elle ne recula jamais. Il n'y eut aucun moment où l'Angleterre fut disposée sincèrement à fléchir, ni l'Amérique à céder. Le mérite de Franklin dans cette longue et à jamais mémorable affaire, fut de ne jamais devancer l'esprit de ses compatriotes, mais, à cette distance, de le deviner et de le servir toujours dans la juste mesure où il convenait. Sa perspicacité, d'assez bonne heure, dut l'éclairer sur l'avenir inévitable ; mais il n'en continua pas moins jusqu'au bout, et avec une patience inébranlable, de tenir pied et de tirer parti des moindres circonstances qui pouvaient procurer l'accord et donner jour

à l'arrangement. En ce qui le concerne particulièrement, trois faits principaux se détachent et le montrent publiquement en scène avec son caractère de force, de prudence et de haute fermeté.

La première de ces circonstances est son interrogatoire devant la Chambre des Communes en février 1766. Le nouveau ministère du marquis de Rockingham semblait s'adoucir pour l'Amérique et se décider à lui donner quelque satisfaction en retirant l'acte du Timbre : Franklin fut mandé devant la Chambre pour répondre à toutes les questions qui lui seraient faites, tant sur ce point particulier que sur la question américaine en général, soit de la part des ministres anciens et nouveaux, soit de la part de tout autre membre du Parlement. Son attitude, son sang-froid, la promptitude et la propriété de ses réponses, sa profonde connaissance de la matière et des conséquences politiques qu'elle recélait, son intrépidité à maintenir les droits de ses compatriotes, ses expressions pleines de trait et de caractère, tout contribue à faire de cet interrogatoire un des actes historiques les plus significatifs et l'un de ces grands pronostics vérifiés par l'événement : “ Si l'acte du Timbre était révoqué, lui demanda-t-on en finissant, cela engagerait-il les Assemblées d'Amérique à reconnaître le droit du Parlement à les taxer, et annuleraient-elles leurs résolutions ? ” — “ Non, répondit-il, ja-

mais !” — “ N’y a-t-il aucun moyen de les obliger à annuler leurs résolutions ? ” — “ Aucun que je connaisse. Elles ne le feront jamais, à moins d’y être contraintes par la force des armes. ” — “ Y a-t-il un pouvoir sur terre qui puisse les forcer à les annuler ? ” — “ Aucun pouvoir, si grand qu’il soit, ne peut forcer les hommes à changer leurs opinions. ” — Et sur la détermination qu’on avait prise dans les colonies de ne plus recevoir, jusqu’à révocation des taxes, aucun objet de fabrique anglaise : “ A quoi les Américains étaient-ils accoutumés jusqu’ici à mettre leur amour-propre ? ” demanda-t-on encore à Franklin ; et il répondit : “ A se servir des modes et des objets de manufacture anglaise. ” — “ Et à quoi mettent-ils maintenant cet amour-propre ? ” — “ A porter et à user jusqu’au bout leurs vieux habits, jusqu’à ce qu’ils sachent eux-mêmes s’en faire de neufs. ”

Franklin parlant ainsi devant le Parlement de la vieille Angleterre, était un peu comme le Paysan du Danube, un paysan très fin à la fois et très digne d’être docteur en droit dans l’Université d’Écosse, libre pourtant et à la parole fière comme un Pensylvanien.

La seconde circonstance célèbre où il fut en scène eut un caractère tout différent. Franklin, que j’ai rapproché, pour la forme d’esprit littéraire et scientifique, de ses amis de l’école d’Édimbourg, avait un coin par lequel il en

différait notablement : il était passionné et convaincu à ce point que le froid et sceptique David Hume lui trouvait un coin d'esprit de faction, touchant de près au fanatisme. Cela veut dire que Franklin avait une religion politique qu'il servait ardemment. Pour l'intérêt de sa cause, et par un procédé qui tenait plus du citoyen que du gentilhomme, il crut, un jour, devoir envoyer à ses amis de Boston des lettres confidentielles qu'on lui avait remises avec assez de mystère, et qui prouvaient que les mesures violentes adoptées par l'Angleterre étaient conseillées par quelques hommes même de l'Amérique, notamment par le gouverneur de l'État de Massachusetts Hutchinson, et par le lieutenant gouverneur Olivier. L'effet de ces lettres circulant dans le pays, puis produites dans l'Assemblée à Boston, et reconnues pour être de la main du gouverneur et de son lieutenant, fut prodigieux, et amena une Pétition au roi qui fut transmise à Franklin, et pour la défense de laquelle il fut assigné à jour fixe devant le Conseil privé, le 29 janvier 1774. C'était là que l'attendaient ses ennemis (car à cette date Franklin en avait beaucoup, et les passions des deux parts étaient à leur comble). Une foule de conseillers privés, qui ne venaient jamais, y furent conviés comme à une fête ; il n'y en avait pas moins de trente-cinq, sans compter une foule immense d'auditeurs. Après un discours que fit d'abord l'avocat de Franklin

à l'appui de la pétition, discours qui s'entendit à peine parce que cet avocat était très enrôlé ce jour-là, l'avocat général Wedderburn (depuis lord Longborough) prit la parole, et, déplaçant la question, se tourna contre Franklin qui n'était nullement en cause ; il l'insulta pendant près d'une heure sur le fait des lettres produites, le présentant comme l'incendiaire qui attisait le feu entre les deux pays. Il y mêla des sarcasmes et des railleries qui firent plus d'une fois rire à gorge déployée tous les membres du Conseil. Franklin, immobile, essuya toute cette bordée sans montrer la moindre émotion, et se retira en silence. Le lendemain, il fut destitué de sa place de maître général des Postes en Pensylvanie, pour laquelle on lui avait, à plus d'une reprise, insinué de donner sa démission : mais il avait pour principe de ne jamais *demandeur, refuser, ni résigner* aucune place. En pareil cas, il aimait à laisser à ses adversaires la responsabilité de l'acte par lequel on le frappait.

Cette scène devant le Conseil privé laissa une impression profonde dans l'âme de Franklin. Il s'est plu à remarquer qu'un an, jour pour jour, après cette avanie, le dimanche 29 janvier 1775, il reçut chez lui à Londres la visite de lord Chatham qui avait fait une motion à la Chambre des lords sur les affaires d'Amérique : "La visite d'un si grand homme et pour un objet si important, dit-il, ne flatta pas peu ma vanité, et cet honneur me fit d'autant plus de

plaisir que cette circonstance arriva, jour pour jour, un an après que le ministère s'était donné tant de peine pour me faire affront devant le Conseil privé." Le jour de cette affaire devant le Conseil, Franklin était vêtu d'un habit complet de velours de Manchester. On raconte que, présenté à la Cour de France quatre années plus tard, et dans l'une des premières circonstances solennelles de sa négociation heureuse et honorée, il mit à dessein ce même habit de cérémonie, afin de le venger et de le laver en quelque sorte de l'insulte de M. Wedderburn. On a discuté sur l'exactitude de ce dernier fait, qui est devenu une sorte de légende ; j'incline à le croire exact, et à supposer que cet habit est le même que madame du Deffand a mentionné, quand elle écrivait en mars 1778 : " M. Franklin a été présenté au roi : il était accompagné d'une vingtaine d'insurgents, dont trois ou quatre avaient l'uniforme. Le Franklin avait un habit de velours mordoré, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez, et un chapeau blanc sous le bras." Ce fut après l'un des premiers actes décisifs de son entrevue avec les ministres français, ou de sa présentation à la Cour, que Franklin put dire : " Cet habit m'est désormais précieux ; car je le portais quand j'ai été grossièrement insulté par Wedderburn, et, sous ce même habit, j'ai pris ma revanche complète." ¹

¹ Le docteur Priestley, qui tenait le fait d'un

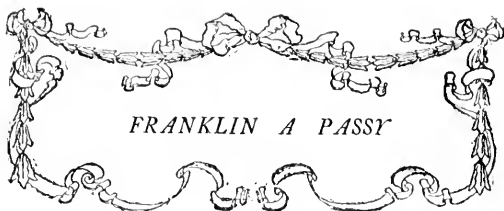
La troisième circonstance où j'ai dit que Franklin revient en scène avec éclat pendant sa mission à Londres, ce fut le jour même où lord Chatham développa et soutint sa motion à la Chambre des lords, le 1^{er} février 1775. Il assistait à la discussion comme spectateur ; une nouvelle insulte imprévue fut dirigée contre lui par l'un des orateurs, lord Sandwich, qui nia que la proposition pût venir en réalité d'un pair d'Angleterre : “ Se tournant vers moi, qui étais appuyé sur la barre, nous dit Franklin, il ajouta qu'il croyait avoir devant les yeux la personne qui l'avait rédigée, l'un des ennemis les plus cruels et les plus malfaisants qu'avait jamais eus ce pays ! Cette sortie fixa sur moi les regards d'un grand nombre de lords ; mais, comme je n'avais aucune raison de la prendre pour mon compte, je gardai ma physionomie aussi immobile que si mon visage eût été de bois.” Quand ce fut au tour de lord Chatham de répliquer,

témoin, dit positivement que Franklin mit à dessein cet habit le jour où il signa à Paris le traité entre la France et l'Amérique, c'est-à-dire le 6 février 1778. M. Sparks, en discutant ce point (tome II, page 488 de sa publication de Franklin), ne s'est pas souvenu du témoignage de Priestley, et s'est borné à réfuter une assertion de lord Brougham, qui, par une méprise mêlée d'embellissement, avait reporté la petite scène, devenue par là plus dramatique, au moment même de la signature du traité de paix entre l'Angleterre et l'Amérique, novembre 1782. (Voir aussi le *Moniteur* du 10 février 1790.)

il s'exprima sur Franklin en des termes que j'ai indiqués déjà, et si magnifiques, que celui-ci eut peine, il l'avoue, à conserver ce même air indifférent et ce *visage de bois* qu'il avait opposé tout à l'heure à l'injure.

Franklin, après ce séjour de dix années à Londres, et quand la rupture irréparable se consomme, retourne en Amérique (mars 1775). Désormais, le *beau vase de porcelaine*, comme il l'appelait, est brisé ; il en fait son deuil. L'homme de la vieille Angleterre en lui n'existe plus. Les hostilités s'allument, le sang a coulé, il perd sa dernière étincelle d'affection pour l'antique patrie de ses pères : on ne voit plus dans tous ses actes et toutes ses pensées que l'homme et le citoyen du continent nouveau, de cet empire jeune, émancipé, immense, dont il est l'un des premiers à signer l'acte d'indépendance et à présager les grandeurs, sans plus vouloir regarder en arrière, ni reculer jamais. La position des États-Unis est critique, mais l'énergique bon sens de Franklin lui dit que l'heure est venue pour la prudence elle-même d'être téméraire. Franklin, à cette date, est âgé déjà d'environ soixante-dix ans. Après plus d'une année passée dans les travaux les plus actifs et les missions les plus fatigantes, après avoir été envoyé, au sortir à peine de l'hiver, pour tenter d'insurger le Canada, il est choisi pour aller traiter auprès de la Cour de France et pour s'efforcer de la rallier à la cause

américaine. Il part en octobre 1776 sur un sloop de guerre, n'oublie pas durant la traversée de faire, selon son usage, des observations physiques sur la température marine, et arrive sur la côte de Bretagne, dans la baie de Quiberon, d'où il se rend par terre à Nantes, puis à Paris (fin de décembre). C'est ici que pour nous le patriarche de Passy commence ; mais nous ne l'aurions que trop peu compris si nous ne l'avions vu jeune homme et homme mûr dans l'ensemble de sa carrière et dans quelques-uns de ses traits principaux.



FRANKLIN A PASSY

(FIN)

Lundi, 29 novembre 1852.

LORSQUE Franklin arrivait à Paris à la fin de décembre 1776, et que son voyage, qui allait devenir un séjour de huit années et demie, faisait à l'instant le sujet de tous les commentaires, ce n'était pas la première fois qu'il voyait la France : il y était venu déjà passer quelques semaines en septembre 1767 et en juillet 1769. Dans le premier voyage qu'il avait fait à Paris et dont il a rendu compte dans une lettre enjouée, adressée à sa jeune amie miss Mary Stevenson, il ne remarque que les dehors, les routes, la politesse des gens, les coiffures, le rouge des femmes, le mélange de somptuosité et de misère dans les bâtiments. Il était allé à Versailles, il avait été présenté au roi ; il avait assisté au *grand couvert* ; Louis XV lui avait adressé la parole : "C'est assez en parler comme cela, ajoute-t-il en plaisantant et au moment de s'étendre davantage ; car je ne voudrais pas que vous pussiez croire que je me suis assez plu avec ce roi et cette reine pour rien diminuer de la considération que j'ai

pour les nôtres. Aucun Français ne saurait me surpasser dans cette idée, que mon roi et ma reine sont les meilleurs qui soient au monde et les plus aimables.”—“Voyager, dit-il encore dans cette lettre, est une manière d’allonger la vie. Il n’y a guère qu’une quinzaine que nous avons quitté Londres, mais la variété des scènes que nous avons parcourues fait que ce temps paraît égal à six mois passés à la même place. Peut-être que j’ai subi aussi un plus grand changement dans ma personne que je n’aurais fait en six ans à la maison. Je n’étais pas ici de six jours que mon tailleur et mon perruquier m’avaient transformé en gentilhomme français. Pensez seulement quelle figure je fais avec une petite bourse à cheveux et avec mes oreilles découvertes. On m’a dit que j’en étais devenu de vingt ans plus jeune, et que j’avais l’air tout à fait galant.”

Ce Franklin de 1767, ainsi frisé, poudré et accommodé à la française, et qui s’étonnait d’avoir quitté pour un instant sa perruque plus grave, différait tout à fait du Franklin pur Américain qui reparaisait en 1776, et qui venait demander l’appui de la Cour dans un costume tout républicain, avec un bonnet de fourrure de martre qu’il gardait volontiers sur la tête ; car c’est ainsi qu’il se montra d’abord dans les salons du beau monde, chez madame du Deffand, à côté de mesdames de Luxembourg et de Boufflers, et autres puis-

sances : “ Figurez-vous, écrit-il à une amie, un homme aussi gai qu’autrefois, aussi fort et aussi vigoureux, seulement avec quelques années de plus ; mis très simplement, portant les cheveux gris clair-semés tout plats, qui sortent un peu de dessous ma seule *coiffure*, un beau bonnet de fourrure qui descend sur mon front presque jusqu’à mes lunettes. Pensez ce que cela doit paraître parmi les têtes poudrées de Paris.” Pourtant il supprima bientôt le bonnet, et il demeura sous sa forme dernière, nu-tête, avec les cheveux rares au sommet, mais descendant des deux côtés de la tête et du cou jusque près des épaules ; en un mot, tel que son portrait s’est fixé définitivement dans le souvenir, et à *la Franklin*.

Franklin savait le français depuis longtemps ; il s’était mis à l’apprendre dès 1733, et lisait très bien les livres écrits en notre langue ; mais il la parlait avec difficulté, et ç’avait été un obstacle à ce qu’il connût mieux la société française dans ses voyages de 1767 et de 1769. Madame Geoffrin, pour qui il avait une lettre de David Hume, n’avait pu l’initier.¹ Dans

¹ L’arrivée de Franklin à Paris, en 1767, avait été, au reste, très remarquée des savants ; on lit dans les Mémoires secrets dits de *Bachaumont*, à la date du 19 septembre de cette même année : “ M. Franklin, ce physicien mémorable pour les expériences de l’électricité qu’il a faites et poussées en Amérique au point de perfection le plus curieux, est à Paris. Tous les savants s’empressent de le voir et de conférer avec lui.”

les premiers temps de son nouveau séjour, Franklin eut à triompher de cette difficulté de conversation, et, malgré son âge avancé, il en vint à bout par sa persévérance. On raconte pourtant, de sa part, quelques méprises. Assistant à une séance de lycée ou d'académie, où l'on faisait des lectures, et entendant mal le français déclamé, il se dit, pour être poli, qu'il applaudirait toutes les fois qu'il verrait madame de Boufflers donner des marques de son approbation ; mais il se trouva que, sans le savoir, il avait applaudi plus fort que tout le monde aux endroits où on le louait lui-même.

Les sentiments de Franklin pour la France ont varié dans le cours de sa longue carrière et pendant le temps même de son séjour ; il est juste de tenir compte des divers moments pour ne pas faire de lui un moqueur ni un ingrat. Patriote breton à l'origine et Américain de la vieille Angleterre, il avait commencé par ne point aimer la France et par la considérer comme une ennemie, autant qu'il pouvait considérer comme telle une nation composée d'hommes ses semblables. Mais il se méfiait alors de la France, et, pendant son séjour à Londres, lorsque M. Durand, le ministre plénipotentiaire français, lui témoignait de l'estime et cherchait à tirer de lui des

Il n'aurait fallu à Franklin que de parler un peu plus pour être déjà très recherché et pour devenir à la mode en 1767.

renseignements sur les affaires d'Amérique, il se tenait sur la réserve : “ Je m'imagine, disait-il (août 1767), que cette intrigante nation ne serait pas fâchée de s'immiscer dans nos affaires, et de souffler le feu entre la Grande-Bretagne et ses colonies ; mais j'espère que nous ne lui en fournirons point l'occasion.”

L'occasion était toute produite et tout ouverte dix ans après, et c'était Franklin qui venait lui-même solliciter la nation et le roi d'y prendre part et d'en profiter. Dans les premiers temps de son séjour, il est sensible aux inconvénients, aux ridicules ; il se voit l'objet, non seulement de l'admiration, mais d'un engouement subit, et il ne s'y fait pas tout d'abord. Il est assiégé de sollicitations, de demandes de toutes sortes. Une fièvre généreuse possédait alors notre nation chevaleresque ; on se battait en Amérique, chaque militaire y voulait courir. La vogue était d'aller tirer l'épée pour les *Insurgents*, comme elle sera plus tard d'aller chercher de l'or en Californie. On ne pouvait supposer que Franklin ne venait pas, avant tout, pour solliciter de tels secours militaires et pour engager des officiers : “ Ces demandes, écrivait-il, sont mon perpétuel tourment. . . . Pas un jour ne se passe sans que j'aie bon nombre de ces visites de sollicitation, indépendamment des lettres. . . . Vous ne pouvez vous faire idée à quel point je suis harassé. On cherche tous mes amis et on

les excède, à charge à eux de m'excéder. Les fonctionnaires supérieurs de tout rang dans tous les départements, des dames, grandes et petites, sans compter les solliciteurs de profession, m'importunent du matin au soir. Le bruit de chaque voiture qui entre dans ma cour suffit maintenant pour m'effrayer. Je redoute d'accepter une invitation à dîner en ville, presque sûr que je suis d'y rencontrer quelque officier ou quelque ami d'officier qui, dès qu'un verre ou deux de champagne m'ont mis en bonne humeur, commence son attaque sur moi. Heureusement que, dans mon sommeil, je ne rêve pas souvent de ces situations désagréables, autrement j'en viendrais à redouter ce qui fait maintenant mes seules heures de repos. . . ." Et tous ceux qu'on lui recommande sont, notez-le bien, "des officiers expérimentés, braves comme leur épée, pleins de courage, de talents et de zèle pour notre cause, en un mot, dit-il, de vrais Césars, dont chacun doit être une acquisition inestimable pour l'Amérique." Dans ces premiers moments, Franklin n'apprécie pas sans doute assez l'élan qui emporte la nation ; qui va entraîner le Gouvernement même, et dont l'Amérique aura tant à profiter. Peu à peu toutefois il s'accclimate ; les petites plaisanteries diminuent, la légère ironie cesse, et, après une année ou deux passées en France, il est tout à fait conquis à l'esprit général de notre nation : "Je suis

charmé, écrit-il à M. J. Quincy (22 avril 1779), de ce que vous racontez de la politesse française et des manières honnêtes que montrent les officiers et l'équipage de la flotte. Les Français, à cet égard, dépassent certainement de beaucoup les Anglais. Je les trouve la plus aimable nation du monde pour y vivre. Les Espagnols passent communément pour être cruels, les Anglais orgueilleux, les Écossais insolents, les Hollandais avarés, etc. ; mais je pense que les Français n'ont aucun vice national qu'on leur attribue. Ils ont de certaines frivolités, mais qui ne font de mal à personne. Se coiffer de manière à ne pouvoir mettre un chapeau sur sa tête, et alors tenir son chapeau sous le bras, et se remplir le nez de tabac, peuvent s'appeler des ridicules peut-être, mais ce ne sont pas des vices ; ce ne sont que les effets de la tyrannie de la mode. Enfin, il ne manque au caractère d'un Français rien de ce qui appartient à celui d'un agréable et galant homme. Il y a seulement quelques bagatelles en sus, et dont on pourrait se passer." Quand il quittera la France, en juillet 1785, Franklin sera tout à fait devenu nôtre ; il payera l'hospitalité qu'il aura reçue, et la popularité dont il aura été environné depuis le premier jusqu'au dernier jour, par les sentiments d'une affection et d'une estime réciproque. On peut dire de lui qu'il est le plus Français des Américains.

J'insiste sur ce point parce qu'à détacher telle

ou telle phrase de ses lettres, sans distinguer les temps, on pourrait en induire à tort le contraire. En politique, je n'ai pas à suivre les progrès de ses négociations dans les circonstances compliquées où il les conduisit ; M. Sparks a fait avec soin cette analyse, qui exigerait un long chapitre. Je n'insisterai encore que sur un point important : Franklin ne fut nullement ingrat envers la France. Du moment que le traité d'alliance entre les deux nations est conclu, il n'a qu'une réponse à opposer à toutes les ouvertures qui lui sont faites pour écouter les propositions de l'Angleterre : " Nous ne pouvons négocier sans la France." L'Amérique a été une fille soumise jusqu'au jour où elle s'est émancipée de l'Angleterre ; mais celle-ci a beau la rappeler en secret et la vouloir tenter sous main, l'Amérique sera une *épouse fidèle*. Telle est la théorie que Franklin professe en toute circonstance publique ou secrète, et qui lui attire en Amérique la réputation d'être trop Français. Mais il croit, contrairement à des collègues distingués (tels que M. Adams), qu'on ne saurait exprimer ni professer trop haut ces sentiments de gratitude pour la France, pour son jeune et vertueux roi. Lui qui n'est guère porté à abuser des paroles ni à les exagérer, il va sur ce sujet jusqu'à dire : " Quand cet article (de continuer de faire la guerre conjointement avec la France, et de ne point faire de paix séparée) n'existerait point

dans le traité, un honnête Américain se couperait la main droite plutôt que de signer un arrangement avec l'Angleterre, qui fût contraire à l'esprit d'un tel article."

A un certain moment, des négociations s'ouvrirent avec l'Angleterre au su et du consentement de la France ; la France, de son côté, en ouvrit de parallèles. Chacun des deux alliés crut qu'il était mieux de chercher à faire son traité de paix séparément, en se promettant toutefois de s'avertir avant la conclusion. Ici seulement on a droit de remarquer que les commissaires américains, au nombre de quatre ou cinq, parmi lesquels était Franklin, brusquèrent leur traité dans les dernières conférences et n'en communiquèrent au ministre français, M. de Vergennes, les articles préliminaires que déjà arrêtés, bien que non ratifiés encore. M. de Vergennes se plaignit à eux de cette infraction aux conventions premières et même aux instructions qu'ils avaient reçues du Congrès, et Franklin reconnut qu'il y avait eu un tort de *bienséance*. Le fait est qu'une méfiance assez singulière, entretenue par les négociateurs anglais, et dont il serait trop long d'expliquer la cause, s'était glissée depuis quelque temps dans l'esprit des commissaires américains, et leur avait fait passer outre à la politesse. Rien d'ailleurs, dans les bases arrêtées, n'était de nature à porter préjudice à la France : tout était bien, sauf la

forme à laquelle on avait manqué. Franklin, plus Français d'esprit et d'inclination que ses collègues, et qui était suspect de l'être, ne crut pas devoir se séparer d'eux en cette occasion, et il fut chargé de réparer le mauvais effet de cette irrégularité auprès de M. de Vergennes et de Louis XVI. Il paraît y avoir réussi à peu près complètement, et, en ce qui le concernait du moins, sa position à la Cour de France et la considération affectueuse dont il jouissait n'en furent nullement entamées.

J'ai hâté d'en venir à son rôle philosophique et social, ce qui nous intéresse surtout aujourd'hui. Franklin eut de l'influence chez nous ; il en eut plus qu'il ne voulait en avoir. Nul mieux que lui n'a senti la différence qu'il y a entre les jeunes et les vieilles nations, entre les peuples vertueux et les corrompus. Il a répété maintes fois " qu'il n'y a qu'un peuple vertueux qui soit capable de la liberté, et que les autres ont plutôt besoin d'un maître ; que les révolutions ne peuvent s'opérer sans danger quand les peuples n'ont pas assez de vertu." Il le disait de l'Angleterre : comment ne l'eût-il point un peu pensé de la France ? Lorsque, sur la fin de sa vie, il apprit les premiers événements de juillet '89, il en conçut autant de méfiance et de doute que d'espérance ; les premiers meurtres, certaines *circonstances* dont la Révolution était accompagnée dès l'origine, lui semblaient *fâcheuses, affligeantes* : " Je crains que la voix de la

philosophie n'ait de la peine à se faire entendre au milieu de ce tumulte."—"Purifier sans détruire," était une de ses maximes, et il voyait bien tout d'abord qu'on ne la suivait pas. Il n'est pas douteux pourtant qu'il n'ait, dans son intimité de Passy, agi sur bien des hommes éminents qui prirent part ensuite à ce grand mouvement révolutionnaire, et qu'il n'ait contribué à leur donner plus de confiance et de hardiesse : "Franklin, nous dit Mallet du Pan, répéta plus d'une fois à ses élèves de Paris que celui qui transporterait dans l'état politique les principes du christianisme primitif changerait la face de la société." Il est un de ceux qui ont le plus mis en avant cette doctrine de *séculariser* le christianisme, d'en obtenir, s'il se peut, les bons et utiles résultats sur la terre. Mais, prendre le christianisme et le tirer si fort en ce sens, n'est-ce pas en altérer, en retrancher ce qui en a fait jusqu'ici l'essence, à savoir l'abnégation et l'esprit de sacrifice, la patience fondée sur l'attente immortelle ? Quoi qu'il en soit, l'idée de travail et de paix, qui, malgré les échecs qui lui arrivent de temps en temps, semble devoir dominer de plus en plus les sociétés modernes, doit beaucoup à Franklin.

Il visita Voltaire dans le dernier voyage que celui-ci fit à Paris (février 1778), et où il mourut. Les deux patriarches s'embrassèrent, et Franklin voulut que Voltaire donnât sa bénédiction à son petit-fils. Il est probable

qu'il connaissait assez peu Voltaire dans toutes ses œuvres, et qu'il le prenait seulement comme un apôtre et un propagateur de la tolérance. Mais une telle scène, avec les mots sacramentels qu'y prononça Voltaire : *Dieu et liberté!* retentit au loin et parla vivement à l'imagination des hommes.

J'aime à croire que Franklin, s'il n'avait suivi que son penchant, et s'il avait dû choisir parmi nous son personnage de prédilection et son idéal, serait plutôt allé embrasser M. de Malesherbes, "ce grand homme," comme il l'appelle, qui venait le voir à Passy, et qui, renonçant à la vie publique et s'amusant à de grandes plantations, désirait obtenir par lui les arbres du Nord de l'Amérique non encore introduits en France.

Établi à Passy dans une belle maison, avec un jardin, jouissant d'un voisinage aimable, Franklin, d'ordinaire, et dans les premières années du moins, avant que sa santé se fût affaiblie, dînait dehors six jours sur sept, réservant le dimanche aux Américains qu'il traitait chez lui. Ses amis plus particuliers étaient, parmi les personnages connus, Turgot, le *bon* duc de La Rochefoucauld, Lavoisier, le monde de madame Helvétius à Auteuil, l'abbé Morellet, Cabanis, etc. Il faisait une fois l'an une partie de campagne à Moulin-Joli, chez M. Watelet ; il fit à Sannois, chez madame d'Houdetot, une visite dont le souvenir senti-

mental s'est conservé. Mais ces excursions étaient rares ; car, indépendamment de ses fonctions de ministre et de négociateur, il faisait l'office à la fois "de marchand, de banquier, de juge d'amirauté et de consul." Ses compatriotes trouvaient plus économique de l'occuper seul, et sans secrétaire, à tous ces emplois ; ce qui le condamnait à une vie très sédentaire durant le jour. Il s'en dédommageait le soir dans une société intime et familière, pour laquelle il était si bien fait. Il aimait, en général, plus à écouter qu'à parler, et on pourrait citer telle femme du monde, qui, venue le soir par curiosité dans le même salon que lui, s'est plainte de son silence. Il avait ses heures. Les intervalles étaient suivis de réveils charmants. Alors, quand il parlait, il aimait à aller jusqu'au bout et à ne pas être interrompu. Les jeux d'esprit, les contes et apologues dont il était prodigue en ces moments, se sont en partie conservés et nous le rendent avec son accent particulier. Il avait l'ironie bienveillante. Une de ses plus gracieuses correspondantes d'Angleterre, miss Georgiana Shipley, à qui il avait envoyé son *Dialogue avec la Goutte* et autres riens qu'il s'amusa à écrire et, qui plus est, à imprimer lui-même, lui rappelait les heures charmantes et sérieuses qu'elle avait autrefois passées dans sa société, et où elle avait pris goût "*pour la conversation badinante et réfléchie.*" Ces mots de miss

Shipley, qu'elle met ainsi en français, donnent bien l'idée de Franklin dans l'ordinaire de la vie.

La Correspondance de Franklin, en ces années, est d'une lecture des plus agréables et des plus douces : l'équilibre parfait, la justesse, l'absence de toute mauvaise passion et de toute colère, le bon usage qu'il apprend à tirer de ses ennemis mêmes, un sentiment affectueux qui se mêle à l'exacte appréciation des choses, et qui bannit la sécheresse, un sentiment élevé toutes les fois qu'il le faut, un certain air riant répandu sur tout cela, composent un vrai trésor de moralité et de sagesse. Mise en regard de la Correspondance de Voltaire, celle de Franklin fait naître bien des pensées ; tout y est sain, honnête, et comme animé d'une vive et constante sérénité. Franklin avait le bon sens gai, net et brillant ; il appelait la mauvaise humeur, *la malpropreté de l'âme*.

Plus d'une fois il s'élève ; le sentiment de la réalité et la vivacité de son affection humaine lui suggèrent une sorte de poésie :

“ Je dois bientôt quitter cette scène, écrivait-il à Washington (5 mars 1780) ; mais vous pouvez vivre assez pour voir notre pays fleurir, comme il ne manquera pas de le faire d'une manière étonnante et rapide lorsqu'une fois la guerre sera finie : semblable à un champ de jeune blé de Turquie qu'un beau temps trop pro-

longé et trop de soleil avaient desséché et décoloré, et qui dans ce faible état, assailli d'un ouragan tout chargé de pluie, de grêle et de tonnerre, semblait menacé d'une entière destruction ; cependant, l'orage venant à passer, il recouvre sa fraîche verdure, se relève avec une vigueur nouvelle, et réjouit les yeux, non seulement de son possesseur, mais de tout voyageur qui le regarde en passant."

N'est-ce pas là une comparaison qui, par la douceur de l'inspiration et la largeur de l'image, rappelle tout à fait les comparaisons homériques de l'*Odyssée* ? Franklin, vieux, lisait peu les poètes ; il en est un pourtant qui, par son naturel, sa grâce simple, et la justesse de ses sentiments, sut trouver le chemin de son cœur : c'était William Cowper, l'humble poète de la vie morale et de la réalité. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce poète, dont nous n'avons pas le pareil en notre littérature, c'est Franklin qui l'a fait en quelques lignes.

Pendant que Franklin correspondait ainsi avec ses amis d'Amérique ou d'Angleterre, avec sa fille absente, et qu'il anticipait pour son pays les perspectives de l'avenir ou qu'il regrettait les joies du foyer, il était populaire en France, il était à la mode. Ses portraits en médaillons, ses bustes, ses estampes se voyaient partout ; on le portait en bagues, en bracelets, sur les

cannes, sur les tabatières. Au bas des portraits gravés se trouvait le fameux vers qui lui avait été adressé par Turgot :

Eripuit celo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Au ciel il prit la foudre, et le sceptre aux tyrans.

Franklin rougissait beaucoup de ce vers, et il en rougissait avec sincérité ; il aurait bien voulu qu'on supprimât cet éloge *extravagant* selon lui, et qui exagérait en effet son rôle ; mais il avait affaire à une nation monarchique, qui aime avant tout que quelqu'un tout seul ait tout fait, et qui a besoin de personnifier ses admirations dans un seul nom et dans une seule gloire. En envoyant ce portrait à ses amis d'Amérique, il faisait remarquer, par manière d'excuse, ce caractère propre à la nation française, de pousser l'éloge à l'extrême, tellement que la louange ordinaire, toute simple, devient presque une censure, et que la louange extrême finit, à son tour, par devenir insignifiante. A un M. Nogaret, menu rimeur infatigable et des plus oubliés, qui lui demandait son avis sur une traduction française du vers de Turgot, il répondait avec beaucoup de franchise :

“ *Passy, 8 mars 1781.*

“ Monsieur,

“ J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 courant, dans laquelle, après m'avoir accablé d'un déluge de

compliments que je ne puis jamais espérer de mériter, vous me demandez mon avis sur votre traduction d'un vers latin qui m'a été appliqué. Si j'étais ce que je ne suis réellement pas, suffisamment habile en votre excellente langue pour être un juge compétent de la poésie, l'idée que j'en suis le sujet devrait m'empêcher d'exprimer aucune opinion sur ce vers ; je me contenterai de dire qu'il m'attribue beaucoup trop, particulièrement en ce qui concerne les tyrans ; la Révolution a été l'œuvre de quantité d'hommes braves et capables, et c'est bien assez d'honneur pour moi si l'on m'y accorde une petite part."

Tout ce qu'il dit à ce sujet dans ses lettres (et il y revient à plusieurs reprises) est de pur bon sens, d'un ton plus digne encore que moqueur, et sans fausse modestie. Franklin est un des hommes qui, tout en honorant l'humanité et en aimant à regarder vers le ciel, ont le moins visé à faire l'ange.

On a souvent cité les extraits de son *Journal particulier* qui se rapportent aux communications plus ou moins bizarres et chimériques dont il était l'objet et comme le point de rendez-vous de la part de tous les faiseurs de projets, de machines, de systèmes ou de constitutions. Tous les fous et les rêveurs semblaient s'être donné le mot pour prendre cet homme sensé qui venait de loin, pour leur confident et pour

leur juge. Parmi ceux qui lui soumirent ainsi leurs idées ou leurs travaux, se trouvait un physicien inconnu qui n'était autre que Marat. Un jour, un auteur dont le nom n'est pas indiqué, et que l'on croit être Thomas Payne, lui envoya le manuscrit d'un ouvrage irréligieux : supposez, si vous l'aimez mieux, que cet auteur sur lequel on est incertain soit un Français, un philosophe, un élève du monde de d'Holbach ou même de celui d'Auteuil, Volney par exemple, soumettant d'avance à Franklin le manuscrit des *Ruines*. Franklin répond par cette lettre que je donnerai en entier, puisque, mieux que tout ce que je pourrais dire, elle exprime le vrai rapport où il est avec les philosophes du dix-huitième siècle, et le point par où il s'en sépare :

“ J'ai lu votre manuscrit avec quelque attention. Par l'argument qu'il contient contre une Providence particulière, quoique vous accordiez une Providence générale, vous sapez les fondements de toute religion : car, sans la croyance à une Providence qui connaît, surveille et guide, et peut favoriser quelques-uns en particulier, il n'y a aucun motif pour adorer une Divinité, pour craindre de lui déplaire ou pour implorer sa protection. Je n'entrerai dans aucune discussion de vos principes, quoique vous sembliez le désirer. Pour le moment, je vous donnerai seulement mon opinion, c'est que, bien que vos

raisonnements soient subtils et puissent prévaloir auprès de quelques lecteurs, vous ne réussirez pas au point de changer les sentiments généraux de l'humanité sur ce sujet ; et, si vous faites imprimer cet ouvrage, la conséquence sera beaucoup d'odieux amassé sur vous-même, du dommage pour vous, et aucun profit pour les autres. Celui qui crache contre le vent, crache à son propre visage. Mais, quand vous réussiriez, vous imaginez-vous qu'il en résulterait quelque bien ? Vous pouvez, pour votre compte, trouver aisé de vivre une vertueuse vie sans l'assistance donnée par la religion, vous qui avez une claire perception des avantages de la vertu et des désavantages du vice, et qui possédez une force de résolution suffisante pour vous rendre capable de résister aux tentations communes. Mais considérez combien nombreuse est la portion de l'humanité qui se compose d'hommes et de femmes faibles et ignorants, et d'une jeunesse inexpérimentée et inconsiderée des deux sexes, ayant besoin des motifs de religion pour les détourner du vice, les encourager à la vertu, et les y retenir dans la pratique, jusqu'à ce qu'elle leur devienne *habituelle*, ce qui est le grand point pour la garantir. Et peut-être vous lui êtes redevable originairement, je veux dire à votre éducation religieuse, pour les habitudes de vertu dont vous vous prévalez maintenant à juste titre. Vous pourriez aisément déployer vos excellents talents de raisonnement sur un moins

hasardeux sujet, et par là obtenir un rang parmi nos auteurs les plus distingués : car parmi nous, il n'est pas nécessaire, comme chez les Hottentots, qu'un jeune homme, pour être admis dans la compagnie des hommes, donne des preuves de sa virilité en battant sa mère. Je vous conseillerai donc de ne pas essayer de déchaîner le tigre, mais de brûler cet écrit avant qu'il soit lu d'aucune autre personne : par là vous vous épargnerez à vous-même beaucoup de mortification de la part des ennemis qu'il peut vous susciter, et peut-être aussi beaucoup de regret et de repentir. Si les hommes sont si méchants *avec* la religion, que seraient-ils donc *sans* elle ? Cette lettre, dans ma pensée, est elle-même une preuve de mon amitié ; je n'y ajouterai donc aucune autre protestation, et je me dirai simplement, A vous."

Parmi les philosophes en renom du dix-huitième siècle, je ne vois que Montesquieu qui aurait pu penser ainsi ; mais Franklin s'exprime d'une manière plus affectueuse et plus émue, plus paternelle, que ne l'eût fait Montesquieu.

Si tous ceux qui conversèrent à Passy avec Franklin avaient bien entendu ses préceptes et ses mesures, ils y auraient regardé à deux fois avant d'entreprendre dans le vieux monde la refonte universelle. En même temps, il faut ajouter (dût-on y trouver quelque contradiction) qu'il était difficile, à ceux qui l'entendaient, de

ne pas prendre feu, et de ne pas être tentés de réformer radicalement la société ; car il était lui-même, dans ses manières générales de voir et de présenter les choses, un grand, un trop grand simplificateur. Cet homme positif n'avait rien qui décourageât de l'utopie ; il y conviait plutôt par les nouveautés et les facilités de vue qu'il semblait ouvrir du côté de l'avenir. Il donnait, en causant, l'envie d'appliquer ses idées, mais il ne donnait pas également à ceux qui l'écoutaient (aux Condorcet, par exemple, et aux Chamfort) son tempérament, sa discrétion dans le détail, et sa prudence.¹

Un critique spirituel l'a très bien défini "le

¹ Veut-on savoir, par exemple, ce que les idées de tolérance civile et religieuse de Franklin devenaient en passant par l'imagination gâtée et enfiévrée de Chamfort ? "J'espère qu'un jour, disait celui-ci, au sortir de l'Assemblée nationale, présidée par un juif, j'assisterai au mariage d'un catholique séparé par divorce de sa première femme luthérienne, et épousant une jeune anabaptiste ; qu'ensuite nous irons dîner chez le curé qui nous présentera sa femme, jeune personne de la religion anglicane, qu'il aura lui-même épousée en secondes noces, étant fille d'un calviniste." C'est là ce qu'on peut appeler du Franklin en délire. L'idée saine de Franklin, inoculée dans le sang âcre de Chamfort, est devenue empestée et corrosive. Se peut-il un idéal plus monstrueux de société future ? Quelle combinaison fatiguée pour produire tous les mélanges et toutes les indécences, tous les croisements qui peuvent choquer les idées reçues et insulter les consciences délicates ! C'est le beau idéal de la promiscuité.

parrain des sociétés futures” ; mais je ne sais comment ce même critique a pu trouver moyen de rapprocher le nom de M. de Talleyrand de celui de Franklin ; ces deux noms jurent de se voir rapprochés et associés. Franklin, au milieu de toute son habileté, est droit et sincère. Lord Shelburne lui avait adressé son fils lord Fitzmaurice ; et, à la seconde visite, Franklin écrit dans son *Journal* (27 juillet 1784) :

“ Lord Fitzmaurice vient me voir. Son père m’ayant prié de lui donner les avis que je croirais pouvoir lui être utiles, j’ai pris occasion de lui citer la vieille histoire de Démosthène, répondant à celui qui lui demandait quel est le premier point de l’art oratoire : *L’action*. — Et le second ? — *L’action*. — Et le troisième ? — *L’action*. Je lui dis que cela avait été généralement entendu de l’action d’un orateur avec les gestes en parlant, mais que je croyais qu’il existait une autre sorte d’action bien plus importante pour un orateur qui voudrait persuader au peuple de suivre son avis, à savoir une suite et une tenue dans la conduite de la vie, qui imprimerait aux autres l’idée de son intégrité aussi bien que de ses talents ; que, cette opinion une fois établie, toutes les difficultés, les délais, les oppositions, qui d’ordinaire ont leur cause dans les doutes et les soupçons, seraient prévenus, et qu’un tel homme, quoique très médiocre orateur, obtiendrait presque toujours l’avantage sur l’ora-

teur le plus brillant, qui n'aurait pas la réputation de sincérité. . . .”

Tout cela était d'autant plus approprié au jeune homme, que lord Shelburne, son père, doué de tant de talents, avait la réputation d'être l'*opposé du sincère*. En tout Franklin veut d'abord l'essentiel, le fond, persuadé que ce fond produira ensuite son apparence, et que la considération solide portera ses fruits.

Après plus de huit ans de séjour en France, âgé de soixante-dix-neuf ans, il retourna en Amérique. Malade de la pierre, il ne pouvait supporter la voiture ; une litière de la reine, traînée par des mules espagnoles, le prit à Passy et le mena au port du Havre, où il s'embarqua. Il vécut près de cinq années encore à Philadelphie, et ne mourut que le 17 avril 1790, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son retour dans sa patrie, les honneurs qu'il y reçut, les légers dégoûts (car il en est dans toute vie) qu'il y essuya sans le faire paraître, son bonheur domestique dans son jardin, à l'ombre de son mûrier, à côté de sa fille et avec ses six petits-enfants jouant à ses genoux, ses pensées de plus en plus religieuses en avançant, lui font une fin et une couronne de vieillesse des plus belles et des plus complètes que l'on puisse imaginer. Sa Correspondance, en ces années, ne cesse pas d'être intéressante et vive, et elle se nourrit jusqu'au bout des mêmes sentiments. Entre

divers passages, en voici un que je choisis comme exprimant bien ce mélange de sérénité et de douce ironie, d'expérience humaine et d'espoir, qui fait son caractère habituel. Je le tire d'une lettre adressée à son ancienne amie miss Mary Stevenson, devenue mistress Hewson :

“ J'ai trouvé, lui écrit-il de Philadelphie (6 mai 1786), j'ai trouvé ma famille ici en bonne santé, dans de bonnes conditions de fortune, et respectée par ses concitoyens. Les compagnons de ma jeunesse, à la vérité, s'en sont allés presque tous, mais je trouve une agréable société parmi leurs enfants et leurs petits-enfants. J'ai d'affaires publiques ce qu'il en faut pour me préserver de l'ennui, et avec cela des amusements privés, tels que conversation, livres, mon jardin et le *cribbage* (jeu de cartes). Considérant que notre marché est aussi abondamment approvisionné que le meilleur des jardins, je me suis mis à transformer le mien, au milieu duquel est ma maison, en pièces de gazon et en allées sablées, avec des arbres et des arbustes à fleurs. Nous jouons quelquefois aux cartes dans les longues soirées d'hiver, mais c'est comme on joue aux échecs, non pour l'argent, mais pour l'honneur ou pour le plaisir de se battre l'un l'autre. Ce ne sera pas tout à fait une nouveauté pour vous, car vous pouvez vous rappeler que nous jouions ensemble de cette manière durant l'hiver à Passy. J'ai, il est vrai,

par-ci par-là un petit remords en réfléchissant que je perds le temps si paresseusement ; mais une autre réflexion vient me soulager, en murmurant tout bas à mon oreille : “ Tu sais que l’âme est immortelle : pourquoi donc serais-tu chiche à ce point d’un peu de temps, quand tu as toute une éternité devant toi ? ” Ainsi, étant aisément convaincu, et, comme bien d’autres créatures raisonnables, me payant d’une petite raison quand elle est en faveur de mon désir, je bats de nouveau les cartes, et je commence une autre partie.”

Laissant aller sa pensée sur les espérances et les craintes, sur les perspectives de chance diverse, de bonheur ou de malheur, qui animent ou tempèrent les joies de la famille, il disait encore, en citant le mot d’un poète religieux (le docteur Watts) :

“ Celui qui élève une nombreuse famille, tant qu’il est là vivant à la considérer, s’offre, il est vrai, comme *un point de mire plus large au chagrin* ; mais il a aussi plus d’étendue pour le plaisir. Lorsque nous lançons sur l’Océan notre petite flottille dont les embarcations sont frêtées pour différents ports, nous espérons pour chacune un heureux voyage ; mais les vents contraires, les bancs cachés, les tempêtes et les ennemis entrent pour une part dans la disposition des événements ; et, quoiqu’il en résulte un mélange de désappointement et du mé-

compte, toutefois, considérant le risque pour lequel nous ne pouvons avoir aucune assurance, nous devrions nous estimer heureux si quelques-unes retournent à bon port.”

Sur la mort, il n'avait jamais varié depuis des années, et son espérance devint plus vive et plus sensible à mesure qu'il approchait du terme. Il considérait la mort comme une seconde naissance : “ Cette vie est plutôt un état d'embryon, une préparation à la vie. Un homme n'est point né complètement jusqu'à ce qu'il ait passé par la mort.” La fin paisible de ses vieux amis qui avaient vécu en justes lui paraissait comme un avant-goût du bonheur d'un autre monde. Les récentes découvertes d'Herschell semblaient l'appeler à un futur et sublime voyage de découverte céleste à travers les sphères.

En le retirant à cette date et en lui épargnant deux ou trois années de plus sur la terre, la Providence lui sauva l'horreur de voir ceux qu'il avait le plus connus et aimés durant son séjour en France, enlevés de mort violente, le *bon* duc de La Rochefoucauld, Lavoisier, son voisin de Passy Le Veillard, et tant d'autres, tous guillotisés ou massacrés au nom des principes qu'eux-mêmes avaient le plus favorisés et chéris. La dernière pensée de Franklin en eût été couverte d'un voile funèbre, et son âme sereine, avant de renaître selon son espérance, eût connu dans un jour toute l'amertume.



MARIE STUART¹

Lundi, 11 août 1851.

“EH bien ! on peut dire tout ce qu'on voudra, maint noble cœur prendra parti pour Marie Stuart, même quand tout ce qu'on a dit d'elle serait vrai.” Cette parole que Walter Scott met dans la bouche de l'un des personnages de son roman (*l'Abbé*), au moment où il prépare le lecteur à l'introduction auprès de la belle reine, reste le dernier mot de la postérité comme des contemporains, la conclusion de l'histoire comme de la poésie. Élisabeth vivante a triomphé, et sa politique, après elle, triomphe et règne encore, si bien que protestantisme et Empire britannique ne sont qu'une seule et même chose. Marie Stuart a succombé de sa personne et dans celle de ses descendants ; Charles I^{er} sous la hache, Jacques II par l'exil, ont continué et accru son héritage de fautes, d'imprudences et de calamités : la race entière a été retranchée et a paru mériter de l'être. Mais, vaincue dans l'ordre réel et sous l'empire du fait ou même sous celui de la raison inexorable, la

¹ Par M. Mignet, 2 vol. in-8°.—Paulin, 1851.

belle reine a tout regagné dans le domaine de l'imagination et de la pitié. Elle y a retrouvé, de siècle en siècle, des chevaliers, des amoureux et des vengeurs. Il y a quelques années, un Russe de distinction, le prince Alexandre Labanoff, s'est mis à rechercher avec un zèle incomparable, dans les archives, dans les collections et les bibliothèques de l'Europe, toutes les pièces émanant de Marie Stuart, les plus importantes comme les moindres de ses lettres, pour les réunir et en faire un corps d'histoire, et à la fois un reliquaire authentique, ne doutant pas que l'intérêt, un intérêt sérieux et tendre, ne jaillît plus puissant du sein de la vérité même. C'est à l'occasion de ce Recueil du prince Labanoff que M. Mignet fit paraître, de 1847 à 1850, dans le *Journal des Savants*, une série d'articles où, non content d'apprécier les documents produits, il introduisait pour sa part de nouvelles pièces jusque-là inédites, et apportait de nouvelles lumières. Depuis lors, laissant la forme de critique et de dissertation, M. Mignet a repris d'ensemble ce beau sujet et en a composé un récit complet, grave, serré, intéressant et définitif, qu'il publie en ce moment.

Dans l'intervalle, et il y a près d'un an (1850), a paru une *Histoire de Marie Stuart* par M. Dargaud, un écrivain de talent, et dont le livre a été beaucoup loué et beaucoup lu. M. Dargaud a fait, à sa manière, bien

des recherches touchant l'héroïne de son choix : il a fait exprès le voyage d'Angleterre et d'Écosse, visitant en pèlerin tous les lieux, théâtre des séjours de Marie Stuart et de ses diverses captivités. En puisant abondamment chez ses devanciers, M. Dargaud leur a rendu justice avec effusion et cordialité ; il a fait passer dans les moindres lignes de son Histoire le sentiment de poésie et de pitié exaltée qui l'anime pour les souvenirs de la royale et catholique victime ; il a mérité une très belle lettre que M^{me} Sand lui a adressée de Nohant (10 avril 1851), et où elle le félicite en le critiquant à peine, et en parlant surtout de Marie Stuart avec charme et avec éloquence. Si donc je n'insiste pas plus longuement aujourd'hui sur l'ouvrage de M. Dargaud, c'est que j'avouerais ne point appartenir à cette école trop vive qui attendrit et amollit à ce degré l'histoire. Je ne crois pas que celle-ci doive être nécessairement ennuyeuse et triste, mais je pense encore moins qu'elle doive être à ce point émue, sentimentale et comme magnétique. Sans vouloir déprécier les qualités de M. Dargaud, qui sont trop dans le goût du jour pour ne pas se recommander d'elles-mêmes, je demanderai à suivre de préférence un historien plus sévère, et dont le jugement et la marche m'inspirent toute confiance.

Marie Stuart, née le 8 décembre 1542, six jours avant la mort de son père, lequel était

en lutte, comme tous les rois ses devanciers, avec sa turbulente noblesse, commença en orpheline sa destinée d'inconstance et de malheurs. Elle fut assaillie d'orages dès le berceau,

Comme si, dès ce temps, la Fortune inhumaine
Eût voulu m'allaiter de tristesse et de peine,

ainsi que lui fait dire un vieux poète dans je ne sais quelle tragédie. Couronnée à l'âge de neuf mois, déjà disputée en mariage par les partis anglais et français, qui cherchaient à prévaloir en Écosse, elle fut bientôt, par l'influence de sa mère Marie de Guise, sœur des illustres Guises, accordée au dauphin de France, fils de Henri II. Le 13 août 1548, Marie Stuart, âgée de moins de six ans, débarqua à Brest ; fiancée au jeune dauphin qui devint François II, et élevée avec les enfants de Henri II et de Catherine de Médicis, elle resta en France, soit comme dauphine, soit comme reine, jusqu'à la mort si prématurée de son mari. Elle y vécut en tout comme une princesse française. Ces douze ou treize années de séjour en France furent sa joie et son charme, et le principe de sa ruine.

Elle s'y accoutuma au sein de la cour la plus polie, la plus savante, la plus galante d'alors, y brillant en sa fleur naissante comme l'une des plus rares merveilles et des plus admirées, sachant la musique et tous les arts (*divinæ*

Palladis artes), apprenant les langues de l'antiquité, soutenant des thèses en latin, commandant des rhétoriques en français, jouissant de l'entretien de ses poètes et leur faisant rivalité avec sa propre poésie. L'Écosse, durant tout ce temps, ne lui parut que comme un pays barbare et sauvage, qu'elle espérait bien ne jamais revoir, ou du moins ne jamais habiter. Elle se flattait de la gouverner toujours par sa mère, qui en était régente. Nourrie à une politique toute de cour et toute personnelle, on lui fit signer à Fontainebleau, lors de son mariage (1558), une donation secrète de l'Écosse aux rois de France, vers le même temps où elle adhérait publiquement aux conditions que les commissaires arrivés d'Écosse mettaient à ce mariage, et où elle leur promettait de conserver l'intégrité, les lois et les libertés de son royaume natal. C'est en ce même moment que, sous main, elle faisait don du royaume tout entier par un acte de bon plaisir et de pleine puissance. La Cour de France lui enseignait cette perfidie imprudente dès l'âge de seize ans. Une autre imprudence bien impolitique qui s'afficha avec éclat, ce fut lorsque Henri II, à la mort de Marie Tudor, fit prendre à Marie Stuart dauphine les armes d'Angleterre à côté des armes d'Écosse, la présentant dès lors en rivale déclarée et en concurrente d'Élisabeth.

Quand Marie Stuart perdit subitement son

mari (5 décembre 1560), et que, veuve à dix-huit ans, il fut décidé qu'au lieu de rester en son douaire de Touraine, elle retournerait en son royaume d'Écosse pour y mettre ordre aux troubles civils qui s'y étaient élevés, ce fut un deuil universel en France dans le monde des jeunes seigneurs, des nobles dames et des poètes. Ceux-ci ont consigné leurs regrets dans maintes pièces de vers qui nous peignent au vif Marie Stuart à cette heure décisive, la première heure vraiment douloureuse de sa vie. On l'y voit fine, gracieuse, d'une blancheur de teint éblouissante, d'une taille et d'un corsage de reine ou de déesse, et L'Hôpital lui-même, à sa manière, dans un grave Épithalame, l'avait dit :

*Adspectu veneranda, putes ut Numen inesse :
Tantus in ore decor, majestas regia tanta est !*

d'une main longue, élégante et grêle (*gracilis*), d'un front d'albâtre et brillant sous le crêpe, avec des cheveux d'or qui méritent une légère remarque. C'est un poète (Ronsard) qui a parlé de *l'or de ses cheveux annelés et tressés*, et les poètes emploient, on le sait, les mots un peu vaguement. M^{me} Sand, parlant d'un portrait qu'elle a vu enfant au Couvent des Anglaises, dit sans hésiter : " Marie était belle, *mais rousse*." M. Dargaud parle d'un autre portrait où " un rayon de soleil éclaire, dit-il assez singulièrement, des boucles de cheveux *vivants et électriques* dans la lumière." Mais Walter Scott,

réputé le plus exact des romanciers historiques, nous peignant Marie Stuart prisonnière dans le château de Lochleven, nous montre, comme s'il les avait vues, les tresses épaisses d'un brun foncé (*dark brown*) qui s'échappaient à un certain moment de dessous le bonnet de la reine. Nous voilà loin du roux, et je ne vois de moyen de tout concilier que d'en passer par ces cheveux "si beaux, si blonds et cendrés" qu'admirait Brantôme, témoin très oculaire ; cheveux que la captivité devait blanchir, et qui laisseront apparaître, à l'heure de la mort et aux mains du bourreau, cette pauvre reine de quarante-cinq ans *toute chenue*, comme dit L'Estoile. Mais à dix-neuf ans et au moment de son départ de France, la jeune veuve avait tout son éclat de beauté, n'était une certaine vivacité de teint qu'elle perdit à la mort de son premier mari et qui fit place à plus de blancheur.

Avec cela un esprit léger, gracieux, enjoué, la raillerie française, une âme vive et capable de passion, ouverte au désir, un cœur qui ne savait pas reculer quand l'animait la fantaisie ou la flamme, on entrevoit l'enchantement : telle était la reine aventureuse et poétique qui s'arrachait à la France en pleurant, et que des oncles politiques envoyaient pour ressaisir l'autorité au milieu de la plus rude et de la plus sauvage des Frondes.

L'Écosse, depuis que Marie Stuart enfant en

était partie, avait subi de grands changements : le principal était la Réformation religieuse qui y avait pris racine et qui s'y était étendue avec vigueur. Le grand réformateur Knox prêchait la doctrine nouvelle, qui y avait trouvé des âmes énergiques et dures toutes faites pour la recueillir. La vieille lutte des barons et des seigneurs contre les rois se compliquait et se redoublait désormais de celle des cités et du peuple contre les croyances brillantes de la Cour et contre la hiérarchie catholique. L'enfantement de la société moderne, de l'égalité civile, du respect des droits de tous, s'y opérait péniblement à travers des scènes barbares et au moyen du fanatisme même. Seule et sans conseil, aux prises avec les seigneurs et avec la noblesse comme l'avaient été ses aïeux, Marie Stuart, prompt, mobile, sujette à ses prédilections ou à ses antipathies, était déjà insuffisante : qu'était-ce donc lorsqu'elle se trouvait de plus en face d'un parti religieux, né et grandi durant les années récentes, en face d'un parti *raisonneur et sombre, moral et audacieux*, discutant rationnellement et la Bible en main le droit des rois, et poussant la logique sous la prière ? Sortie d'une Cour littéraire et artificielle, elle n'avait rien pour comprendre ces grands et sourds mouvements des peuples, et pour les retarder ou les détourner à son profit en s'y accommodant : " Elle revenait, a dit M. Mignet, pleine de regrets et de dégoûts, au milieu des

montagnes sauvages et des habitants incultes de l'Écosse. Plus aimable qu'habile, très ardente et nullement circonspecte, elle y revenait avec une grâce déplacée, une beauté dangereuse, une intelligence vive mais mobile, une âme généreuse mais emportée, le goût des arts, l'amour des aventures, toutes les passions d'une femme, jointes à l'extrême liberté d'une veuve." Enfin, pour compliquer le péril de cette situation précaire, elle avait pour voisine en Angleterre une reine rivale, Élisabeth, qu'elle avait offensée d'abord en revendiquant son titre, qu'elle n'offensait pas moins par une supériorité féminine et bruyante de beauté et de grâce, une reine capable, énergique, rigide et dissimulée, représentant l'opinion religieuse contraire, et entourée de conseillers habiles, constants et pleins de suite, compromis dans la même cause. Les sept années que Marie Stuart passa en Écosse, depuis son retour de France (19 août 1561) jusqu'à son emprisonnement (18 mai 1568), sont remplies de toutes les erreurs et de toutes les fautes que peut commettre une jeune princesse légère, emportée, irréfléchie, et qui n'a d'adresse et d'habileté que dans le sens de sa passion, jamais en vue d'un dessein politique général. La politique de M^{me} de Longueville, durant la Fronde, me paraît de cette force-là.

Quant aux autres fautes, aux fautes morales de la pauvre Marie Stuart, elles sont bien connues

et aussi démontrées aujourd'hui que fautes de ce genre peuvent l'être. M^{me} Sand, très indulgente, considère comme les trois taches capitales pour cette reine, l'abandon de Chastellard, les feintes caresses au malheureux Darnley, et l'oubli envers Bothwell.

Chastellard, comme on sait, était un gentilhomme de Dauphiné, musicien, poète, et du cortège des serviteurs et des amoureux de la reine, qui d'abord l'agréait assez. Chastellard avait été de la troupe qui fit escorte à Marie à son départ pour l'Écosse, et, poussé par la passion, il y retourna quelque temps après ; mais il ne sut pas se contraindre et s'en tenir, comme il convenait, à une flamme poétique, en attendant qu'il fit partager, s'il le pouvait, sa flamme réelle. Deux fois il fut trouvé caché sous le lit de la reine, et, à la seconde fois, elle perdit patience et le mit entre les mains de la justice du pays. Le pauvre Chastellard eut la tête tranchée ; il mourut en récitant, dit-on, un hymne de Ronsard, et en s'écriant tout haut : "*O cruelle Dame !*" Après un acte si rigoureux qu'elle laissait accomplir par crainte du scandale, et pour mettre son honneur au-dessus de toute atteinte et de tout soupçon, Marie Stuart n'avait, ce semble, qu'un parti à prendre, c'était de rester la plus sévère et la plus vertueuse des princesses.

Mais sa sévérité pour Chastellard, bien que faite pour étonner, n'est qu'une peccadille au

prix de sa conduite envers Darnley, son second mari. En épousant ce jeune homme, son vassal, mais du nom de Stuart et de sa propre famille (29 juillet 1565), Marie échappait aux diverses combinaisons politiques dans lesquelles on essayait de l'attirer pour un second mariage, et elle eût peut-être fait en cela une chose raisonnable, si elle n'eût pas fait avant tout un acte de caprice et de passion. Mais elle s'était éprise de Darnley en un jour, et elle s'en dégoûta de même. Ce grand et frêle jeune homme, tour à tour timide et vain, au cœur *mol comme cire*, n'avait rien de ce qui impose à une femme et de ce qui la subjugué. La femme, telle que Marie Stuart, mobile, ardente et entraînée, avec le sentiment de sa faiblesse et de son abandon, aime à trouver son maître et par moments son tyran dans celui qu'elle aime, tandis qu'elle méprise vite en lui son esclave et sa créature, quand il n'est rien que cela ; elle aime mieux un bras de fer qu'une main efféminée. Moins de six mois après son mariage, Marie dégoûtée se consolait avec l'Italien David Riccio, homme de trente-deux ans pour lors environ, également propre aux affaires et aux plaisirs, qui la conseillait et la servait comme secrétaire, et qui avait ce talent de musicien si propre à en recouvrir et à en introduire quelque autre auprès des dames. Le faible Darnley s'étant ouvert de sa jalousie aux lords et seigneurs mécontents, ceux-ci, dans

l'intérêt de leur politique, le poussèrent à la vengeance, et s'offrirent à le servir de l'épée. Les ministres et pasteurs presbytériens s'en mêlèrent. Le tout fut machiné et dressé sous couvert de châtement céleste avec un concert infini, et, qui plus est, moyennant des actes et des conventions formelles qui simulaient la légalité. La reine et son favori, avant qu'ils parussent s'en douter, étaient pris dans un réseau. David Riccio fut saisi par les conjurés un soir au souper (9 mars 1566), dans le cabinet de Marie, Darnley étant présent, et de là entraîné et poignardé dans la chambre voisine. Marie, à cette date, était enceinte de son mari de près de six mois. Dès ce jour, outragée, ulcérée dans son honneur et dans son affection, elle conçut contre Darnley un redoublement de mépris mêlé d'horreur, et jura de se venger des exécuteurs violents du meurtre. A cet effet, elle attend, elle dissimule, elle prend sur elle pour la première fois de sa vie et contient ses mouvements. Elle ne devient politique, comme cela est le propre des femmes passionnées, que dans l'intérêt de sa passion même et de sa vengeance.

Ici est le plus grave et le plus irréparable endroit de sa vie. Même quand on s'est bien représenté ce que c'est que la morale moyenne du xvi^e siècle avec toutes les perfidies et les atrocités qu'elle tolère, on est à peine préparé. Marie Stuart avait à cœur d'abord de se venger

des seigneurs qui avaient prêté main-forte à Darnley, plutôt que de ce faible époux lui-même. Pour parvenir à ses fins, elle se réconcilie avec ce dernier et le détache des conjurés ses complices. Elle le force à les désavouer, et achève ainsi de l'avilir et de l'abîmer dans son propre esprit. Elle s'en tient là avec lui tant qu'une nouvelle passion pour un autre ne se joint pas à ce mépris consommé. Elle accouche sur ces entrefaites (19 juin), et le rend père d'un fils qui tiendra de tous deux par les mauvais côtés, et qui sera Jacques I^{er} d'Angleterre, cette âme de casuiste dans un roi. Mais déjà une nouvelle passion est éclosée dans le cœur ouvert de Marie Stuart ; celui qu'elle choisit cette fois n'a ni la faiblesse de Darnley, ni les grâces de salon d'un Riccio : c'est le comte de Bothwell, âgé de trente ans, laid, mais à l'aspect martial, brave, hardi, violent et capable de tout oser. C'est à lui que cette tendre et flexible volonté va désormais s'enchaîner comme à son appui. Marie Stuart a trouvé son maître, et elle va lui obéir en tout sans scrupule, sans remords, comme il arrive en toute passion éperdue.

Comment se débarrasser d'un mari désormais odieux ? Comment s'unir à un homme qu'elle aime et dont l'ambition n'est pas d'humeur à s'arrêter à la moitié du chemin ? Ici encore, non pas pour excuser, mais pour expliquer Marie Stuart, on a besoin de se représenter

la morale du temps : bon nombre des mêmes seigneurs qui avaient pris part au meurtre de Riccio, et qui s'étaient ligués de fait et par écrit, s'offrirent à elle et, pour rentrer en grâce, lui firent entrevoir le moyen de se débarrasser d'un époux à charge et trop importun. Elle ne répondit d'abord à cette ouverture qu'en parlant du divorce et de la difficulté de l'obtenir ; mais ces hommes peu scrupuleux, par la bouche de Lethington, le plus habile et le plus politique d'entre eux, lui dirent : "Madame, ne vous inquiétez de rien ; nous sommes ici les principaux de la noblesse et du Conseil de Votre Grâce, et nous trouverons bien le moyen de vous délivrer de lui sans aucun préjudice pour votre fils ; et quoique milord Murray, ici présent (*le frère naturel de Marie Stuart*), soit un peu moins scrupuleux pour un protestant que Votre Grâce ne l'est pour une papiste, je suis sûr qu'il regardera à travers ses doigts, nous verra faire et ne dira rien." Le mot était lâché, il ne s'agissait, pour Marie comme pour son frère Murray, que de *regarder à travers ses doigts*, selon l'expression vulgaire, et de laisser faire sans se mêler de rien. Elle dut s'en mêler pourtant ; elle dut attirer dans le piège, par un feint retour de tendresse, Darnley, alors convalescent de la petite-vérole. Elle dissipa sans trop de peine ses soupçons, et reprit sur lui son empire. Elle le décida à venir en litière de

Glascow à Kirk-of-Field, aux portes d'Édimbourg, dans une espèce de presbytère peu convenable pour recevoir un roi et une reine, mais très propre au crime qu'on voulait commettre. Darnley y périt étranglé avec son page, dans la nuit du 9 février 1567. La maison sauta au moyen d'un baril de poudre qu'on avait introduit pour faire croire à un accident. Pendant ce temps, Marie était allée à un bal masqué au palais d'Holyrood ; elle n'avait quitté le roi son mari que dans la soirée, et quand tout avait été préparé dans le dernier détail. Bothwell, qui avait assisté quelque temps au bal d'Holyrood, était sorti d'Édimbourg après minuit, et avait présidé à tout le forfait. Ces circonstances sont désormais prouvées d'une manière irréfragable et par les dépositions des témoins, et par les confessions des acteurs, et par les propres lettres de Marie Stuart, dont M. Mignet, dans un éclaircissement final, met hors de doute l'authenticité. Elle sentait bien qu'en s'abandonnant à ce point aux projets de Bothwell, elle lui fournissait des armes contre elle-même, et qu'elle lui donnait sujet de se méfier à son tour. Il pouvait se dire, comme plus tard Norfolk, que *l'oreiller d'une telle femme, pour y dormir, était peu sûr*. Dans les préparatifs de cet horrible guet-apens, elle lui marquait plus d'une fois sa répugnance à tromper ce pauvre malade crédule qui se confiait en elle : " Si ne

m'ajourai-je jamais, disait-elle, à tromper celui qui se fie en moi. Néanmoins vous me pouvez commander en toutes choses. Ne concevez donc point de moi aucune sinistre opinion, puisque vous-même êtes cause de cela : car je ne le ferais jamais contre lui pour ma vengeance particulière." Ce rôle, en effet, de Clytemnestre, ou de Gertrude dans *Hamlet*, ne lui était pas naturel et ne pouvait que lui être imposé. Mais la passion la rendait cette fois insensible à la pitié, et lui faisait (c'est elle qui l'avoue) le cœur *dur comme diamant*. Marie Stuart mit bientôt le comble à sa passion désordonnée et à son désir en épousant ce même Bothwell et en révoltant par là contre elle le peuple entier, dont la moralité, tout fanatisé qu'il était, ne se dépravait pas du moins et était plus droite que celle des seigneurs.

Le crime eut de l'écho par-delà les mers : L'Hôpital, ce représentant de la conscience humaine en un siècle affreux, apprit, dans la retraite de sa maison des champs, l'égarement de celle dont il avait célébré le premier mariage et la grâce première ; il consacra son indignation par une nouvelle pièce de vers latins, dans laquelle il raconte les horreurs de cette nuit funèbre, et ne craint pas de désigner l'épouse et la jeune mère, meurtrière, hélas ! du père de son enfant encore à la mamelle.

Le 15 mai, trois mois, rien que trois mois après le meurtre, au premier sourire du prin-

temps, se célébrait le mariage avec l'assassin. Marie Stuart justifie en tout le mot de Shakespeare : "Fragilité, ton nom est Femme !" Et nulle ne fut plus femme que Marie Stuart.

Ici, je ne saurais admettre le troisième reproche de M^{me} Sand, qui s'adresse à l'oubli de Marie Stuart pour Bothwell ; je vois, au contraire, dans les traverses et les périls qui suivirent immédiatement ce dernier mariage, que Marie n'a d'autre idée que de n'être point séparée de ce violent et subjuguant époux. Elle l'aimait si follement (avril 1567) qu'elle disait, à qui voulait l'entendre, "qu'elle quitterait la France, l'Angleterre et son propre pays, et le suivrait jusqu'au bout du monde, *vêtue d'une jupe blanche*, plutôt que de se séparer de lui." Et bientôt après, forcée par les lords de s'arracher à Bothwell, et le leur reprochant amèrement, elle ne demandait qu'une chose, "c'était qu'on les mît tous deux dans un navire pour les envoyer là où la fortune les conduirait." Ce ne fut que l'éloignement, la prison finale, l'impossibilité de toute communication, qui amenèrent forcément la rupture. Marie, prisonnière en Angleterre, sollicita, il est vrai, des États d'Écosse l'annulation de son mariage avec Bothwell, dans l'espérance où elle était d'épouser le duc de Norfolk, qui faisait l'amoureux d'elle et de sa couronne, et qu'au reste elle ne vit jamais. Mais, Bothwell en fuite et

une fois détruit, pourrait-on faire un reproche à Marie Stuart d'un projet duquel elle attendait sa restauration et sa délivrance ? Sa passion pour Bothwell avait été une fureur, et avait été poussée jusqu'à la complicité du crime. Cette fièvre calmée, Marie Stuart tourna son esprit vers les ressources qui s'offraient, et parmi lesquelles était la promesse de sa main. Sa faute n'est pas là, et, au milieu de tant d'infidélités et d'horreurs, ce serait pousser bien loin la délicatesse que de réclamer l'éternité du sentiment pour ces restes d'une passion effrénée et sanglante. Ce qui est dû à de semblables passions quand elles ne laissent pas après elles la haine, et ce qui leur va le mieux, c'est l'oubli.

Une telle conduite et de tels actes, qui se couronnèrent par sa fuite inconsidérée en Angleterre et par l'imprudent abandon de sa personne aux mains d'Élisabeth, semblent bien peu propres à faire de Marie Stuart l'héroïne touchante et pathétique qu'on est accoutumé de chérir et d'admirer. Et pourtant elle mérite toute cette pitié, et il suffit, pour la lui rendre insensiblement, de la suivre dans la troisième et dernière partie de sa vie, durant cette longue, injuste et douloureuse captivité de dix-neuf années (18 mai 1568—5 février 1587). Aux prises sans défense avec une rivale cauteleuse et ambitieuse, sujette à

tous les contre-coups du dehors, victime d'une politique avare et tenace qui ne lâche point sa proie et qui met un si long temps à la torturer sans la dévorer, elle ne s'abandonne pas un seul moment, elle se relève. Cette faculté d'espérance, qui l'a tant de fois trompée, lui devient ici une grâce d'état et une vertu. Elle émeut le monde entier dans l'intérêt de son infortune et le soulève par un charme puissant. Sa cause s'agrandit et se transforme. Ce n'est plus la femme passionnée et légère, punie pour ses fragilités et ses inconstances, c'est l'héritière légitime de la couronne d'Angleterre, qui est exposée dans son donjon aux yeux du monde, une catholique fidèle, inébranlable, et qui refuse de sacrifier sa foi à l'intérêt de son ambition et même au salut de sa vie. La beauté et la grandeur de ce rôle étaient faites pour saisir l'âme tendre et naturellement croyante de Marie Stuart. Elle s'en pénètre et le substitue dès le premier instant à tous ses anciens sentiments personnels, qui peu à peu expirent et qui s'apaisent en elle avec les occasions fugitives qui les avaient soulevés. Elle ne paraît pas plus s'en souvenir que du bruit des vagues et de l'écume des flots sur ces lacs brillants qu'elle a traversés. Durant dix-neuf ans toute la Catholicité s'agite, se passionne pour elle, et elle est là, à demi héroïne et à demi martyre, qui fait le signal

et agite sa bannière à travers les barreaux. Captive, ne l'accusez pas de conspirer contre Élisabeth ; car, dans ses idées de droit divin et de royauté absolue, de souveraine à souveraine, l'une des deux fût-elle prisonnière de l'autre, ce n'est pas conspirer que de chercher le triomphe de sa cause, c'est simplement poursuivre la guerre. Du moment d'ailleurs que Marie Stuart est prisonnière, qu'on la voit accablée, privée de tout ce qui console, infirme, hélas ! et déjà blanchie avant l'âge ; quand on l'entend, dans la plus longue et la plus remarquable de ses lettres à Élisabeth (8 novembre 1582), lui redire pour la vingtième fois : " Votre prison, sans aucun droit et juste fondement, a jà détruit mon corps, duquel vous aurez bientôt la fin s'il y continue guère davantage, et n'auront mes ennemis beaucoup de temps pour assouvir leur cruauté sur moi : il ne me reste que l'âme, laquelle il n'est en votre puissance de captiver " ; quand on a entendu ce mélange de fierté et de plainte, la pitié pour elle l'emporte, le cœur a parlé ; ce doux charme dont elle était douée, et qui agissait sur tous ceux qui l'approchaient, reprend le dessus et opère sur nous à distance. Ce n'est ni avec le texte d'un greffier, ni même avec la raison d'un homme d'État, qu'on la juge, c'est avec le cœur d'un chevalier, ou, pour mieux dire, d'un homme.

L'humanité, la pitié, la religion, la grâce poétique suprême, toutes ces puissances invincibles et immortelles se sentent intéressées dans sa personne, et crient pour elle à travers les âges. "Porte ces nouvelles, disait-elle au vieux Melvil au moment de mourir, que je meurs ferme en ma religion, *vraie Catholique, vraie Écossaise, vraie Française.*" Toutes les croyances, tous les patriotismes et les nationalités invoqués ici par Marie Stuart, lui ont fait un long écho et lui ont répondu avec pleurs et avec amour.

Que reprocher d'ailleurs à celle qui, après dix-neuf ans de supplice et de torture morale, dans la nuit qui précéda sa mort, chercha dans la Vie des Saints, que ses filles avaient coutume de lui lire tous les soirs, un grand coupable à qui Dieu eût pardonné ? "Elle s'arrêta à la touchante histoire du *bon Larron*, qui lui sembla le plus rassurant exemple de la confiance humaine et de la clémence divine, et dont Jeanne Kennedy (l'une de ses filles) lui fit lecture : "C'était un grand pécheur, dit-elle, mais pas si grand que moi ; je supplie Notre-Seigneur, en mémoire de sa Passion, d'avoir souvenance et merci de moi comme il l'eut de lui à l'heure de sa mort."—Ces sentiments vrais et sincères, cette humilité contrite de ses derniers et sublimes moments, cette intelligence parfaite et ce profond besoin du par-

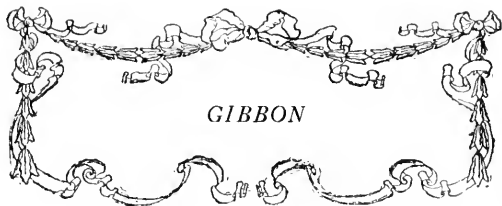
don, ne laissent plus moyen de voir en elle aucune tache du passé qu'à travers les larmes.

Le vieil Étienne Pasquier sentait ainsi. Ayant à raconter dans ses *Recherches* la mort de Marie Stuart, il l'oppose à l'histoire tragique du connétable de Saint-Pol, à celle du connétable de Bourbon, qui lui ont laissé un mélange de sentiments contraires : "Mais en celle que je discourrai maintenant, dit-il, il me semble n'y avoir que pleurs, et, par aventure, se trouvera-t-il homme qui, en lisant, ne pardonnera à ses yeux."

M. Mignet, qui a dû examiner toutes choses en historien et ne donner à l'émotion que de courts passages, a très bien exposé et démêlé les différentes phases de cette captivité de Marie Stuart et les ressorts qui furent en jeu aux divers moments : il a particulièrement éclairé d'un jour nouveau, et à l'aide des papiers espagnols provenant des Archives de Simancas, les préparatifs si lents de l'entreprise tentée par Philippe II, de cette croisade infructueuse et tardive qui ne se décida qu'après la mort de Marie Stuart, et qui aboutit au naufrage fastueux de l'invincible *Armada*.

Au sortir, pourtant, de ce brillant et orageux épisode de l'histoire du xvi^e siècle, qui vient de nous être si fortement et si judicieusement rendu, tout plein encore de ces temps de violence, de trahison et d'iniquité, et sans avoir

l'innocence de croire que l'humanité en ait fini à jamais avec de tels actes, on se prend à se féliciter malgré tout, à se réjouir de vivre en des âges d'une morale publique améliorée et plus adoucie ; on s'écrie avec le sieur de Tavannes, au moment où dans ses Mémoires il vient de raconter cette vie et cette mort de Marie Stuart : "Heureux qui vit sous un État certain, où le bien et le mal sont salariés et châtiés selon les mérites ! . . ." Heureux les temps et les sociétés où une certaine morale générale et un respect humain de l'opinion, où le Code, pénal aussi, mais surtout le contrôle continuel de la publicité, interdisent, même aux plus hardis, ces résolutions criminelles que chaque cœur humain, s'il est livré à lui-même, est toujours tenté d'engendrer !



GIBBON

Lundi, 22 août 1853.

GIBBON est à certains égards un écrivain français, et il a de droit sa place marquée en notre dix-huitième siècle. Dans le séjour qu'il fit à Lausanne, jeune, de seize à vingt et un ans, il s'apprit tout à fait à penser en français, à ce point que les lettres en anglais qu'il écrivait pendant ce temps sont de quelqu'un qui ne sait plus bien sa langue. Plus tard, retourné en Angleterre, le premier Essai qu'il publia (*Essai sur l'Étude de la Littérature*, 1761) est écrit en français. Poussé par sa vocation d'historien et cherchant encore son sujet, il entreprend avec son ami Deyverdun une *Histoire générale de la République des Suisses* (ce même thème héroïque que Jean de Müller traitera bientôt), et Gibbon avait déjà composé l'introduction en français : il fallut que l'illustre historien David Hume le rappelât à l'idiome national, en lui disant comme Horace aux Romains qui écrivaient leurs livres en grec : "Pourquoi portez-vous le bois à la forêt ?" Dans les dernières années de sa vie enfin, étant revenu habiter à Lausanne, sa conversation

habituelle était en français, et il craint que les derniers volumes de son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain*, composés durant cette époque, ne s'en ressentent : “La constante habitude, dit-il, de parler une langue et d'écrire dans une autre peut bien avoir infusé quelque mélange de gallicismes dans mon style.” Si ce sont là pour lui des inconvénients et peut-être des torts aux yeux des purs Bretons, que ce soit au moins à nos yeux une raison de nous occuper de lui et de lui rendre une justice plus particulière, comme à un auteur éminent qui a été en partie des nôtres.

On a, quand on parle de Gibbon, même en France, une prévention défavorable à vaincre ; c'est que lui-même a parlé du Christianisme dans les 15^e et 16^e chapitres de son premier volume avec une affectation d'impartialité et de froideur qui ressemble à une hostilité secrète, et qu'à ne voir les choses que du simple point de vue historique, il a manqué d'un certain sens délicat, tant à l'égard du fond de l'idée chrétienne que par rapport aux convenances qu'il avait à observer envers ses propres contemporains. Jugeant trop des autres d'après lui, et aussi d'après le milieu parisien de son temps, Gibbon crut le monde arrivé à un état complet d'indifférence et de scepticisme. Quand il vit le scandale que ses deux chapitres avaient causé, surtout en Angleterre, chez les pieux, les timides, les prudents (comme il voulait les appeler), il en

eut quelque regret, et il convient que, si ç'avait été à recommencer, il y aurait pris garde davantage ; car Gibbon, s'il n'est point du tout un homme religieux, est encore moins un sectateur et un fauteur d'incrédulité. Il se borna dans sa Défense à ce qui était strictement nécessaire, et il évita ce qui eût pu enflammer. Témoin, dans les dernières années de sa vie, de la Révolution française, il se plaisait à adhérer en tout à la profession de foi de Burke : "J'admire son éloquence, disait-il, j'approuve sa politique, j'adore sa chevalerie, et j'en suis presque à excuser son respect pour les établissements religieux." Et il ajoutait qu'il avait quelquefois pensé à écrire un dialogue des morts, dans lequel Lucien, Érasme et Voltaire se seraient fait leur confession, seraient convenus entre eux du danger qu'il y a à ébranler les vieilles croyances établies et à les railler en présence d'une aveugle multitude. Tous ces retours de Gibbon sont sans doute exclusivement dans un intérêt politique et social, et ses paroles trouvent encore moyen de s'y imprégner d'un secret mépris pour ce qu'il ne sent pas. Ne lui demandez pas plus de chaleur ni de sympathie pour cet ordre de sentiments ou de vérités ; il a du lettré chinois dans sa manière d'apprécier les religions.

Il ne porte guère plus de chaleur en apparence dans la considération des mouvements politiques des peuples et dans la conception

de l'histoire. Pourtant ici son amour de l'Antiquité et son culte classique le sauvent des injustices. Il est épris de la noble gloire et des luttes généreuses d'un Cicéron ; il se nourrit sans cesse de l'esprit et des ouvrages de "ce grand auteur," qu'il appelle "toute une bibliothèque de raison et d'éloquence." Bien qu'essentiellement impropre à aborder la tribune, Gibbon a assisté comme membre du Parlement aux discussions de son pays ; les huit sessions qu'il y passa lui furent, dit-il, "une école de prudence civile, la première et la plus essentielle qualité d'un historien." Il y a un moment où, dans les dangers de la guerre de Sept Ans, il est redevenu Anglais à la voix de Pitt ; il s'est fait capitaine de milice et a paru animé d'un éclair d'enthousiasme patriotique. Habituellement, et quand il a la plume à la main, il est vrai de dire que ce genre d'émotion et d'inspiration lui est étranger. Ses idées favorites de gouvernement concordent avec celles d'Horace Walpole ; il a placé volontiers, comme ce dernier, son âge d'or historique dans cette merveilleuse période et cette *ère élyséenne* du siècle des Antonins, "dans laquelle le monde vit cinq bons monarques se succéder sans interruption."¹ D'Auguste à Trajan, Gibbon a trouvé la forme d'empire à laquelle sa raison

¹ Voir la lettre d'Horace Walpole à Gibbon, du 14 février 1776.

et ses instincts d'esprit le rattachent le plus naturellement. Dans son premier écrit (*l'Essai sur l'Étude de la Littérature*), et quinze ans avant de publier sa grande composition historique, il décelait déjà sa préférence pour ce grand tout continu et pacifique de l'Empire romain ; il le place presque au niveau de ce que l'Europe est devenue depuis ; il fait remarquer de plus, à l'avantage de cet ancien état du monde, que des pays, aujourd'hui barbares, étaient éclairés alors et jouissaient des bienfaits de la civilisation : “ Du temps des Plin, des Ptolémée et des Galien, dit-il, l'Europe, à présent le siège des sciences, l'était également ; mais la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique, pays féconds en miracles, étaient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste corps était uni par la paix, par les lois et par la langue. L'Africain et le Breton, l'Espagnol et l'Arabe se rencontraient dans la capitale, et s'instruisaient tour à tour. Trente des premiers de Rome, souvent éclairés eux-mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étaient, partaient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces, et, pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité aplanissait les routes de la science.”

Sans aller peut-être aussi loin que Montesquieu, qui voyait en Trajan “ le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur

aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et représenter la divine" ; sans se prononcer si magnifiquement peut-être, et en faisant ses réserves d'homme pacifique au sujet des guerres et des ambitions conquérantes de Trajan, Gibbon plaçait volontiers à cette époque le comble idéal de la grandeur d'un empire et de la félicité du genre humain. A partir de cet âge, couronné par les règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle, la décadence commence, et Gibbon va en retracer l'histoire avec exactitude, avec regret, en s'attachant à tout ce qui la retarde, en répugnant à tout ce qui l'accélère ; une belle histoire où le génie de l'ordre, de la méthode, de la bonne administration, domine ; une narration revêtue de toutes les qualités fermes, continues et solides, qui la font ressembler, jusque dans ses dégradations successives et inévitables à travers les temps barbares, à une large chaussée romaine.

Ainsi Gibbon, qui avait assisté de sa personne à l'époque des Chatham, était par goût et par tempérament, comme par étude, pour l'époque des Trajan. Plus on l'étudie dans sa vie et dans sa nature particulière, et mieux on se rend compte de cette préférence. D'une bonne et ancienne famille originaire du comté de Kent, ayant un grand-père et un père toriers, il naquit à Putney dans le Surrey, le 27 avril 1737. Il a tout d'abord un retour

de plaisir sur la bonté de la nature qui, ayant pu aussi bien le faire naître esclave, sauvage ou paysan, a placé son berceau dans un pays libre et civilisé, à une époque de science et de philosophie, au sein d'une famille d'un rang honorable et convenablement partagée des dons de la fortune. Ce sentiment modéré de contentement animera toute la vie de Gibbon, et, même dans ses courtes passions, le tiendra à égale distance des ravissements et des désespoirs. Il était l'aîné de cinq frères qui moururent en bas âge, et d'une sœur qui vécut un peu plus, et qu'il connut assez pour la regretter. Il était lui-même d'une complexion délicate qui fit longtemps craindre pour ses jours ; il fut soigné, moins par sa mère un peu indifférente, ce semble, que par une tante maternelle pleine d'affection et de mérite. Il puisa auprès d'elle "ce précoce et irrésistible amour de la lecture, qu'il n'échangerait pas, dit-il, pour les trésors de l'Inde." A l'âge de sept ans, on le mit aux mains d'un précepteur, d'un digne vicaire de campagne, John Kirkby, sur lequel il a laissé des paroles touchantes. A neuf ans, on l'envoya à l'école de Kingston, mais sans grand profit, à cause des interruptions commandées par la faiblesse de sa santé. Après dix-huit mois, la mort de sa mère le fit rappeler ; il ne profita guère davantage à l'école de Westminster, d'où il faisait de fréquentes absences pour les bains

de Bath et la maison de santé. Il lisait durant ce temps un peu au hasard tous les livres qui lui tombaient sous la main, et où se prenait sa curiosité déjà excitée ; elle l'était de préférence toujours dans le sens des connaissances historiques, et un instinct de critique aussi le dirigeait plutôt vers les sources. Aux approches de sa seizième année, la nature fit un effort en sa faveur et déploya ses forces secrètes ; ses crises nerveuses disparurent, et il acquit une santé suffisante, de laquelle il n'abusa jamais.

Son père se décida à le placer à Oxford et le fit inscrire en qualité d'étudiant ordinaire au collège de la Madeleine. En jetant un regard en arrière et en embrassant toute cette période de ses premières années, Gibbon tient à indiquer qu'il n'y laisse rien de regrettable ni à plus forte raison d'enchanteur ; que cet âge d'or du matin de la vie, qu'on vante toujours, n'a pas existé pour lui, et qu'*il n'a jamais connu le bonheur d'enfance*. J'ai déjà remarqué cela pour Volney : ceux à qui a manqué cette sollicitude d'une mère, ce premier duvet et cette fleur d'une affection tendre, ce charme confus et pénétrant des impressions naissantes, sont plus aisément que d'autres dénués du sentiment de la religion.

Gibbon a laissé de l'éducation qu'on recevait ou plutôt qu'on ne recevait pas à Oxford de son temps une description qui, dans la froideur

de son ironie, est la plus sanglante satire. Oxford, comme toutes les institutions riches, sans contrôle, et livrées à elles-mêmes, était tombé peu à peu dans mille abus qu'on assure avoir été en partie corrigés ou diminués depuis. Gibbon déclare qu'il ne reconnaît avoir aucune obligation à l'université d'Oxford, et il en parle en effet comme le fils le moins reconnaissant. L'assujettissement des études s'y réduisant presque à rien, il y continuait dans l'intervalle le cours de ses lectures toutes personnelles ; il s'essaya dès lors sur un sujet singulier et qui était prématuré non seulement pour lui, mais pour tous les hommes de son temps, sur le *siècle de Sésostris* ; il cherchait à y concilier, au moyen de suppositions d'ailleurs assez ingénieuses, les divers systèmes de chronologie. Avant d'avoir terminé son ouvrage, il était en état d'en juger les imperfections et les vides : "La découverte de ma propre faiblesse, dit-il, fut mon premier symptôme de goût." Mais le grand fait, l'accident mémorable du séjour de Gibbon à Oxford, est sa conversion passagère à la religion catholique. Dès son enfance, il avait aimé la discussion sur les matières religieuses ; il avait du goût pour le raisonnement et la dialectique : il lut des livres de théologie et de controverse, Middleton, Bossuet surtout, qu'il proclame le grand maître en ce genre de combats. *L'Exposition de la Doctrine catholique* par l'évêque de Meaux

entama sa conversion, et l'*Histoire des Variations* l'acheva : "C'était tomber, dit-il, sous les coups d'un noble adversaire." Cette conversion solitaire et *toute par les livres* caractérise bien Gibbon. A peine il la sentit consommée en lui, qu'il résolut de la déclarer et d'en faire profession : "La jeunesse, dit-il, est sincère et impétueuse, et un éclair passager d'enthousiasme m'avait élevé au-dessus de toutes les considérations humaines."

On peut juger du scandale : un élève d'Oxford se convertir au papisme ! Le père de Gibbon prit un prompt parti, il résolut de dépayser son fils, et l'envoya pour quelques années sur le continent, à Lausanne, dans la maison d'un honnête ministre du pays, le pasteur Pavilliard. Ce fut là que Gibbon, bien moins par aucune suggestion étrangère que par de nouvelles lectures, de nouveaux raisonnements et des arguments qu'il composa tout exprès à son usage, en vint au bout de dix-sept mois à rejeter sa nouvelle croyance et à rentrer dans sa communion première. Ainsi, converti d'abord à la communion romaine à Oxford en juin 1753, à l'âge de seize ans et deux mois, il se rétractait à Lausanne en décembre 1754, à l'âge de dix-sept ans et huit mois. C'était exactement, à quelques années près, ce qu'avait fait Bayle dans sa jeunesse. Chez Gibbon tout s'était passé dans la tête et dans le champ-clos de la dialectique ; un raisonnement lui avait

apporté son nouveau symbole, et un autre raisonnement le remporta. Il pouvait se dire, pour sa propre satisfaction, qu'il ne devait l'un et l'autre changement qu'à sa lecture ou à sa méditation solitaire. Plus tard, quand il se flattait d'être tout à fait impartial et indifférent sur les croyances, il est permis de supposer que, même sans se l'avouer, il nourrissait contre la pensée religieuse une secrète et froide rancune comme envers un adversaire qui vous a un jour atteint au défaut de la cuirasse et qui vous a blessé.

M. Pavilliard a parlé de son étonnement lorsqu'au premier abord, dans les discussions qu'il engageait avec son jeune hôte, il voyait devant lui "ce petit personnage tout mince, avec une grosse tête, disputant et poussant avec la plus grande habileté les meilleurs arguments dont on se soit jamais servi en faveur du papisme." Avec les années, Gibbon devint grotesquement gras et replet ; mais la charpente osseuse chez lui était des plus minces et des plus frêles. Tout le monde connaît sa silhouette, son profil découpé qui est en tête des *Mémoires*, et où il est représenté triturant sa prise de tabac, ce corps volumineux et rond porté sur deux jambes fluettes, ce petit visage comme perdu entre un front haut et un menton à double étage, ce petit nez presque effacé par la proéminence des joues. Il faut ajouter avec Suard qu'il prononçait avec affectation, et d'un ton de fausset, la langue française, laquelle

il parlait d'ailleurs avec une rare correction et *comme un livre*. Dès sa jeunesse, il était donc singulier d'aspect et de tournure, et il le savait un peu. Racontant son passage à Turin et sa présentation à cette Cour à l'âge de vingt-sept ans, se plaignant du peu de sociabilité des dames piémontaises, il disait : "Les femmes de meilleure société que j'aie rencontrées sont encore les filles du roi. J'ai jasé environ un quart d'heure avec elles ; j'ai parlé de Lausanne et suis devenu si familier et si à mon aise que j'ai tiré ma tabatière, ai tapé dessus, ai prisé deux fois (crime inouï jusque-là dans la salle de réception !), puis j'ai poursuivi mon discours dans mon attitude habituelle, le corps penché en avant et le doigt indicateur en l'air." Voilà l'homme, et même le jeune homme qui fut successivement amoureux de mademoiselle Curchod (la future madame Necker) et capitaine de grenadiers.¹

¹ Je crains toujours dans ces Portraits de pousser à la caricature, ce qui pour quelques-uns des personnages serait facile, mais ce qui est plein d'inconvénients et ce qui dérange pour le lecteur la vraie proportion des choses. Garat, qui n'avait pas cette crainte ni cette précaution, et dont la plume se permettait déjà bien des fantaisies à la mode de notre temps, a fait, au tome II de ses *Mémoires* sur M. Suard, ce portrait *en charge*, qui est d'ailleurs amusant :

"L'auteur de la grande et superbe *Histoire de l'Empire romain* avait à peine quatre pieds sept à huit pouces ; le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène était posé sur cette espèce de jambes

J'insisterai peu sur ce premier et cet unique amour de Gibbon, passion que n'était que naturelle en son moment et qui de loin peut sembler un ridicule. Il vit, durant son séjour à Lausanne, mademoiselle Curchod, fille d'un pasteur des environs, belle, savante et vertueuse : il l'aima très sincèrement, fit agréer sa recherche et ses vœux, et ne désespéra point d'obtenir le consentement de son père. Mais, retourné en Angleterre, il trouva un obstacle absolu dans la volonté paternelle, et, après une lutte pénible, il se résigna à son destin : "il soupira

grêles qu'on appelle *flûtes* ; ses pieds assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étaient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq pieds six pouces. Au milieu de son visage, pas plus gros que le poing, la racine de son nez s'enfonçait dans le crâne plus profondément que celle du nez d'un Kalmouck, et ses yeux très vifs, mais très petits, se perdaient dans les mêmes profondeurs. Sa voix, qui n'avait que des accents aigus, ne pouvait avoir d'autre moyen d'arriver au cœur que de percer les oreilles. Si Jean-Jacques avait rencontré Gibbon dans le pays de Vaud, il est à croire qu'il en eût fait un pendant de son portrait si piquant du *Juge-Mage*. M. Suard, qui aimait si peu et à voir et à faire surtout des caricatures, peignait souvent M. Gibbon, et toujours comme madame Brown." Madame Brown est l'auteur de la découpure qui se voit en tête des *Mémoires*. Pourtant, dans la lettre adressée à M. Guizot et qui se lit en tête de l'Histoire traduite, M. Suard a le bon goût de ne pas forcer les traits et de rester dans la mesure.

comme amant, et obéit comme fils.”¹ Même lorsqu’il est le plus amoureux, Gibbon garde la marque de sa nature essentiellement modérée ; il s’accommode de son malheur sans trop d’orage : au fond, il est doux et tranquille, même aux heures de passion. Les lettres d’amour et de douleur, qu’il écrivait à celle dont il avait espéré la main, se terminaient presque invariablement par ces mots : “*J’ai l’honneur d’être, mademoiselle, avec les sentiments qui font le désespoir*

¹ Gibbon se dégagea envers mademoiselle Curchod bien plus tard qu’on ne pourrait le supposer, et cinq ans seulement après avoir quitté la Suisse. On n’a pas assez remarqué que c’est de Gibbon qu’il s’agit dans une lettre de Jean-Jacques Rousseau à Moultoy, datée de Motiers et du 4 juin 1763 : “*Vous me donnez pour mademoiselle Curchod, écrit Jean-Jacques, une commission dont je m’acquitterai mal, précisément à cause de mon estime pour elle. Le refroidissement de M. Gibbon me fait mal penser de lui ; j’ai revu son livre (l’Essai sur l’Étude de la Littérature). Il y court après l’esprit ; il s’y guinde. M. Gibbon n’est point mon homme : je ne puis croire qu’il soit celui de mademoiselle Curchod. Qui ne sent pas son prix n’est pas digne d’elle ; mais qui l’a pu sentir et s’en détache est un homme à mépriser. . .*”—Gibbon a l’honnêteté de renvoyer à cette lettre où les noms étaient restés masqués par des initiales ; il indique que c’est à lui qu’elle s’applique, et il ajoute : “*Comme auteur, je n’appellerai pas du jugement, ou du goût, ou du caprice de Jean-Jacques ; mais cet homme extraordinaire, que j’admire et que je plains, aurait pu mettre moins de précipitation à condamner le caractère moral et la conduite d’un étranger.*”

de ma vie, votre très humble et très obéissant serviteur.” Plus tard, se ressouvenant de cet amour malheureux, loin de retrouver aucun mouvement de trouble ou de regret, il ressent plutôt de la fierté (mêlée de quelque surprise) d’avoir été capable une fois d’un si pur et si exalté sentiment.

Mais pendant ce séjour de près de cinq ans à Lausanne, il contracta des habitudes intellectuelles qui furent décisives pour sa carrière littéraire et qu’il ne perdra plus. Au nombre des résultats bons ou fâcheux qu’il constate, il compte celui-ci, d’avoir cessé d’être un Anglais, c’est-à-dire un insulaire marqué au coin de sa nation et jeté dans un moule indélébile : cette forme en lui s’effaça alors et ne reprit jamais qu’imparfaitement depuis. Et, par exemple, en voyant Voltaire jouer de sa personne la tragédie à Lausanne où il était en ces années, et tout en convenant que sa déclamation était plus emphatique que naturelle, Gibbon sentit se fortifier son goût pour le théâtre français : “et ce goût, confesse-t-il, a peut-être affaibli mon idolâtrie pour le génie gigantesque de Shakspeare, laquelle nous est inculquée dès l’enfance comme le premier devoir d’un Anglais.” Sur d’autres points, les avantages que Gibbon retira de son exil sont moins contestables. Il alla dans le monde, s’accoutuma à la société des femmes et se débarrassa de sa

gaucherie primitive. Il étendit son coup d'œil et le cercle de son horizon. Il refit lui-même son éducation avec liberté et méthode. Il se rompit à écrire correctement tant en français qu'en latin, et, en acquérant une égale facilité à s'exprimer en diverses langues, il perdit moins une originalité d'expression pour laquelle il semblait peu fait, qu'il n'acquit l'élégance, la lumière et la clarté qui deviendront ses mérites habituels. Il se pénétra du génie de Cicéron et de celui de Xénophon. Il se remit à lire tous les classiques latins méthodiquement et en les divisant par genres. Il s'arrêtait aux difficultés de détail qui se présentaient, soit philologiques, soit historiques, cherchait à les résoudre, et il entra dès lors en correspondance avec plusieurs savants, Crévier à Paris, Breitinger à Zurich, Gesner à Gœttingue ; il leur proposait ses doutes ou ses idées, et il eut le plaisir de voir plus d'une de ses conjectures accueillie. Nous le savons déjà aimant la discussion et raisonneur ; ajoutons qu'il n'était point chicaneur, et qu'à toute raison qui lui semblait bonne il se rendait. Lorsqu'il quitta Lausanne, le 11 avril 1758, pour retourner en Angleterre après une absence de près de cinq ans et en ayant vingt et un, il était un jeune homme des plus distingués, et il n'avait plus qu'à persévérer dans sa voie.

De retour dans son pays natal auprès de

son père qui s'était remarié, il continue le plus qu'il peut cette vie d'étude et d'exercice quotidien et modéré. Il garde, au milieu des dissipations de Londres, ses habitudes préservatrices de Lausanne. Il trouve assez peu de facilité d'abord pour entrer dans la société anglaise, moins ouverte et moins prévenante que celle de Suisse ou que celle de France. Gibbon eut besoin de sa réputation d'auteur pour se faire dans son pays toute sa place ; il était peu préparé à être homme du monde par son enfance malade, son éducation étrangère et son caractère réservé. D'ailleurs aucun Anglais n'était moins disposé que lui, même dans la solitude de sa jeunesse, à l'ennui, au vague du cœur et au spleen. Durant les saisons qu'il passait à Buriton, résidence de campagne de son père, il déroba le plus d'heures qu'il pouvait aux devoirs de la société et aux obligations du voisinage : " Je ne touchais jamais un fusil, je montais rarement à cheval ; et mes promenades philosophiques aboutissaient bientôt à *un banc à l'ombre*, où je m'arrêtais longtemps dans la tranquille occupation de lire ou de méditer." Le sentiment de la nature champêtre n'est pas étranger à Gibbon ; il y a dans ses *Mémoires* deux ou trois endroits qui prêtent à la rêverie : le passage que je viens de citer, par exemple, toute cette page qui nous rend un joli tableau de la vie anglaise, posée, réglée,

studieuse. Un autre endroit est celui qu'il a eu le bon goût de citer d'après son premier précepteur, John Kirkby, et où nous voyons ce digne et indigent vicaire de village se promenant au bord de la mer, "tantôt regardant l'étendue des flots, tantôt admirant la variété de belles coquilles éparses sur le rivage, et en ramassant toujours quelques-unes des plus rares pour en amuser au retour ses pauvres petits enfants." Un des morceaux enfin dont on se souvient, et qu'on a souvent cité, est celui où Gibbon, venant de terminer à Lausanne dans son jardin les dernières lignes de sa grande Histoire, pose la plume, fait quelques tours dans son berceau d'acacias, se prend à regarder le ciel, la lune alors resplendissante, le beau lac où elle se réfléchit, et à dire un adieu mélancolique à l'ouvrage qui lui a été, durant tant d'années, un si bon et si agréable compagnon. Mais, dans tous ces passages, c'est encore le studieux chez Gibbon qui goûte la nature, et, soit qu'il parle en son nom, soit qu'il se souvienne de son digne précepteur, c'est toujours entre une lecture et une autre, et ayant, pour ainsi dire, le livre entr'ouvert sur sa table, qu'il aime à donner accès à la distraction champêtre, à s'accorder les perspectives naturelles, et à en savourer le sentiment tout à fait sobre, sincère pourtant chez lui et très doux.

Durant ce séjour à Buriton, il prend possession de la bibliothèque de son père, qui était d'abord bien inégalement composée ; il l'accroît, il l'enrichit avec soin, et en forme par degrés une collection à la fois considérable et choisie, "base et fondement de ses futurs ouvrages, et qui deviendra désormais la plus sûre jouissance de sa vie, soit dans sa patrie, soit à l'étranger." Il faut voir avec quel plaisir, qui a fait époque pour lui, il a échangé à la première occasion son billet de banque de vingt livres contre un exemplaire de la collection des Mémoires de notre Académie des Inscriptions. Cette Académie des Inscriptions et Belles-lettres est proprement la patrie intellectuelle de Gibbon ; il y habite en idée, il en étudie les travaux originaux ou solides rendus avec justesse et parfois avec agrément ; il en apprécie les découvertes, "et surtout ce qui ne cède qu'à peine aux découvertes, dit-il en véritable Attique, une *ignorance modeste et savante*." En fait de livres, Gibbon est de l'avis de Pline l'Ancien, à savoir, qu'il n'en est aucun de si mauvais qui ne puisse être bon par quelque endroit. Vers ce temps, comme s'il sentait qu'il doit commencer à se réconcilier avec l'idiome natal et à se diriger vers le but où l'appelle son secret talent, il se remet à lire les auteurs anglais, et surtout les plus récents, ceux qui, ayant écrit depuis la Révolution de 1688,

unissent à la pureté du langage un esprit de raison et d'indépendance, Swift, Addison ; puis, lorsqu'il en vient aux historiens, il est beau d'entendre avec quelle révérence il parle de Robertson et de Hume auxquels on l'adjoindra un jour : " La parfaite composition, le nerveux langage, les habiles périodes du docteur Robertson m'enflammaient jusqu'à me donner l'ambitieuse espérance que je pourrais un jour marcher sur ses traces : la tranquille philosophie, les inimitables beautés négligées de son ami et rival, me forçaient souvent de fermer le volume avec une sensation mêlée de plaisir exquis et de désespoir." Cette parole est bien celle d'un homme de goût qui apprécie Xénophon. On a si souvent dans ces dernières années déclaré David Hume vaincu et surpassé, que je me plais à rappeler un témoignage si vif et si délicatement rendu. Le malheur des historiens modernes, et auquel échappaient les anciens, c'est que, de nouveaux documents survenant sans cesse, le mérite de la forme et de l'art n'est plus compté comme il devrait l'être, et que les derniers venus, souvent sans être meilleurs, mais en paraissant mieux armés de toutes pièces, étouffent et écrasent leurs devanciers.

Le petit écrit que Gibbon publia en français était composé dès 1759, quand il n'avait que vingt-deux ans. Il le fit imprimer deux ans après (1761), en le dédiant respectueusement à

son père et en le plaçant sous les auspices d'un estimable écrivain, fils de réfugié, Maty, qui y mit une lettre d'introduction. Cet *Essai sur l'Étude de la Littérature* par Gibbon n'a aujourd'hui d'intérêt pour nous que comme témoignage de ses réflexions précoces et de ses inclinations premières. La lecture en est assez difficile et parfois obscure ; la liaison des idées échappe souvent par trop de concision et par le désir qu'a eu le jeune auteur d'y faire entrer, d'y condenser la plupart de ses notes. Le français est de quelqu'un qui a beaucoup lu Montesquieu et qui l'imité ; c'est du français correct, mais artificiel. Le but principal du jeune auteur est de venger la littérature classique et l'érudition, de la légèreté avec laquelle d'Alembert les avait traitées. Gibbon se pique de prouver que l'érudition bien comprise n'est pas une simple affaire de mémoire, et que toutes les facultés de l'esprit n'ont qu'à gagner à l'étude de l'ancienne littérature. Il montre très bien qu'on lit peut-être encore les Anciens, mais qu'on ne les *étudie* plus ; il le regrette. Il fait voir que la connaissance véritable de l'Antiquité est le résultat d'un ensemble très varié, très détaillé, sans lequel on ne fait qu'entrevoir les beautés des grands classiques : "La connaissance de l'Antiquité, voilà notre vrai commentaire ; mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est un certain esprit qui en est le résultat ; esprit qui non seulement nous fait connaître les choses, mais

qui nous familiarise avec elles et nous donne à leur égard les yeux des Anciens.” Il cite des exemples tirés de la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, et qui prouvent à quel point, faute de cette connaissance générale et antérieure, des gens d’esprit comme Perrault ont décidé en aveugles de ce qu’ils n’entendaient pas.—Il y a, chemin faisant, des vues neuves et qui sentent l’historien. Selon Gibbon, les *Géorgiques* de Virgile ont eu un grand à-propos sous Auguste, un but politique et patriotique mêlé à leur charme : il s’agissait d’apprivoiser aux travaux de la paix et d’attacher à la culture des champs des soldats vétérans devenus possesseurs de terres, et qui, avec leurs habitudes de licence, avaient quelque peine à s’y enchaîner : “Qu’y avait-il de plus assorti à la douce politique d’Auguste, que d’employer les chants harmonieux de son ami (*son ami* est une expression un peu jeune et un peu tendre) pour les réconcilier à leur nouvel état ? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage :

Da facilem cursum, atque audacibus annue
cœptis. . . .

L’idée, on le voit, est ingénieuse, et, même sans être autre chose qu’une conjecture, elle mérite qu’on lui sourie. Ainsi considéré, Virgile, dans ses *Géorgiques*, n’est plus seulement un poète, il s’élève à la fonction d’un civilisateur et remonte au rôle primitif d’un Orphée,

adouçissant de féroces courages.—Touchant, en passant, les travaux de Pouilly et de Beaufort qui, bien avant Niebuhr, avaient mis en question les premiers siècles de Rome, Gibbon s'applique à trouver une réponse, une explication plausible qui lève les objections et maintienne la vérité traditionnelle : “ J'ai défendu avec plaisir, dit-il, une histoire utile et intéressante.” Celui qui exposera le déclin et la chute de l'Empire romain se retrouve ici, comme par instinct, défendant et maintenant les origines et les débuts de la fondation romaine.—En ce qui est de l'usage que les poètes ont droit de faire des grands personnages historiques (car Gibbon, dans cet *Essai*, touche à tout), il sait très bien poser les limites du respect dû à la vérité et des libertés permises au génie : selon lui, “ les caractères des grands hommes doivent être sacrés ; mais les poètes peuvent écrire leur histoire moins comme elle a été que comme elle eût dû être.” Dans les considérations qui sont de plus en plus positives en avançant, et où il a déjà pied sur son terrain, il a de bonnes vues, des exemples neufs. Le pressentiment de sa vocation se décèle lorsqu'il dit en parlant d'Auguste et regrettant que la variété de ses sujets l'empêche de l'étudier à fond : “ Que ne me permet-elle (cette variété) de faire connaître ce Gouvernement raffiné, ces chaînes qu'on portait sans les sentir, ce Prince confondu parmi les citoyens,

ce Sénat respecté par son maître !” Ailleurs il parle “de la tranquille administration des lois, de ces arrêts salutaires qui, sortis du cabinet d’un seul ou du conseil d’un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier.” L’historien de l’époque impériale en lui s’essaye évidemment et est près de naître.

Ce qui perce surtout dans cet *Essai*, et ce qui sera l’esprit même de la méthode de Gibbon, c’est de ne jamais sacrifier un ordre de faits à un autre, de ne pas accorder plus d’autorité qu’il ne faut à un accident saillant, de se tenir également éloigné de la compilation qui coud des textes à la suite, et du système absolu qui y tranche à son gré.—L’esprit de critique compare sans cesse le poids des vraisemblances opposées et en tire une combinaison qui lui est propre.—Ce n’est qu’en rassemblant qu’on peut juger.—De ce que deux choses existent ensemble et paraissent intimement liées, il ne s’ensuit pas que l’une doive son origine à l’autre.—Telles sont quelques-unes des maximes de Gibbon. En un mot, on trouve partout dans cet *Essai* l’avant-goût de cet esprit de critique qui sera tout l’opposé de la méthode roide et tranchante d’un Mably.

La publication de l’*Essai*, qui réussit en France plus qu’en Angleterre, fut suivie pour Gibbon d’un singulier épisode. En se faisant imprimer il avait surtout cédé au désir de son

père ; comme il y avait alors quelques ouvertures pour la paix et qu'il eût désiré entrer dans la diplomatie, il s'était laissé persuader que cette preuve publique de son talent aiderait les démarches de ses amis. Mais la guerre continuant et le sentiment patriotique exalté par Pitt prévalant en Angleterre, une milice nationale se forma pour parer au cas d'une invasion. Les gentilshommes de campagne se firent inscrire en foule ; Gibbon et son père furent des plus zélés dans leur comté, et ils donnèrent leur nom sans trop savoir à quoi ils s'engageaient. Mais cette milice fut chose sérieuse, suivie, et eut presque les conséquences d'un enrôlement volontaire. Ce bataillon du sud du Hampshire formait un petit corps indépendant de quatre cent soixante-seize hommes, tant soldats qu'officiers, commandé par un lieutenant-colonel et par un major, le père de Gibbon. Gibbon lui-même, qui avait qualité de premier capitaine, fut d'abord à la tête de sa propre compagnie et ensuite de celle des grenadiers ; puis, dans l'absence des deux officiers supérieurs, il se trouva de fait chargé par son père de donner des ordres et d'exercer le bataillon. Ce petit corps ne resta point confiné dans son comté, il eut pendant deux ans et demi des campements très différents, au camp de Winchester, aux côtes de Douvres, aux plaines de Salisbury. On manœuvrait soir et matin ; on avait

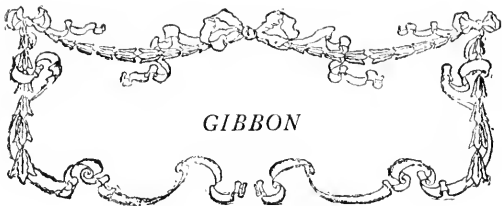
l'émulation d'égaliser les troupes régulières, et dans les revues générales on ne les déparait pas. Un an encore d'exercice, et on les valait. En disant cela, un éclair d'enthousiasme a passé au front de Gibbon. Ce n'est pas sans une secrète satisfaction qu'il rappelle ces années de service actif. Il n'est pas fâché quand cela cesse, il est content que cela ait été. L'obligation principale qu'il eut à la milice fut de se mêler aux hommes, de les mieux connaître en général et ses compatriotes en particulier ; ce fut de redevenir un Anglais (ce qu'il n'était plus), et d'y apprendre ce que c'est qu'un soldat. Lui qui devait écrire l'histoire du peuple le plus guerrier, il sut par la pratique les détails du métier : il fut digne de parler ensuite de la Légion. "Le capitaine des grenadiers du Hampshire, dit-il en prévoyant le sourire du lecteur, n'a pas été tout à fait inutile à l'historien de l'Empire romain."

L'homme de lettres en lui ne se laisse jamais oublier. On a les *Extraits raisonnés* de ses lectures durant ses loisirs de camp ; bon nombre de ces Extraits sont en français. Il lit tout Homère et se rend bien maître du grec pour la première fois. Il poursuit toujours un sujet d'histoire, se méfiant encore de ses forces et sentant toute la dignité du genre : "Le rôle d'un historien est beau, mais celui d'un chroniqueur ou d'un couseur de

gazettes est assez méprisable.” La Croisade de Richard Cœur-de-Lion l’attire un moment ; mais, à la réflexion, ces siècles barbares, ces mobiles auxquels il est si étranger ne sauraient le fixer, et il lui semble qu’il serait plutôt du parti de Saladin. *L’Histoire de la Liberté des Suisses, l’Histoire de la République de Florence sous les Médicis*, le tentent tour à tour, et il se lance même quelque peu dans la première. Il s’est peint, au reste, au vrai et sans flatterie dans son Journal, à cet âge de vingt-cinq ans (mai 1762) : honnête de caractère, vertueux même, incapable d’une action basse, et formé peut-être pour les généreuses ; mais fier, roide, ayant à faire pour être agréable en société ; travaillant sur lui-même avec constance. D’esprit proprement dit, d’esprit avec trait et jet (*wit*), il n’en a aucun. Une imagination plus forte qu’aimable ; une mémoire vaste et qui retient tout. L’étendue et la pénétration sont les qualités éminentes de son intelligence ; mais il manque de vivacité, et il n’a pas encore acquis en revanche l’exactitude à laquelle il vise. C’est bien le même homme qui, se jugeant plus tard à l’âge de cinquante-quatre ans, presque au terme de sa carrière, disait de lui encore : “Le sol primitif a été considérablement amélioré par la culture ; mais on peut se demander si quelques fleurs d’illusion, quelques agréables erreurs n’ont pas été déracinées

avec ces mauvaises herbes qu'on nomme préjugés." Culture, suite, ordre, méthode, une belle intelligence, froide, fine, toujours exercée et aiguisée, des affections modérées, constantes, d'ailleurs l'étincelle sacrée absente, jamais le coup de tonnerre : c'est sous ces traits que Gibbon s'offre à nous en tout temps et dès sa jeunesse.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai fait qu'extraire et resserrer ses *Mémoires* : j'ai seulement tâché d'en présenter une épreuve un peu plus fraîche et plus marquée, à l'usage du moment.



GIBBON

(FIN)

Lundi, 29 août 1853.

Aussitôt qu'il fut délivré de la milice, Gibbon obtint de son père de voyager pendant quelques années ; il vit Paris une première fois (janvier 1763), revit la Suisse et Lausanne, et consacra une année entière à visiter l'Italie. L'approche et la vue de Rome lui causèrent un battement de cœur et un enthousiasme qu'il a soin de noter comme peu ordinaire en lui. Après une nuit sans sommeil, il courut d'abord au Forum, et il employa plusieurs mois à se familiariser avec ces lieux célèbres : "Ce fut à Rome, le 15 octobre 1764, dit-il, comme j'étais assis à rêver au milieu des ruines du Capitole, pendant que les moines déchaussés étaient à chanter *vêpres dans le temple de Jupiter*, que tout d'un coup l'idée d'écrire la *Décadence et la Chute de la Ville éternelle* se présenta pour la première fois à mon esprit." Mais son plan se bornait d'abord au déclin de la ville même plutôt qu'à celui de l'Empire, et ce ne furent que ses méditations et ses lectures ultérieures

qui élargirent son cadre et qui lui donnèrent tout son sujet.

On le voit, si une idée auguste et grandiose préside à l'inspiration de Gibbon, l'intention épigrammatique est à côté : il conçoit l'ancien ordre romain, il le révère, il l'admire ; mais cet ordre non moins merveilleux qui lui a succédé avec les siècles, ce pouvoir spirituel ininterrompu des vieillards et des pontifes, cette politique qui sut être tour à tour intrépide, impérieuse et superbe, et le plus souvent prudente, il ne lui rendra pas justice, il n'y entrera pas : et de temps en temps, dans la continuité de sa grave Histoire, on croira entendre revenir comme par contraste ce chant de vêpres du premier jour, cette impression dénigrante qu'il ramènera à la sourdine.

Sur l'ensemble de cette Histoire, je ne saurais mieux faire que de me couvrir de l'autorité d'un homme qui l'a étudiée à fond, qui l'a revue dans la traduction française et l'a annotée, qui a, enfin, toutes les conditions requises pour être un bon juge. M. Guizot raconte qu'il a passé par trois sentiments successifs au sujet de l'ouvrage de Gibbon. Après une première lecture rapide, qui ne lui avait laissé sentir que l'intérêt d'une narration toujours animée malgré son étendue, toujours claire et limpide malgré la variété des objets et, pour ainsi dire, la

quantité des affluents, M. Guizot, en étant venu à un examen plus particulier sur quelques points, avoue qu'il eut des mécomptes ; il y rencontra quelques erreurs soit dans les citations, soit dans les faits, mais surtout, par places, des veines et des teintes générales de partialité qui l'amènèrent presque à une conclusion toute rigoureuse. Pourtant, à une troisième lecture complète et suivie, l'impression première, corrigée sans doute par la seconde, mais non détruite, surnagea et se maintint ; et, sauf les restrictions et les réserves subsistantes, M. Guizot déclare en être demeuré à apprécier, dans ce vaste et habile ouvrage, "l'immensité des recherches, la variété des connaissances, l'étendue des lumières, et surtout cette justesse vraiment philosophique d'un esprit qui juge le passé comme il jugerait le présent," et qui, à travers la forme extraordinaire et imprévue des mœurs, des coutumes et des événements, a l'art de retrouver dans tous les temps les mêmes hommes.

Le premier volume in-4° de l'Histoire de Gibbon parut en 1776 ; l'auteur était membre du Parlement depuis un an. Ce premier volume fut suivi de cinq autres dont deux parurent en 1781, et les trois derniers en 1788. L'ouvrage se soutint jusqu'à la fin dans l'estime et dans la faveur du public ; mais le premier volume eut un

succès de vogue et de mode. La première édition fut épuisée en peu de jours ; une seconde et une troisième suffirent à peine aux demandes, et il s'en fit deux contrefaçons à Dublin. Le livre était sur toutes les tables et presque sur toutes les toilettes. Ce qui est mieux, les voix les plus considérables s'unissaient pour décerner à Gibbon le titre d'historien classique. On a les lettres que Hume déjà mourant, que Robertson, Ferguson, Horace Walpole, lui écrivirent à ce sujet ; l'approbation chez tous est la même pour l'ensemble de l'œuvre et pour le talent d'exécution ; Horace Walpole surpasse tous les autres par la vivacité de sa sympathie et de sa louange. En France, Gibbon eût bien désiré pour traducteur M. Suard, qui était en possession déjà d'interpréter Robertson, mais il n'eut d'abord que Leclerc de Septchênes. On a su, depuis, que cette traduction à laquelle Septchênes mit son nom était en partie de Louis XVI.

Dans ce premier volume, l'historien exposait et développait avec le plus grand détail l'état et la constitution de l'Empire sous les Antonins ; il remontait dans ses explications jusqu'à la politique d'Auguste ; il caractérisait en traits généraux les règnes et l'esprit des cinq empereurs à qui le genre humain dut le dernier beau siècle, le plus beau et le plus heureux peut-être de tous

ceux qu'a enregistrés l'histoire ; et, à partir de Commode, il entrait dans la narration continue. Ce seul premier volume renfermait bien des matières diverses : des considérations remarquables par l'ordre et l'étendue, des récits rapides ; les cruautés et les atroces bizarreries des Commode, des Caracalla, des Élagabale, les trop inutiles vertus des Pertinax, des Alexandre Sévère, des Probus ; le premier grand effort des Barbares contre l'Empire, et une digression sur leurs mœurs ; l'habile et courageuse défense de Dioclétien, sa politique nouvelle qui, toujours veillant aux frontières, se déshabitue de Rome, et qui, présageant l'acte solennel de Constantin, tend à transporter ailleurs le siège de l'Empire ; enfin les deux chapitres concernant l'établissement du Christianisme et sa condition durant ces premiers siècles. Il y avait là une extrême variété de sujets que l'auteur avait rassemblés dans une contexture habile, et rendus dans un style soigné, étudié, et dont l'élégance allait parfois jusqu'à la parure. Dans les volumes suivants, l'historien s'est un peu détendu et de plus en plus développé : il ne s'est refusé aucune des branches d'événements et de faits qui se rencontraient sur son chemin dans son champ immense. Sa grande ligne est tant qu'il peut romaine, puis byzantine ; mais il y a un moment où, à force de la

prolonger, il la perd : qu'on veuille songer que cette Histoire qui se rattache à Auguste et qui commence à Trajan, ne se termine qu'au quatorzième siècle, à la parodie tribunitienne et à la réminiscence classique de Rienzi. Cependant Gibbon traite successivement et avec détail des Goths, des Lombards, des Francs, des Turcs, des Bulgares, des Croates, des Hongrois, des Normands et de vingt autres peuples encore. C'est l'histoire la plus *compréhensive* qui se puisse voir ; le fleuve, à mesure qu'il diminue et va se perdre dans les sables, reçoit quelque nouveau torrent désastreux qui achève de détruire sa rive, mais qui aussi le continue quelque temps et l'alimente. Le paisible et calme historien note, accepte et mesure tout cela. Sur ces parties accessoires il sera nécessairement surpassé un jour par ceux qui étudieront ces peuples dévastateurs en eux-mêmes, et remonteront plus haut vers leurs racines et leurs sources asiatiques : là où il reste original, c'est dans l'exposé des derniers grands règnes romains ou byzantins, quand il parle de Dioclétien, de Constantin, de Théodose, de ces âmes héroïques et venues trop tard comme Majorien ; c'est quand il parle de Justinien et de Bélisaire. Considérée par cet aspect, son Histoire ressemble à une belle et longue retraite devant des nuées d'ennemis : il n'a pas l'impétuosité ni le

feu, mais il a la tactique et l'ordre ; il campe, s'arrête et se déploie partout où il peut.

Je me borne à rendre l'impression que me fait cette lecture continue, et à en tirer la forme de talent et d'esprit de l'auteur. Je dirai donc aussi qu'en maint cas Gibbon ne produit point la parfaite lumière : il s'arrête en deçà du sommet où peut-être elle brille. Il excelle à analyser et à déduire les parties compliquées de son sujet, mais il ne les rassemble jamais sous un point de vue soudain et sous une expression de génie. C'est plus intelligent qu'élevé. Fidèle à son humeur, même dans les procédés de son esprit, il *égalise* trop toutes choses. Ferai-je une plaisanterie que lui-même m'indique ? la goutte, quand il l'a, ne le prend jamais par accès et le traite à peu près comme elle faisait Fontenelle, elle suit une marche lente et régulière ; son Histoire, de même, marche uniformément d'un pas égal, sans accès et sans violence. S'il se fait quelque part une grande révolution dans l'âme humaine, il ne la sentira pas, il ne la signalera pas en allumant un fanal du haut de sa tour ou en sonnant un coup de la cloche d'argent. C'est là le grief historique qu'on doit avoir contre lui dans son explication du Christianisme. Il n'a pas compris qu'il y eût en ce moment une vue morale, une

vertu toute nouvelle qui naissait. Cet esclavage régulier, accoutumé, indolent, qui était la loi du vieux monde et que Gibbon pallie tant qu'il peut, parut tout d'un coup horrible à quelques-uns, et ils inoculèrent peu à peu cette horreur à presque tous. La tolérance qu'avaient aisément les Anciens pour les diverses opinions et croyances religieuses, tolérance que Gibbon s'attache si fort à démontrer, était plus que compensée par le mépris si habituel qu'on avait alors pour la vie des hommes. Il entre quelque chose d'incomplet, même dans les idées justes que Gibbon énonce à ce sujet.

En un mot, s'il nous a très bien démontré et expliqué le genre de tolérance d'un Cicéron, d'un Trajan, d'un Pline, cette disposition humaine sans doute, née toutefois ou accompagnée d'une indifférence profonde et d'un secret mépris pour les objets d'un culte qui, chez les Anciens, était une affaire de coutume et de forme extérieure, non d'opinion ni de croyance, il n'a pas également compris le sentiment nouveau qui combattait et affrontait cette tolérance, et qui devait, vers la fin, la lasser. Le Christianisme, en effet (c'est là son innovation morale), a inculqué aux hommes un sentiment plus vif et plus absolu de la vérité. C'est une religion qui s'empare de tout l'être. Il faut prendre davantage sur soi pour être tolérant, et on l'est alors en

vertu d'un tout autre principe que les Anciens: on l'est en vertu de la charité. Pourquoi Gibbon, qui a rendu justice à l'âme des Anciens, ne l'a-t-il pas également rendue à l'âme des Chrétiens? Pourquoi, tout occupé de défendre et de justifier l'ancienne police administrative des empereurs et le procédé du magistrat romain, a-t-il méconnu l'introduction dans le monde et la création dans les cœurs d'un héroïsme nouveau?

Averti par l'effet des 15^e et 16^e chapitres,¹

¹ L'effet que font ces chapitres, l'impression générale qu'ils laissent dans l'esprit n'ont jamais été mieux rendus que dans un passage du *Journal* de Sismondi, à la date du 29 janvier 1799: "Les deux derniers chapitres (15^e et 16^e) de Gibbon, dit-il, sont l'un, sur l'établissement de la religion chrétienne, et l'autre, sur les persécutions qu'elle a éprouvées. Ils sont écrits avec des ménagements insidieux; l'auteur parle toujours le langage de la religion et conclut en sa faveur, mais il l'attaque de tous les côtés, et ses conclusions sont toujours en contradiction avec les faits ou les raisonnements qui les précèdent. Quoique cette manière de raisonner soit très blâmable, il est impossible qu'il n'en reste pas plusieurs impressions désavantageuses: 1^o Que les premiers chrétiens étaient animés d'un esprit de fanatisme et d'enthousiasme autant que d'un esprit religieux. 2^o Que l'on peut à peine avoir foi aux miracles, parce que l'Église dès lors jusqu'à présent n'a jamais renoncé au pouvoir d'en faire; que les preuves sont égales pour tous les temps; que le moment où le don des miracles a

il s'est, au reste, très modéré et contenu dans la suite de son Histoire. Robertson, qui l'attendait avec quelque crainte au règne de Julien, le félicite d'avoir si bien touché et caractérisé, dans ce fameux exemple, ce mélange bizarre de fanatisme païen et de fatuité philosophique associés aux qualités d'un héros et d'un esprit supérieur. Dans les portraits des chrétiens, même des plus grands durant ces âges, Gibbon se contente de n'être jamais bien net ; il ne les présente point par leurs grands côtés, et, comme l'a remarqué un savant ecclésiastique de nos jours,¹ "son

réellement cessé n'a fait aucune impression ; qu'enfin les chrétiens, en admettant les miracles du paganisme, détruisent et la foi qu'on aurait aux leurs et le caractère surnaturel des miracles. 3° Que, dès les premiers siècles, parmi les Pères de l'Église et ceux qui nous en ont transmis l'histoire, l'enthousiasme a donné lieu à des fraudes pieuses qui déguisent absolument la vérité. 4° Que les différentes sectes qui divisent le Christianisme dès son commencement altérèrent les Écritures en publiant chacune de son côté des Évangiles divers. 5° Que bien des causes temporelles favorisèrent les progrès du Christianisme qui furent bien plus lents qu'on ne pense. 6° Qu'il n'y eut réellement aucune persécution générale jusqu'au temps de Dioclétien ; que celle-ci même ne fit pas deux mille martyrs, et que le petit nombre de chrétiens qui avaient été persécutés auparavant l'avaient été pour des causes particulières."

¹ M. l'abbé Christophe, curé du diocèse de Lyon, auteur d'une *Histoire de la Papauté pendant le quatorzième siècle*, de laquelle M. de Sacy rendait compte ces jours

ouvrage fourmille de portraits équivoques.” Gibbon s’est appesanti avec une complaisance assurément malicieuse sur les misères et les subtilités théologiques, sur l’infinie division des sectes qui partagèrent les esprits dans le Bas-Empire, mais ce n’est pas à la façon de Voltaire qu’il s’y prend. Voltaire a le rire sarcastique et l’éclat du ricanement ; Gibbon a le rire composé et silencieux ; il le glisse au bas d’une note (voir celle, entre autres, qui termine ce qu’il dit de saint Augustin).— Comme Bayle, il se délecte (mais toujours en note) à la citation de quelques passages d’une obscénité érudite et froide, et il les commente avec une élégance recherchée (voir ce qu’il dit sur Théodora).

Ironie, causticité rentrée, pénétration compréhensive, explication délicate et naturelle de beaucoup de faits qu’il réduit à paraître simples, d’extraordinaires qu’ils avaient semblé, ce sont ses qualités, dont quelques-unes touchent à des défauts. Il invoque plus d’une fois Montesquieu ; il dit qu’à une certaine époque de sa vie il relisait *les Provinciales* tous les ans : mais il n’a pas le javelot comme Montesquieu et comme Pascal ; il ne donne jamais à l’esprit de son lecteur une impulsion inattendue qui le réveille, qui le transporte et l’incite à la découverte. Il est dans son derniers dans le *Journal des Débats* (25 août 1853), a fait sur Gibbon une consciencieuse *Étude* dont je profite.

fauteuil quand il écrit, et il vous y laisse en le lisant : ou, s'il se lève, ce n'est que pour faire deux ou trois tours de chambre, pendant lesquels il arrange sa phrase et concerte son expression.

Mirabeau n'était point ainsi : on le sait très bien, et je ne le remarquerais pas s'il ne lui était arrivé un jour, impatienté de cette froideur, de lancer contre Gibbon et son Histoire une tirade véhémence. Ce n'est point à la tribune, mais dans une lettre, qu'il eut cet éclat. Mirabeau était à Londres en 1785 ; il dînait chez le marquis de Lansdowne avec plusieurs Anglais de distinction, et, par un singulier quiproquo, il crut y voir et y entendre Gibbon en personne, lequel en ce moment habitait la Suisse. Peu importe qui il prit pour lui, peu importe même de savoir si tout ceci n'est pas une légère invention de sa part. Ce qui est positif, c'est sa lettre qu'on a, et qui est adressée à Samuel Romilly. Mirabeau s'emporte contre la personne qu'il suppose être Gibbon, et contre les discours qu'il dit avoir entendus de sa bouche. Il était près, assure-t-il, de lui répondre ; il s'est ressouvenu aussitôt de son Histoire, de cette Histoire élégante et froide, où il est tracé "un tableau si odieusement faux de la félicité du monde," à cette écrasante époque de l'établissement romain : "Je n'ai jamais pu lire son livre, ajoute-t-il, sans m'étonner

qu'il fût écrit en anglais ; à chaque instant j'étais tenté de m'adresser à M. Gibbon et de lui dire : "Vous, un Anglais ! Non, vous ne l'êtes point ! Cette admiration pour un empire de plus de deux cents millions d'hommes, où il n'y a pas un seul homme qui ait le droit de se dire libre ; cette philosophie efféminée qui donne plus d'éloges au luxe et aux plaisirs qu'aux vertus ; ce style toujours élégant et jamais énergique, annoncent tout au plus l'esclave d'un Électeur de Hanovre." Ce jour-là Mirabeau avait évidemment besoin de faire l'orateur et de se donner un adversaire qu'il pût invectiver ; il se figura Gibbon en face de lui et lança son apostrophe. Dans tous les cas, il a passé le but, il a été déclamateur ; et, en faisant montre de ses défauts à son tour, il nous a seulement prouvé combien la famille d'esprits à laquelle il appartient est en tout l'opposé de celle de Gibbon.

Ce ne serait pas être juste, avant de quitter l'Histoire de ce dernier, que de n'y pas signaler encore quelques endroits tout littéraires et d'une heureuse richesse, où l'auteur est bien dans l'application de sa nature et dans l'emploi de son talent : par exemple, un passage soigné sur les écoles de philosophie grecque au moment où l'Édit de Justinien les supprime ; et, tout à la fin de l'ouvrage, les considérations sur la Renaissance en Italie, sur l'arrivée des lettrés de

Constantinople, sur les regrets de Pétrarque en recevant un *Homère* qu'il ne sait pas lire dans l'original, et sur le bonheur de Boccace, plus docte en ceci et plus favorisé. Ce sont de beaux chapitres, traités avec une sorte de prédilection, et qui, jusqu'au terme, témoignent bien de la fertilité. Loin de brusquer sa fin, Gibbon se plaît à la prolonger ; il achève cette longue carrière presque comme une promenade, et, au moment de poser la plume, il s'arrête à considérer les derniers alentours de son sujet ; il s'y repose.—Il n'a rien du cri haletant de Montesquieu abordant le rivage ; il n'en avait pas eu non plus les élans, les découvertes d'idées en tous sens et le génie.

Gibbon, à son retour d'Italie en octobre 1765, avait repassé par Paris : il y avait trouvé madame Necker récemment mariée et qui l'avait bien accueilli ; mais ce fut en 1777, après la publication de son premier volume, qu'il fit chez nous son séjour le plus prolongé et le plus agréable : il ne tint qu'à lui d'y être à la mode, comme David Hume quelque temps auparavant l'avait été. M. Necker était ministre ; la maison de madame Necker fut pour Gibbon comme la sienne propre. Cette ancienne amie lui avait tout pardonné, et Gibbon, qui ne se trouvait pas tant de torts, jouissait de cette intimité sociale avec une gratitude paisible, sans remords et sans étonnement. Il fit durant les six mois qu'il resta à Paris une conquête plus difficile que

ne l'était celle de madame Necker : il acquit la bienveillance de madame Du Deffand, si susceptible en fait d'ennui, et qui trouva sa conversation "charmante et facile." C'est là le résumé de l'impression de madame Du Deffand, car il y avait des jours où cette impression variait du plus au moins. Voici un petit bulletin suivi qui donne la mesure et le degré de l'amabilité de Gibbon pendant ce séjour à Paris ; je le tire des Lettres de madame Du Deffand à Horace Walpole :

"(18 mai 1777.) Je suis fort contente de M. Gibbon ; depuis huit jours qu'il est arrivé, je l'ai vu presque tous les jours : il a la conversation facile, parle très bien français ; j'espère qu'il me sera de grande ressource."

"(27 mai.) Je ne vous ai point répondu sur M. Gibbon, j'ai tort ; je lui crois beaucoup d'esprit ; sa conversation est facile et *forte de choses* ; il me plaît beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'embarrasse pas."

"(8 juin.) Je m'accommode de plus en plus de M. Gibbon ; c'est véritablement un homme d'esprit ; tous les tons lui sont faciles ; il est aussi Français ici que MM. de Choiseul, de Beauvau, etc. Je me flatte qu'il est content de moi ; nous soupçons presque tous les jours ensemble."

A ce moment, il y a un léger mouvement

de baisse, une légère impression d'ennui qui de la lecture du livre a presque passé sur l'auteur :

“(10 août.) Je vous dis à l'oreille que je ne suis point contente de l'ouvrage de M. Gibbon, il est déclamatoire, oratoire ; c'est le ton de nos beaux-esprits ; il n'y a que des ornements, de la parure, du clinquant, et point de fond ; je n'en suis qu'à la moitié du premier volume (de la traduction), qui est le tiers de l'in-quarto, à la mort de Pertinax. Je quitte cette lecture sans peine, et il me faut un petit effort pour la reprendre. Je trouve l'auteur assez aimable, mais il a, si je ne me trompe, une grande ambition de célébrité ; il brigue à force ouverte la faveur de tous nos beaux-esprits, et il me paraît qu'il se trompe souvent aux jugements qu'il en porte. Dans la conversation il veut briller et prendre le ton qu'il croit le nôtre, et il y réussit assez bien. Il est doux et poli, et je le crois bonhomme. Je serais fort aise d'avoir plusieurs connaissances comme lui ; car, à tout prendre, il est supérieur à presque tous les gens avec qui je vis.”

Gibbon, même quand il baisse, se maintient encore dans l'esprit de madame Du Deffand ; c'est bon signe, car elle est sévère. Elle ne varie pas sur certains points en ce qui le concerne :

“(21 septembre.) M. Gibbon a ici le plus grand succès, on se l’arrache ; il se conduit fort bien, et sans avoir, je crois, autant d’esprit que feu M. Hume, il ne tombe pas dans les mêmes ridicules.”

Enfin, on a la conclusion très exacte, très judicieuse, et le dernier mot dans le passage suivant écrit par madame Du Deffand au moment où il a pris congé d’elle :

“(26 octobre.) . . . Pour le Gibbon, c’est un homme très raisonnable, qui a beaucoup de conversation, infiniment de savoir, vous y ajouteriez peut-être, infiniment d’esprit, et peut-être auriez-vous raison ; je ne suis pas décidée sur cet article : il fait trop de cas de nos agréments, il a trop de désir de les acquérir ; j’ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : *Ne vous tourmentez pas, vous méritez l’honneur d’être Français.* En mon particulier, j’ai eu toutes sortes de sujets d’être contente de lui, et il est très vrai que son départ me fâche beaucoup.”

Voilà un succès, et qui nous représente en abrégé celui de Gibbon à Paris.—A la Chambre des Communes dont il était membre, Gibbon n’en eut point de si flatteur. Il n’aborda jamais la tribune. Il était entré au Parlement dans des vues très positives et qu’il ne farde pas :

“Vous n’avez pas oublié, écrivait-il quelques années après à un de ses amis de Suisse, que je suis entré au Parlement *sans patriotisme, sans ambition*, et que toutes mes vues se bornaient à la place commode et honnête d’un *Lord of trade* (membre du Conseil supérieur de commerce).” Au pis, et n’eût-il rien obtenu, la Chambre lui semblait du moins *un agréable café*, un club instructif, une école utile pour un historien. On était en plein dans la grande et orageuse discussion sur l’Amérique : Gibbon appuya de ses votes, et une fois de sa plume, la politique du Gouvernement. Il était du bataillon fidèle et muet de lord North. On trouve dans la *Vie de Fox* une anecdote assez piquante et des vers satiriques sur la versatilité de Gibbon, sur sa chute et sa décadence parlementaires. Un homme qui s’exprime comme il vient de le faire n’est point versatile ; il est né ministériel, et, s’il se trouve un moment jeté dans l’opposition, ce n’est qu’à son corps défendant. Cette place de Lord du Conseil de commerce à laquelle Gibbon aspirait, il l’obtint et la conserva trois ans (1779-1782) avec un traitement annuel de sept cent cinquante livres sterling ; mais le Conseil de commerce ayant été supprimé, Gibbon, qui se trouvait gêné dans ses revenus, songea à sortir de la vie publique pour laquelle il était si peu fait, à recouvrer son indépendance, et à se retirer en Suisse pour y achever son Histoire. Il écrit

à son vieil ami Deyverdun, à Lausanne, pour le consulter, pour le tâter à ce sujet, et pour voir si, en qualité de vieux garçons, ils ne pourraient pas compléter leurs existences dépareillées en les mariant ensemble.

Deyverdun prend feu et lui répond (10 juin 1783) par l'aperçu d'une vie heureuse faite pour tenter ; il connaît bien son ami, il veut l'arracher à une condition politique qui n'est pas faite pour lui, et où sa nature véritable a dû nécessairement souffrir : "Rappelez-vous, mon cher ami, lui dit-il, que je vis avec peine votre entrée dans le Parlement, et je crois n'avoir été que trop bon prophète : je suis sûr que cette carrière vous a fait éprouver plus de privations que de jouissances, beaucoup plus de peines que de plaisirs. J'ai cru toujours, depuis que je vous ai connu, que *vous étiez destiné à vivre heureux par les plaisirs du cabinet et de la société* ; que toute autre marche était un écart de la route du bonheur, et que ce n'étaient que les qualités réunies d'*homme de lettres et d'homme aimable de société*, qui pouvaient vous procurer gloire, honneur, plaisirs, et une suite continuelle de jouissances." Puis il lui montre en perspective une maison charmante à la porte de Lausanne et donnant sur la descente d'Ouchy, onze pièces tant grandes que petites tournées au levant et au midi, une terrasse, une treille, le fameux *berceau* ou l'allée couverte d'acacias, tous les accidents d'un terrain agréablement diversifié à l'œil, les richesses

d'un jardin anglais et d'un verger, surtout la vue du lac et des monts de Savoie en face. Gibbon est séduit ; il a fort à faire à Londres pour rompre ses engagements, pour se délier avec ses amis, avec l'un surtout qui lui est bien cher, lord Sheffield. Il triomphe pourtant, arrive à Lausanne, et, après quelques premiers petits mécomptes inévitables, il se trouve bientôt en possession de lui-même, de tout son temps, de l'étude, de l'amitié, et du paradis terrestre.

C'est là qu'il écrit les derniers volumes de son Histoire, et qu'il se réjouit d'être sorti de ces luttes publiques où il n'était qu'un spectateur souvent fatigué, un acteur sans éclat et sans vertu. Il a de charmantes lettres en ce sens, adressées à son ami lord Sheffield,¹ encore engagé dans la mêlée, et le plus souvent pour le railler agréablement, pour le plaindre d'être toujours dans ce *Pandæmonium* de la Chambre des Communes. Il y a de ces lettres qui, par leur début, pourraient être de celles d'Atticus (si on les avait) à Cicéron ; par exemple :

¹ Gibbon, d'ailleurs, écrivait peu de lettres, et lord Sheffield pouvait se flatter d'être une exception. "Gibbon n'écrivait à personne et ne sacrifiait ni à l'amitié ni aux convenances aucun des moments destinés à l'étude." (*Notice de la vie et des écrits de Le Sage de Genève*, p. 120.)

“*Lausanne, 14 novembre 1783.*

“Mardi dernier, 11 novembre, après avoir bien pesté et vous être tourmenté toute la matinée autour de quelque affaire de votre fertile invention, vous êtes allé à la Chambre des Communes et vous avez passé l’après-midi, le soir et peut-être la nuit, sans dormir ni manger, suffoqué à huis-clos par la respiration échauffée de six cents politiques qu’enflammaient l’esprit de parti et la passion, et assommé par la répétition des lourds nonsens qui, dans cette illustre assemblée, l’emportent si fort en proportion sur la raison et l’éloquence.—Le même jour, après une matinée studieuse, un dîner d’amis et une gaie réunion des deux sexes, je me suis retiré pour me reposer à onze heures, satisfait du jour écoulé, et assuré que le suivant m’apportera le retour du même repos et des mêmes jouissances raisonnables. *Qui de nous deux a fait le meilleur marché? . . .*”

Au reste, chacun des deux suivait sa voie, et Gibbon n’était pas intolérant en fait de manières d’être heureux ; il savait que chaque nature a la sienne. Lord Sheffield, livré par goût à la vie active et publique, était à quelques égards plus difficile à contenter que lui ; il avait besoin des ressources d’un monde dont Gibbon se passait très bien : “Vous êtes toujours, lui écrivait ce dernier, à la re-

cherche du savoir, et vous n'êtes content de votre monde qu'autant que vous en pouvez tirer information ou amusement peu commun. Pour mon compte, c'est des livres que j'aime à tirer mes connaissances, et je ne demande à la société que des égards polis et des manières faciles.¹” Il se plaît d'ailleurs à montrer à son ami que ce coin de la Suisse n'est pas si déshérité de belle société et de conversation qu'on le croirait de loin : “ Il y a peu de semaines, écrivait Gibbon (22 octobre 1784), que j'étais à me promener sur notre terrasse avec M. Tissot, le célèbre médecin ; M. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* ; l'abbé Raynal ; monsieur, madame et mademoiselle Necker ; l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV ; le prince héréditaire de Brunswick, le prince Henri de Prusse, et une douzaine de comtes, barons et personnages de marque, parmi lesquels un fils naturel de l'impératrice de Russie.—Êtes-

¹ Il écrivait cela à lord Sheffield dans un temps où ce dernier avait manqué sa réélection (11 mai 1784) ; Gibbon essayait, sans trop l'espérer, de le tirer à lui, et il lui disait ce mot qui était le fond de son cœur : “ Si cet échec pouvait vous apprendre à rompre une bonne fois avec Rois et ministres, et patriotes et partis, et Parlements, toutes sortes de gens pour lesquels vous êtes de beaucoup trop honnête, c'est pour le coup que je m'écrierais avec T. . . . de respectable mémoire : ‘ Bravo, mon cher ! vous avez gagné à perdre.’ ”

vous satisfait de la liste ?” Quant à la ville même, après l’avoir vue en toutes saisons, aux heures de coquetterie et de glorieux printemps comme aux heures d’isolement et de retraite d’hiver, Gibbon déclare que son goût pour elle n’a point faibli, et il le dit en des termes agréables, comme tous ceux dont sa Correspondance est semée : “De ma situation ici, je n’ai pas grand’chose de nouveau à dire, excepté une très rassurante et singulière vérité, c’est que ma passion pour ma femme ou maîtresse, *Fanny* Lausanne, n’est point attiédie par la satiété et par une possession de deux ans. Je l’ai vue dans toutes les saisons et dans toutes les humeurs, et, quoiqu’elle ne soit point sans défauts, ils sont plus que balancés par ses bonnes qualités. Son visage n’est pas beau, mais sa personne avec tout ce qui l’entoure est d’une grâce et d’une beauté admirables.” Et il continue de suivre, de caresser un peu trop sa métaphore. Malgré ce léger apprêt, toute cette Correspondance ne laisse pas d’être d’un doux et assez vif agrément. Il s’y glisse même de la gaieté.

Faut-il croire que, durant ces années, Gibbon ne se contentait pas d’être amoureux de *Fanny* Lausanne, et qu’il ait songé encore à adresser ses hommages à quelque objet plus réel ? Madame de Genlis (une assez méchante langue, il est vrai) nous le dit ; elle

raconte que Gibbon épris de madame de Crousaz, depuis madame de Montolieu (l'auteur des romans), et s'étant un jour oublié jusqu'à tomber à ses pieds, fut assez mal reçu dans sa déclaration ; mais on avait beau lui dire de se relever, il demeurait à genoux.— “Mais relevez-vous donc, monsieur !” — “Madame, je ne puis !” — Gibbon était devenu si gros et si pesant qu'il n'y eut d'autre moyen pour madame de Crousaz que de sonner un domestique et de lui dire : “Relevez monsieur.”

S'il n'était pas fait pour ces grandes passions, Gibbon l'était essentiellement pour le commerce de l'amitié, et il en éprouvait tous les sentiments. Au retour d'un voyage qu'il fit en Angleterre dans l'année 1788, pour la publication de ses derniers volumes, il retrouva son ami Deyverdun malade, sujet à des attaques d'apoplexie qui bientôt l'enlevèrent, et il fut longtemps à se réconcilier avec l'habitation charmante, veuve désormais de son ami. Chaque place, chaque allée, chaque banc lui rappelaient les douces heures passées dans l'entretien de celui qui n'était plus : “Depuis que j'ai perdu ce pauvre Deyverdun, s'écriait-il, je suis *seul*, et, même dans le paradis, la solitude est pénible à une âme faite pour la société.” Vers ce temps, il songea assez sérieusement ou au mariage, ou du moins à adopter quelqueune

de ses jeunes parentes, une jeune Charlotte Porten (sa cousine germaine, je crois) : “Com-
bien je m’estimerais heureux, écrivait-il à la
mère de cette jeune personne, si j’avais une
fille de son âge et de son caractère, qui
serait avant peu de temps en état de gouverner
ma maison, et d’être ma compagne et ma
consolation au déclin de ma vie !” Il re-
connaissait trop tard cette vérité, “qu’à me-
sure que nous descendons la vallée de la vie,
nos infirmités demandent quelques-uns des
soins et la société intérieure d’une femme.”
Mais madame Necker, à qui il ne craignait
pas de s’ouvrir de ses tristesses, et en laquelle,
vers la fin, il retrouvait une dernière amie
comme elle avait été la première, lui disait :
“Gardez-vous, Monsieur, de former un de ces
liens tardifs : le mariage qui rend heureux
dans l’âge mûr, c’est celui qui fut contracté
dans la jeunesse. Alors seulement la réunion est
parfaite, les goûts se communiquent, les senti-
ments se répondent, les idées deviennent com-
munes, les facultés intellectuelles se modèlent
mutuellement ; toute la vie est double, et toute
la vie est une prolongation de la jeunesse.”

A défaut de ce bonheur impossible, madame
Necker essayait quelquefois de lui indiquer
d’autres sources de consolation et le souverain
remède contre l’isolement du cœur ; elle lui
avait fait promettre de lire l’ouvrage de son
mari sur *l’Importance des Opinions religieuses*, et

elle avait, à l'occasion, sur ce sujet de Christianisme et de monde invisible, des paroles amies et délicates, que Gibbon du moins ne repoussait pas.

La Révolution française, dont les premiers événements jetèrent tant d'émigrés français au bord du lac de Genève, fut la grande préoccupation des dernières années de Gibbon. Lui qui s'était étonné de si peu de choses dans l'histoire, il s'étonna de celle-ci. Il en jugea sans illusion dès le premier jour, et il n'avait pas à revenir de bien loin pour cela : il était conservateur par essence, et n'avait jamais eu de goût pour les tribuns ni pour les novateurs.¹ La Révolution produisit pourtant sur lui cet effet assez singulier et, quand on y réfléchit, assez naturel, de lui rendre ou plutôt de lui donner un peu de ce patriotisme dont il avait eu jusque-là si peu. En voyant les excès qui déshonoraient une cause qui aurait pu être si belle, en considérant le champ illimité d'anarchie et d'aventures dans lequel on se lançait à l'aveugle, il en revint à aimer cette Constitution anglaise pour laquelle il s'était toujours senti assez tiède ; il redevint

¹ Se souvenant à ce propos de son attaque historique au Christianisme, il disait pour la justifier et l'expliquer : "La primitive Église que j'ai traitée avec quelque liberté était elle-même en son temps une innovation, et j'étais attaché au vieil établissement païen."

fier de ce qu'il appelait le bon sens de sa nation et de ce qu'elle avait conscience des bienfaits dont elle jouissait : "Les Français, écrivait-il à lord Sheffield (1790), répandent tant de mensonges sur les sentiments de la nation anglaise, que je souhaiterais que les hommes les plus considérables de tout parti et de toute classe se réunissent dans quelque acte public pour déclarer qu'ils sont eux-mêmes satisfaits de notre Constitution actuelle et résolus à la maintenir. Une telle déclaration aurait un merveilleux effet en Europe, et, si j'en étais jugé digne, je serais fier pour mon compte de la souscrire. J'ai grande envie de vous envoyer quelque projet de rédaction, tel que tout homme pensant puisse l'adopter." Il revient plus d'une fois sur cette idée avec ferveur. Il est curieux de voir Gibbon devenu chaleureux comme un Burke, et levant la main pour l'Arche de la Constitution comme un Fox et comme un Macaulay.¹

Cet homme qui, dans sa modération et son égalité habituelle, était loin d'être insensible,

¹ On peut lire les considérations qui terminent la première partie publiée de la belle *Histoire d'Angleterre* de M. Macaulay ; elles sont tout à fait d'accord avec le sentiment qui animait Gibbon dans ses lettres datées du 15 décembre 1789, du 18 mai 1791, du 30 mai et du 1^{er} août 1792, du 23 février et du 4 avril 1793, et dans presque toutes celles qu'il écrivit en ces années : des circonstances analogues ramènent les mêmes sentiments.

mourut en partie victime de son zèle pour l'amitié. Il apprit, au printemps de 1793, que la femme de son ami lord Sheffield venait de mourir ; il n'hésita pas à voler vers lui, à se mettre en route pour l'Angleterre par l'Allemagne, et à faire ce voyage depuis quelque temps différé, que les circonstances présentes et la guerre engagée rendaient alors plus difficile. Ses infirmités s'en augmentèrent, et, après quelques mois de séjour dans son pays natal, il y mourut le 16 janvier 1794, à l'âge de près de cinquante-sept ans. Son ami lord Sheffield lui a élevé le monument le plus digne et le plus durable en publiant ses *Mémoires* et ses lettres ; on y devine que la conversation de Gibbon était, en effet, supérieure en intérêt et en charme à ses écrits, et qu'en lui le lettré profond et accompli ne se séparait pas de l'homme de société le plus agréable. Quelques lettres même, les dernières, ont des accents d'émotion qu'on n'attendrait pas ; celle qu'il écrit à lord Sheffield à la première nouvelle de son malheur, et au moment de partir pour le rejoindre, est belle et touchante ; on dirait presque qu'un éclair de religion y a passé. Une autre lettre écrite quelques jours après, et dans un sentiment croissant d'anxiété pour cette famille désolée, se termine en ces mots : " Adieu. S'il y a des gardiens invisibles, puissent-ils veiller sur vous et sur

les vôtres ! adieu.” Le caractère social et même moral de l’homme gagne donc à être vu dans cet ensemble de relations, et se présente sous un jour nouveau. C’est le témoignage qu’ont rendu les contemporains les plus délicats et les plus respectables dans le temps de la publication. Ceux encore aujourd’hui qui auront vécu par la lecture dans cette intimité tempérée et ornée, n’y eussent-ils passé comme moi qu’une quinzaine, comprendront que Gibbon, sans être de l’ordre des génies, sans être même de ceux qui avec du talent troublent ou passionnent les hommes, ait eu ses fidèles et ses pèlerins affectueux. Byron écrivait d’Ouchy, près de Lausanne, au libraire Murray, le 27 juin 1816 : “J’ai été retenu ici par le gros temps, comme je m’en revenais à Diodati (près de Genève) d’un voyage en bateau autour du lac, et je joins à cette lettre, pour vous, une petite branche de l’*acacia* de Gibbon, et quelques feuilles de rose cueillies dans son jardin que je viens de voir, ainsi qu’une partie de la maison. Vous trouverez dans sa *Vie* une mention honorable de cet *acacia*, sous lequel il se promena la nuit même où il termina son Histoire. Le jardin et le pavillon d’été où il composait sont négligés, et le dernier entièrement dégradé ; mais on le montre encore ainsi que son cabinet, et les gens respectent sa mémoire.”



LETTRES¹ DE LORD
CHESTERFIELD A SON FILS

Lundi, 24 juin 1850.

A TOUTES les époques il y a eu des traités destinés à former *l'Honnête Homme, l'Homme comme il faut, le Courtisan* quand on ne vivait que pour les Cours, *le Cavalier* accompli. Dans ces divers traités de savoir-vivre et de politesse, si on les rouvre dans les âges suivants, on découvre à première vue des parties qui sont aussi passées que les modes et les coupes d'habit de nos pères ; le patron évidemment a changé. En y regardant bien toutefois, si le livre a été écrit par un homme sensé et qui ait connu l'homme véritable, on trouvera encore à profiter dans l'étude de ces modèles qui ont été proposés aux générations précédentes. Les Lettres que lord Chesterfield adressait à son fils, et qui contiennent toute une école de savoir-vivre et de science du monde, ont cela de particulièrement intéressant qu'il n'a point pensé du tout à proposer un modèle, mais qu'il n'a voulu que former un excellent élève dans l'intimité. Ce sont des lettres confidentielles qui se sont trouvées produites tout à coup en

¹ Edition revue par M. Amédée Renée, 1842.

lumière, et qui ont trahi tous les secrets et les artifices ingénieux de la sollicitude paternelle. Si, en les lisant aujourd'hui, on est frappé de l'excessive importance accordée à des particularités accidentelles et passagères, à de purs détails de costume, on n'est pas moins frappé de la partie durable, de celle qui tient à l'observation humaine de tous les temps ; et cette dernière partie est beaucoup plus considérable qu'on ne le croirait d'après un premier coup d'œil superficiel. En s'occupant avec le fils qu'il voulait former de ce qui convient à l'honnête homme dans la société, lord Chesterfield n'a pas fait un traité *des Devoirs* comme Cicéron ; mais il a laissé des Lettres qui, par leur mélange de justesse et de légèreté, par de certains airs frivoles qui se rejoignent insensiblement aux grâces sérieuses, tiennent assez bien le milieu entre les *Mémoires du Chevalier de Grammont* et le *Télémaque*.

Avant d'en parler avec quelque développement, il nous faut savoir un peu ce qu'était lord Chesterfield, l'un de splus brillants esprits de l'Angleterre en son temps, et l'un des plus liés avec la France. Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield, naquit à Londres le 22 septembre 1694, la même année que Voltaire. Issu d'une race illustre, il en savait le prix, il voulait en soutenir l'honneur ; mais il lui était difficile pourtant de ne pas rire des prétentions généalogiques poussées trop loin.

Pour s'en garder une bonne fois, il avait placé parmi les portraits de ses ancêtres deux vieilles figures d'homme et de femme ; au bas de l'une était écrit : *Adam* de Stanhope ; et au bas de l'autre : *Ève* de Stanhope. C'est ainsi qu'en tenant bon pour l'honneur il coupait court aux vellétés chimériques.

Son père ne s'occupa en rien de son éducation ; il fut remis aux soins de sa grand'mère, lady Halifax. De bonne heure il ressentit le désir d'exceller et de primer en tout, ce désir qu'il aurait voulu plus tard exciter dans le cœur de son fils, et qui, en bien et en mal, est le principe de toute grande chose. Comme lui-même, dans sa première jeunesse, il n'était pas dirigé, il se trompa plus d'une fois sur les objets de son émulation, et se prit au faux honneur. Il confesse qu'à une époque d'inexpérience, il donna dans l'excès du vin et dans d'autres excès auxquels il n'était pas d'ailleurs naturellement porté, mais il tirait vanité de s'entendre appeler un homme de plaisir. C'est ainsi que pour le jeu, qu'il croyait un ingrédient nécessaire dans la composition d'un jeune homme de bel air, il s'y plongea sans passion d'abord, mais ne put s'en retirer ensuite, et compromit par là pour longtemps sa fortune. "Prenez avis de ma conduite, disait-il à son fils ; faites vous-même le choix de vos plaisirs, et ne vous les laissez pas imposer."

Ce désir d'exceller et de se distinguer ne

s'égarait pas toujours de la sorte, et il l'appliqua souvent avec justesse ; ses premières études furent des meilleures. Placé à l'université de Cambridge, il apprit tout ce qu'on y enseignait, le droit civil, la philosophie ; il suivit les leçons de mathématiques du savant aveugle Saunderson. Il lisait couramment le grec et rendait compte en français de ses progrès à son ancien précepteur, un pasteur français réfugié, M. Jouneau. Lord Chesterfield avait appris notre langue dans son enfance d'une femme de chambre normande qu'il avait eue près de lui. Quand il vint la dernière fois à Paris en 1741, M. de Fontenelle ayant remarqué dans sa prononciation quelque chose de l'accent de Normandie, lui en fit l'observation, et lui demanda s'il n'avait pas d'abord appris notre langue d'une personne de cette province ; ce qui était vrai en effet.

Après deux années d'université, il fit son tour du continent, selon l'usage des jeunes seigneurs de son pays. Il visita la Hollande, l'Italie, la France. Il écrivait de Paris à ce même M. Jouneau, le 7 décembre 1714 :

“ Je ne vous dirai pas mes sentiments des Français, parce que je suis fort souvent pris pour un d'eux, et plus d'un Français m'a fait le plus grand compliment qu'ils croient pouvoir faire à personne, qui est : *Monsieur, vous êtes tout comme nous.* Je vous dirai seulement que je suis

insolent, que je parle beaucoup, bien haut et d'un ton de maître ; que je chante et que je danse en marchant ; et enfin que je fais une dépense furieuse en poudre, plumets, gants blancs, etc.”

On sent là l'esprit moqueur, satirique et un peu *insolent*, qui fait sa pointe une première fois à nos dépens ; il rendra justice plus tard à nos qualités sérieuses.

Dans les Lettres à son fils, il s'est montré, le premier jour qu'il fit son entrée dans la bonne compagnie, encore tout couvert de sa rouille de Cambridge, honteux, embarrassé, silencieux, et prenant à la fin son courage à deux mains pour dire à une belle dame près de qui il était : “Madame, ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud aujourd'hui ?” Mais lord Chesterfield disait cela à son fils pour ne pas le décourager et pour lui montrer qu'on revenait de loin. Il fait les honneurs de sa propre personne pour l'enhardir et pour mieux l'attirer jusqu'à lui. Je me garderai bien de le prendre au mot sur cette anecdote. S'il fut un moment embarrassé dans le monde, ce moment-là dut être bien court, et il n'y parut pas longtemps.

La reine Anne venait de mourir ; Chesterfield salua l'avènement de la maison de Hanovre dont il allait être un des champions déclarés. Il eut d'abord un siège à la Chambre des

Communes, et y débuta sur un bon pied. Pourtant une circonstance, en apparence frivole, le tint, dit-on, en échec, et paralysa quelque peu son éloquence. Un des membres de la Chambre, qui ne se distinguait par aucun autre talent supérieur, avait celui d'imiter et de contrefaire en perfection les orateurs auxquels il répondait. Chesterfield craignait le ridicule, c'était un faible, et il garda le silence plus qu'il n'aurait voulu en certaines occasions, de peur de prêter à la parodie de son collègue et contradicteur. Il hérita bientôt de la pairie à la mort de son père et passa à la Chambre des Lords, dont le cadre convenait mieux peut-être à la bonne grâce, à la finesse et à l'urbanité de son éloquence. Il ne comparait point toutefois les deux scènes, quant à l'importance des débats et à l'influence politique qu'on y pouvait acquérir :

“ Il est *inouï*, disait-il plus tard de Pitt, au moment où ce grand orateur consentit à entrer dans la Chambre haute sous le titre de lord Chatham, il est *inouï* qu'un homme, dans la plénitude de sa puissance, au moment même où son ambition venait d'obtenir le triomphe le plus complet, ait quitté la Chambre qui lui avait procuré cette puissance, et qui seule pouvait lui en assurer le maintien, pour se retirer dans l'hôpital des incurables, la Chambre des Pairs.”

Je n'ai point à apprécier ici la carrière politique de lord Chesterfield. Si j'osais pourtant hasarder un jugement d'ensemble, je dirais que son ambition n'y eut jamais satisfaction entière, et que les distinctions brillantes dont son existence publique fut remplie couvraient, au fond, bien des vœux trompés et le déchet de bien des espérances. Deux fois, dans les deux circonstances décisives de sa vie politique, il échoua. Jeune et dans son premier feu d'ambition, il avait de bonne heure mis tout son enjeu du côté de l'héritier présomptif du trône, qui devint George II ; il était de ceux qui, à l'avènement de ce prince (1727), devaient le plus compter sur sa faveur et sur une part de pouvoir. Mais cet homme habile, en voulant se tourner du côté du soleil levant, ne sut pas s'orienter avec une parfaite justesse : il avait fait de longue main sa cour à la maîtresse du prince, la croyant destinée à l'influence, et il avait négligé la femme légitime, la future reine, qui pourtant eut seule le crédit réel. La reine Caroline ne lui pardonna jamais ; ce fut le premier échec de la fortune politique de lord Chesterfield, pour lors âgé de trente-trois ans et dans la pleine vogue des espérances. Il fut trop pressé et fit fausse route. Robert Walpole, moins leste et moins vif d'apparence, avait mieux pris ses mesures et mieux calculé.

Jeté avec éclat dans l'opposition, surtout

depuis 1732, époque où il eut à se démettre de ses charges de Cour, lord Chesterfield travailla de tous ses efforts pendant dix ans à la chute de ce ministère Walpole, qui ne tomba qu'en 1742. Mais alors même il n'héritait point du pouvoir, et il resta en dehors des combinaisons nouvelles. Lorsque, deux ans après, en 1744, il entra pourtant dans l'administration, d'abord comme ambassadeur à La Haye et vice-roi d'Irlande, puis même comme secrétaire d'État et membre du Cabinet (1746-1748), ce ne fut qu'à titre plus spécieux que réel. En un mot, lord Chesterfield, de tout temps homme politique considérable dans son pays, soit comme l'un des chefs de l'opposition, soit comme diplomate habile, ne fut jamais ministre dirigeant, ni même ministre très influent.

En politique, il avait certainement ce coup d'œil lointain et ces vues d'avenir qui tiennent à l'étendue de l'esprit, mais il possédait bien plus ces qualités sans doute que la patience persévérante et la fermeté pratique de chaque jour, qui sont si nécessaires aux hommes de gouvernement. Pour lui, comme pour La Rochefoucauld, il serait vrai de dire que la politique servit surtout à faire de l'homme d'action incomplet un moraliste accompli.

En 1744, âgé de cinquante ans seulement, son ambition politique semblait déjà en partie usée ; sa santé était assez atteinte pour qu'il eût de préférence en vue la retraite. Et puis,

l'objet de son idéal secret et de son ambition réelle, nous le savons à présent. Avant son mariage, il avait eu vers 1732, d'une dame française (M^{me} du Bouchet) qu'il avait rencontrée en Hollande, un fils naturel auquel il s'était attaché avec une extrême tendresse. Il écrivait à ce fils en toute sincérité : "Du premier jour de votre vie, l'objet le plus cher de la mienne a été de vous rendre aussi parfait que la faiblesse de la nature humaine le comporte." C'est vers l'éducation de ce fils que s'étaient tournés tous ses vœux, toutes ses prédilections affectueuses et mondaines, et, vice-roi d'Irlande ou secrétaire d'État à Londres, il trouvait le temps de lui écrire de longues lettres détaillées pour le diriger dans les moindres démarches, pour le perfectionner dans le sérieux et dans le poli.

Le Chesterfield que nous aimons surtout à étudier est donc l'homme d'esprit et d'expérience qui n'a passé par les affaires et n'a essayé tous les rôles de la vie politique et publique que pour en savoir les moindres ressorts, et nous en dire le dernier mot ; c'est celui qui, dès sa jeunesse, fut l'ami de Pope et de Bolingbroke, l'introducteur en Angleterre de Montesquieu et de Voltaire, le correspondant de Fontenelle et de M^{me} de Tencin, celui que l'Académie des Inscriptions adopta parmi ses membres, qui unissait l'esprit des deux nations, et qui, dans plus d'un *Essai spirituel*, mais particulièrement dans ses *Lettres à son fils*,

se montre à nous moraliste aimable autant que consommé, et l'un des maîtres de la vie. C'est le La Rochefoucauld de l'Angleterre que nous étudions.

Montesquieu, après la publication de *l'Esprit des Lois*, écrivait à l'abbé de Guasco, qui était alors en Angleterre : “ Dites à milord Chesterfield que rien ne me flatte tant que son approbation, mais que, puisqu'il me lit pour la troisième fois, il ne sera que plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger et à rectifier dans mon ouvrage : rien ne m'instruirait mieux que ses observations et sa critique.” C'est Chesterfield qui, parlant un jour à Montesquieu de la promptitude des Français pour les révolutions et de leur impatience pour les lentes réformes, disait ce mot qui résume toute notre histoire : “ Vous autres Français, vous savez faire des barricades, mais vous n'élèverez jamais de barrières.”

Lord Chesterfield goûtait certes Voltaire ; il disait à propos du *Siècle de Louis XIV* : “ Lord Bolingbroke m'avait appris comment on doit lire l'histoire, Voltaire m'apprend comment il faut l'écrire.” Mais en même temps, avec ce sens pratique qui n'abandonne guère les gens d'esprit de l'autre côté du détroit, il sentait les imprudences de Voltaire et les désapprouvait. Déjà vieux et tout à fait retiré du monde, il écrivait à une dame française :

“ Vos bons auteurs sont ma principale ressource ; Voltaire surtout me charme, à son impiété près, dont il ne peut s’empêcher de larder tout ce qu’il écrit, et qu’il ferait mieux de supprimer sagement, puisqu’au bout du compte on ne doit pas troubler l’ordre établi. Que chacun pense comme il veut, ou plutôt comme il peut, mais qu’il ne communique pas ses idées dès qu’elles sont de nature à pouvoir troubler le repos de la société.”

Ce qu’il disait là en 1768, Chesterfield l’avait déjà dit plus de vingt-cinq ans auparavant, écrivant à Crébillon fils, singulier correspondant et singulier confident en fait de morale. Il s’agissait encore de Voltaire, au sujet de sa tragédie de *Mahomet* et des hardiesses qu’elle renferme :

“ Ce que je ne lui pardonne pas, et qui n’est pas pardonnable, écrivait Chesterfield à Crébillon, c’est tous les mouvements qu’il se donne pour la propagation d’une doctrine aussi pernicieuse à la société civile que contraire à la religion générale de tous les pays. Je doute fort s’il est permis à un homme d’écrire contre le culte et la croyance de son pays, quand même il serait de bonne foi persuadé qu’il y eût des erreurs, à cause du trouble et du désordre qu’il y pourrait causer ;

mais je suis bien sûr qu'il n'est nullement permis d'attaquer les fondements de la morale, et de rompre des liens si nécessaires et déjà trop faibles pour retenir les hommes dans le devoir."

Chesterfield, en parlant ainsi, ne se méprenait pas sur la grande inconséquence de Voltaire. Cette inconséquence, en deux mots, la voici : c'est que lui, Voltaire, qui considérait volontiers les hommes comme des fous ou comme des enfants, et qui n'avait pas assez de rire pour les railler, il leur mettait en même temps dans les mains des armes toutes chargées, sans s'inquiéter de l'usage qu'ils en pourraient faire.

Lord Chesterfield lui-même, aux yeux des puritains de son pays, a été accusé, je dois le dire, d'avoir fait brèche à la morale dans les Lettres adressées à son fils. Le sévère Johnson, qui d'ailleurs n'était pas impartial à l'égard de Chesterfield, et qui croyait avoir à se plaindre de lui, disait, au moment de la publication de ces Lettres, "qu'elles enseignaient la morale d'une courtisane et les manières d'un maître à danser."

Un tel jugement est souverainement injuste, et si Chesterfield, dans le cas particulier, insiste tant sur les grâces des manières et sur l'agrément à tout prix, c'est qu'il a déjà pourvu aux parties plus solides de l'éducation, et que son élève n'est pas en danger du tout

de pécher par le côté qui rend l'homme *respectable*, mais bien par celui qui le rend *aimable*. Quoique plus d'un passage de ces Lettres puisse sembler fort étrange venant d'un père à son fils, l'ensemble est animé d'un véritable esprit de tendresse et de sagesse. Si Horace avait un fils, je me figure qu'il ne lui parlerait guère autrement.

Les Lettres commencent par l'*abc* de l'éducation et de l'instruction. Chesterfield enseigne et résume en français à son fils les premiers éléments de la mythologie, de l'histoire. Je ne regrette point qu'on ait publié ces premières lettres ; il s'y glisse de bonne heure d'excellents conseils. Le petit Stanhope n'a pas encore huit ans, que son père lui dresse une petite rhétorique à sa portée, et essaie de lui insinuer le bon langage, la distinction dans la manière de s'exprimer. Il lui recommande surtout l'*attention* dans tout ce qu'il fait, et il donne à ce mot toute sa valeur. C'est l'attention seule, lui dit-il, qui grave les objets dans la mémoire : " Il n'y a pas au monde de marque plus sûre d'un petit et pauvre esprit que l'inattention. Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention." Ce précepte, il le répète sans cesse, et il en varie les applications à mesure que son élève grandit et est plus en état d'en comprendre

toute l'étendue. Plaisir ou étude, il veut que chaque chose qu'on fait, on la fasse bien, on la fasse tout entière et en son temps, sans se laisser distraire par une autre : "Quand vous lisez Horace, faites attention à la justesse de ses pensées, à l'élégance de sa diction et à la beauté de sa poésie, et ne songez pas au *De Homine et Cive* de Puffendorf, et, pendant que vous lisez Puffendorf, ne pensez point à M^{me} de Saint-Germain ; ni à Puffendorf quand vous parlez à M^{me} de Saint-Germain." Mais cette libre et forte disposition de la pensée aux ordres de la volonté, n'est le propre que des grands ou des très bons esprits.

M. Royer-Collard avait coutume de dire "que ce qui manquait le plus de nos jours, c'était le *respect* dans l'ordre moral, et l'*attention* dans l'ordre intellectuel." Lord Chesterfield, sous son air moins grave, eût été capable de dire ce mot-là. Il n'avait pas été long à sentir ce qui manquait à cet enfant qu'il voulait former, et dont il avait fait l'occupation et le but de sa vie. "En scrutant à fond votre personne, lui disait-il, je n'ai, Dieu merci, découvert jusqu'ici aucun vice du cœur ni aucune faiblesse de la tête ; mais j'ai découvert de la paresse, de l'inattention et de l'indifférence, défauts qui ne sont pardonnables que dans les personnes âgées, qui, sur le déclin de leur vie, quand la santé

et la vivacité tombent, ont une espèce de droit à cette sorte de tranquillité. Mais un jeune homme doit être ambitieux de briller et d'exceller." Or, c'est précisément ce feu sacré, cette étincelle qui fait les Achille, les Alexandre et les César, *être le premier en tout ce qu'on entreprend*, c'est cette devise des grands cœurs et qui est celle des hommes éminents en tout genre, que la nature avait tout d'abord négligé de mettre dans l'âme honnête, mais foncièrement médiocre, du petit Stanhope : "Vous paraissez manquer, lui disait son père, de ce *vivida vis animi* qui anime, qui excite la plupart des jeunes gens à plaire, à briller, à effacer les autres."—"Quand j'étais à votre âge, lui dit-il encore, j'aurais été honteux qu'un autre eût mieux appris sa leçon, l'eût emporté sur moi à aucun jeu, et je n'aurais trouvé de repos que je n'eusse repris l'avantage." Tout ce petit Cours d'éducation par lettres offre une sorte d'intérêt dramatique continu : on y suit l'effort d'une nature fine, distinguée, énergique, telle que l'était celle de lord Chesterfield, aux prises avec un naturel honnête, mais indolent, avec une pâte molle et lente, dont elle veut à tout prix tirer un chef-d'œuvre accompli, aimable, original, et avec laquelle elle ne réussit à faire, en définitive, qu'une manière de copie suffisante et estimable. Ce qui soutient et presque ce qui touche le lecteur, dans cette lutte où tant d'art est dépensé

et où l'éternel conseil revient toujours le même au fond sous tant de métamorphoses, c'est l'affection vraie, paternelle, qui anime et qui inspire le délicat et l'excellent maître, patient cette fois autant que vif, prodigieux de ressources et d'adresse, jamais découragé, inépuisable à semer sur ce sol ingrat les élégances et les grâces. Non pas que ce fils, objet de tant de culture et de zèle, ait été en rien indigne de son père. On a prétendu qu'il n'y avait rien de plus lourd, de plus maussade que lui, et on cite de Johnson un mot dur dans ce sens-là. Ce sont des caricatures qui outrepassent le vrai. Il paraît, d'après des témoignages plus justes, que M. Stanhope, sans être un modèle de grâce, avait tout l'air, en réalité, d'un homme bien élevé, poli et convenable. Mais ne sentez-vous pas que c'est là ce qu'il y avait de désespérant ? Il aurait mieux valu presque avoir échoué totalement et n'avoir réussi à faire qu'un original en sens inverse, tandis qu'avec tant de soins et à tant de frais, n'en être venu qu'à produire un homme du monde insignifiant et ordinaire, un de ceux desquels, pour tout jugement, on dit qu'on n'a rien à en dire, il y avait de quoi se désespérer vraiment, et prendre en pitié son ouvrage, si l'on n'était pas un père.

Lord Chesterfield avait tout d'abord pensé à la France pour *dégourdir* son fils et pour lui donner ce liant qui plus tard ne s'acquiert pas.

Dans des lettres intimes écrites à une dame de Paris, que je crois être M^{me} de Monconseil,¹ on voit qu'il avait pensé à l'y envoyer dès l'enfance :

“ J'ai un garçon, écrivait-il à cette amie, qui à cette heure a treize ans : je vous avouerai naturellement qu'il n'est pas légitime ; mais sa mère est une personne bien née, et qui a eu des bontés pour moi que je ne méritais pas. Pour le garçon, peut-être est-ce prévention, mais je le trouve aimable ; c'est une jolie figure, il a beaucoup de vivacité et, je crois, de l'esprit pour son âge. Il parle français parfaitement, il sait beaucoup de latin et de grec, et il a l'histoire ancienne et moderne au bout des doigts. Il est à présent à l'école ; mais comme ici on ne songe pas à former les mœurs ou les manières des jeunes gens, et qu'ils sont presque tous nigauds, gauches et impolis, enfin tels que vous les voyez quand ils viennent à Paris à l'âge de vingt ou vingt et un ans, je ne veux pas que mon garçon reste assez ici pour prendre ce mauvais pli ; c'est pourquoi, quand il aura quatorze ans, je compte de l'envoyer à Paris. . . . Comme j'aime in-

¹ Ce n'est plus une conjecture, mais une certitude, d'après ce que je lis dans l'édition de *Lord Chesterfield's Letters*, donnée à Londres par lord Mahon en 1847 (4 vol.) Voir au tome III, page 159. Je ne connaissais pas cette édition au moment où j'écrivais mon article.

finiment cet enfant, et que je me pique d'en faire quelque chose de bon, puisque je crois que l'étoffe y est, mon idée est de réunir en sa personne ce que jusqu'ici je n'ai jamais trouvé en la même personne, je veux dire ce qu'il y a de meilleur dans les deux nations."

Et il entre dans le détail de ses projets et des moyens qu'il compte employer : un pédant anglais tous les matins, un précepteur français pour les après-dînées, avec l'aide surtout du beau monde et de la bonne compagnie. La guerre qui survint entre la France et l'Angleterre ajourna ce projet d'éducation parisienne, et le jeune homme ne fit son début à Paris qu'en 1751, à l'âge de dix-neuf ans, après avoir achevé ses tournées de Suisse, d'Allemagne et d'Italie.

Tout a été disposé par le plus attentif des pères pour son succès et sa bienvenue sur cette scène nouvelle. Le jeune homme est logé à l'Académie, chez M. de La Guérinière : le matin il y fait ses exercices, et le reste du temps il doit le consacrer au monde. "Le plaisir est aujourd'hui la dernière branche de votre éducation, lui écrit ce père indulgent ; il adoucira et polira vos manières, il vous poussera à chercher et enfin à acquérir les *grâces*." Mais, sur ce dernier point, il se montre exigeant et sans quartier. Les *grâces*, c'est à elles qu'il revient toujours, car sans elles tout

effort est vain : “ Si elles ne viennent pas à vous, enlevez-les,” s’écrie-t-il. Il en parlait bien à son aise, comme si, pour savoir les enlever, il ne fallait pas déjà les avoir.

Trois dames des amies de son père sont particulièrement chargées de surveiller et de guider le jeune homme au début : ce sont ses *gouvernantes* en titre, M^{me} de Monconseil, milady Hervey, et M^{me} Du Bocage. Mais ces introductrices ne paraissent essentielles que pour les premiers temps : il faut que le jeune homme aille ensuite de lui-même et qu’il se choisisse quelque guide charmant plus familier. Sur cet article délicat des femmes, lord Chesterfield brise la glace : “ Je ne vous parlerai pas sur ce sujet en théologien, en moraliste, ni en père, dit-il ; je mets de côté mon âge, pour ne considérer que le vôtre. Je veux vous parler comme ferait un homme de plaisir à un autre, s’il a du goût et de l’esprit.” Et il s’exprime en conséquence, stimulant le plus qu’il peut le jeune homme vers les *arrangements honnêtes* et les plaisirs délicats, pour le détourner des habitudes faciles et grossières. Il a pour principe “ qu’un arrangement honnête sied bien à un galant homme.” Toute sa morale, à cet égard, se résumerait dans ce vers de Voltaire :

Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

C'est à ces endroits surtout que la pudeur du

grave Johnson s'est voilée ; la nôtre se contente d'y sourire.

Le sérieux et le léger s'entremêlent à chaque instant dans ces lettres. Marcel, le maître à danser, est fort souvent recommandé ; Montesquieu ne l'est pas moins. L'abbé de Guasco, espèce de complaisant de Montesquieu, est un personnage utile pour servir d'introducteur çà et là : “ Entre vous et moi, écrit Chesterfield, il a plus de savoir que de génie ; mais *un habile homme sait tirer parti de tout*, et tout homme est bon à quelque chose. Quant au Président de Montesquieu, c'est, à tous égards, une connaissance précieuse. *Il a du génie avec la plus vaste lecture du monde. Puisez dans cette source tant que vous pourrez.*”

Parmi les auteurs, ceux que Chesterfield recommande surtout à cette époque, et qui reviennent le plus habituellement dans ses conseils, sont La Rochefoucauld et La Bruyère : “ Si vous lisez le matin quelques maximes de La Rochefoucauld, considérez-les, examinez-les bien, et comparez-les avec les originaux que vous trouvez les soirs. Lisez La Bruyère le matin, et voyez le soir si ses portraits sont ressemblants.” Mais ces excellents guides ne doivent eux-mêmes avoir d'autre utilité que celle d'une carte de géographie. Sans l'observation directe et l'expérience, ils seraient inutiles et même induiraient en erreur autant qu'une carte géographique pourrait le faire, si l'on

voulait y chercher une connaissance complète des villes et des provinces. Mieux vaut lire un homme que dix livres : “Le monde est un pays que jamais personne n’a connu au moyen des descriptions ; chacun de nous doit le parcourir en personne, pour y être initié.”

Voici quelques préceptes ou remarques, qui sont dignes de ces maîtres de la morale humaine :

“La connaissance la plus essentielle de toutes, je veux dire la connaissance du monde, ne s’acquiert jamais sans une grande attention, et je connais bon nombre de personnes âgées qui, après avoir été fort répandues, ne sont encore que des enfants dans la connaissance du monde.”

“La nature humaine est la même dans le monde entier ; mais ses opérations sont tellement variées par l’éducation et par l’habitude, que nous devons la voir sous tous ses costumes pour lier connaissance avec elle jusqu’à l’intimité.”

“Presque tous les hommes sont nés avec toutes les passions à un certain degré ; mais il n’y a presque point d’homme qui n’en ait une dominante, à laquelle les autres sont subordonnées. Faites sur chaque individu la découverte de cette passion gouvernante ; fouillez dans les replis de son cœur, et observez les divers effets de la même passion dans diffé-

rentes personnes. Et quand vous aurez trouvé la passion dominante d'un homme, souvenez-vous de ne jamais vous fier à lui là où cette passion est intéressée."

"Si vous voulez gagner en particulier les bonnes grâces et l'affection de certains gens, hommes ou femmes, tâchez de découvrir leur mérite le plus saillant, s'ils en ont, et leur faiblesse dominante, car chacun a la sienne ; puis rendez justice à l'un, et *un peu plus que justice à l'autre.*"

"Les femmes, en général, n'ont guère qu'un objet, qui est leur beauté, sur lequel il est à peine une flatterie qui, pour elles, soit trop grosse à avaler."

"La flatterie qui touche le plus les femmes réellement belles, ou d'une laideur décidée, est celle qui s'adresse à l'esprit."

A propos des femmes encore, s'il semble bien dédaigneux parfois, il leur fait ailleurs réparation, et surtout, quoi qu'il en pense, il ne permet pas à son fils d'en trop médire :

"Vous paraissez croire que, depuis *Ève* jusqu'à nos jours, elles ont fait beaucoup de mal ; pour ce qui est de cette *dame-là*, je vous l'abandonne ; mais, depuis son temps, l'histoire vous apprend que les hommes ont fait dans le monde beaucoup plus de mal que les femmes ; et, à vrai dire, je vous

conseillerais de ne vous fier ni aux uns ni aux autres qu'autant que cela est absolument nécessaire. Mais ce que je vous conseille de faire, c'est de ne jamais attaquer des corps entiers, quels qu'ils soient. Les individus pardonnent quelquefois, mais les corps et les sociétés ne pardonnent jamais."

En général, Chesterfield conseille la circonspection à son fils et une sorte de neutralité prudente, même à l'égard des fourbes ou des sots dont le monde fourmille : "Après leur amitié, il n'y a rien de plus dangereux que de les avoir pour ennemis." Ce n'est pas la morale de Caton ni de Zénon, c'est celle d'Alcibiade, d'Aristippe ou d'Atticus.

Sur la religion, il dira, en répondant à quelques opinions tranchantes qu'avait exprimées son fils : "La raison de chaque homme est et doit être son guide ; et j'aurais autant de droit d'exiger que tous les hommes fussent de ma taille et de mon tempérament, que de vouloir qu'ils raisonnassent absolument comme moi."

En toutes choses, il est d'avis de connaître et d'aimer le bien et le mieux, mais de ne pas s'en faire le champion envers et contre tous. Il faut savoir, même en littérature, tolérer les faiblesses des autres : "Laissez-les jouir tranquillement de leurs erreurs dans ce goût comme dans la religion." Oh ! qu'il

y a loin d'une telle sagesse à cet âpre métier de critique, comme nous le faisons !

Il ne conseille pourtant pas le mensonge ; il est formel à cet égard. Son précepte est celui-ci : ne pas tout dire, mais ne mentir jamais. “ J'ai toujours observé, répète-t-il souvent, que les plus grands sots sont les plus grands menteurs. Pour moi, je juge de la véracité d'un homme par la portée de son esprit.”

On voit que le sérieux se mêle aisément chez lui à l'agréable. Il demande perpétuellement à l'esprit quelque chose de ferme et de délié, la douceur dans la manière, l'énergie au fond. Lord Chesterfield a bien senti le sérieux de la France et tout ce que le xviii^e siècle portait en lui de fécond et de redoutable. Selon lui, “ Duclos, dans ses *Réflexions* a raison d'observer qu'il y a un germe de raison qui commence à se développer en France. Ce que je pourrais bien prédire, ajoute Chesterfield, c'est qu'avant la fin de ce siècle le métier de roi et de prêtre déchoira de plus de la moitié.” Notre Révolution, chez lui, est nettement prédite dès 1750.

Il prémunit tout d'abord son fils contre cette idée que les Français sont purement frivoles : “ Les froids habitants du Nord considèrent les Français comme un peuple frivole, qui siffle, chante et danse toujours : il s'en faut de beaucoup que cette idée soit vraie, quoique force

petits-mâtres semblent la justifier. Mais ces *petits-mâtres*, mûris par l'âge et par l'expérience, se métamorphosent souvent en gens fort capables." L'idéal, selon lui, serait d'unir les mérites des deux nations ; mais il semble, dans ce mélange, pencher encore du côté de la France : "J'ai dit plusieurs fois, et je le pense réellement, qu'un Français, qui joint à un fonds de vertu, d'érudition et de bon sens, les manières et la politesse de son pays, a atteint la perfection de la nature humaine."

Il unit assez bien lui-même les avantages des deux nations, avec un trait pourtant qui est bien de sa race. Il a de l'imagination jusque dans l'esprit. Hamilton lui-même a ce trait distinctif et le porte dans l'esprit français. Bacon, le grand moraliste, est presque un poète par l'expression. On n'en dira pas autant de lord Chesterfield, et cependant il a plus d'imagination dans les saillies et dans l'expression de son esprit qu'on n'en rencontre chez Saint-Évremond et chez nos fins moralistes en général. Il tient, à cet égard, de son ami Montesquieu.

Si, dans les Lettres à son fils, on peut, sans être rigoureux, relever quelques points d'une morale légèrement gâtée, on aurait à indiquer, par compensation, de bien sérieux et tout à fait admirables passages, où il parle du cardinal de Retz, de Mazarin, de Bolingbroke, de Marlborough et de bien d'autres. C'est un livre riche. On n'en peut lire une

page sans avoir à en retenir quelque observation heureuse.

Lord Chesterfield destinait ce fils si cher à la diplomatie ; il trouva d'abord quelques difficultés à ses vues dans les raisons tirées de l'illégitimité de naissance. Pour couper court aux objections, il fit entrer son fils au Parlement : c'était le moyen le plus sûr de vaincre les scrupules de la Cour. M. Stanhope, à son discours de début, eut un moment d'hésitation, et fut obligé de recourir à ses notes. Il ne recommença pas l'épreuve du discours public une seconde fois. Il paraît qu'il réussit mieux en diplomatie, dans ces rôles secondaires où suffit un mérite solide. Il remplit le poste d'Envoyé extraordinaire à la Cour de Dresde. Mais sa santé, de tout temps délicate, s'était altérée avant l'âge, et son père eut la douleur de le voir mourir avant lui, à peine âgé de trente-six ans (1768).

Lord Chesterfield, à cette époque, vivait tout à fait séquestré du monde par ses infirmités, dont la plus pénible pour lui était une surdité complète. Montesquieu, dont la vue baissait, lui avait dit autrefois : *“ Je sais être aveugle. ”* Mais lui, il convenait n'en pouvoir dire autant ; il ne savait pas être sourd. Il en écrivait davantage à ses amis, même à ceux de France. “ Le commerce des lettres, remarquait-il, est la conversation des sourds et l'unique lien de leur société. ” Il trouvait ses dernières consolations

dans sa jolie maison de campagne de Blackheath, qu'il avait aussi baptisée à la française du nom de *Babiote*. Il s'y occupait de jardinage et de la culture de ses melons et de ses ananas ; il se plaisait à végéter *de compagnie avec eux* :

“ J'ai végété toute cette année ici, écrivait-il à une amie de France (septembre 1753), sans plaisirs et sans peines : mon âge et ma surdité me défendent les premiers ; ma philosophie, ou peut-être mon tempérament (car on s'y trompe souvent), me garantit des dernières. Je tire toujours le meilleur parti que je puis des amusements tranquilles du jardinage, de la promenade et de la lecture, moyennant quoi *j'attends la mort, sans la désirer ou la craindre.*”

Il n'entreprit point de longs ouvrages, pour lesquels il se sentait trop fatigué, mais il envoyait quelquefois d'agréables *Essais* à une publication périodique, *le Monde*. Ces *Essais* répondent bien à sa réputation de finesse et d'urbanité. Pourtant rien n'approche de l'ouvrage qui, pour lui, n'en était pas un, de ces Lettres, qu'il comptait bien que personne ne lirait, et qui sont aujourd'hui le fonds de sa richesse littéraire.

Sa vieillesse, un peu précoce, traîna longtemps. Son esprit se jouait en cent façons sur ce triste thème ; parlant de lui et de l'un de ses amis, lord Tyrawley, également vieux

et infirme : “Tyrawley et moi, disait-il, voilà deux ans que nous sommes morts, mais nous n'avons pas voulu qu'on le sût.”

Voltaire qui, avec la prétention d'être toujours mourant, était resté bien plus jeune, lui écrivait, le 24 octobre 1771, cette jolie lettre, signée *Le vieux Malade de Ferney* :

“ . . . Jouissez d'une vieillesse honorable et heureuse, après avoir passé par les épreuves de la vie. Jouissez de votre esprit et conservez la santé de votre corps. Des cinq sens que nous avons en partage, vous n'en avez qu'un seul qui soit affaibli, et milord Huntingdon assure que vous avez un bon estomac, ce qui vaut bien une paire d'oreilles. Ce serait peut-être à moi à décider lequel est le plus triste d'être sourd ou aveugle, ou de ne point digérer : je puis juger de ces trois états avec connaissance de cause ; mais il y a longtemps que je n'ose décider sur les bagatelles, à plus forte raison sur des choses si importantes. Je me borne à croire que, si vous avez du soleil dans la belle maison que vous avez bâtie, vous aurez des moments tolérables ; c'est tout ce qu'on peut espérer à l'âge où nous sommes. Cicéron écrivit un beau traité sur la vieillesse, mais il ne prouva point son livre par les faits ; ses dernières années furent très malheureuses. Vous avez vécu plus longtemps et plus heureusement que lui. Vous n'avez eu affaire ni

à des dictateurs perpétuels ni à des triumvirs. Votre lot a été et est encore un des plus désirables dans cette grande loterie où les bons billets sont si rares, et où le gros lot d'un bonheur continuel n'a été encore gagné par personne. Votre philosophie n'a jamais été dérangée par des chimères qui ont brouillé quelquefois des cervelles assez bonnes. *Vous n'avez jamais été, dans aucun genre, ni charlatan, ni dupe de charlatans*, et c'est ce que je compte pour un mérite très peu commun, qui contribue à l'ombre de félicité qu'on peut goûter dans cette courte vie."

Lord Chesterfield mourut le 24 mars 1773. En indiquant son charmant Cours d'éducation mondaine, nous n'avons pas cru qu'il fût hors de propos de prendre des leçons de savoir-vivre et de politesse, même dans une démocratie, et de les recevoir d'un homme dont le nom se rattache de si près aux noms de Montesquieu et de Voltaire ; qui, plus qu'aucun de ses compatriotes en son temps, a témoigné pour notre nation des prédilections singulières ; qui à goûté, plus que de raison peut-être, nos qualités aimables ; qui a senti nos qualités sérieuses, et duquel on pourrait dire, pour tout éloge, que c'est un esprit français, s'il n'avait porté, jusque dans sa verve et sa vivacité de saillie, ce je ne sais quoi d'imaginatif et de coloré qui lui laisse le sceau de sa race.



WILLIAM COWPER
OU DE LA POÉSIE DOMESTIQUE

Lundi, 20 novembre 1854.

LA vie de ce poète original, à la fois grave et charmant, est des plus singulières, toute simple au dehors et semée au dedans d'écueils et de précipices ; il est arrivé à composer ses œuvres si morales et si attachantes par un chemin très détourné, très éloigné des voies communes, et qu'il n'eût conseillé à personne. On a aujourd'hui sur son compte tous les éclaircissements désirables. Southey, poète et critique, avait publié en 1835 une ample Biographie de Cowper en tête d'une édition des Œuvres ; on réimprime le tout aujourd'hui. Cette édition de Cowper et cette Biographie par Southey, et de plus l'édition donnée par le révérend Grimshawe (1850), fournissent les documents d'une étude complète, ou, pour mieux dire, cette étude est déjà faite par Southey lui-même : mais la Correspondance de Cowper, qui égale en mérite et en pensée ses œuvres poétiques, et qui est encore plus naturelle et surtout plus aisée, offre une lecture où chacun peut choisir sa matière de réflexion

et ses coins d'agrément. Il est étonnant que personne n'ait songé à traduire, à extraire de là de quoi former deux volumes en français, qui seraient ce qu'il y aurait de plus neuf et de plus honnêtement récréant.

William Cowper naquit le 26 novembre 1731, d'une famille des plus honorables, et qui avait produit même des membres illustres. Son père était dans l'Église et recteur à Berkhamstead, lorsque William y vint au monde. Sa mère Anne Donne, de noble naissance, mourut jeune en 1737, laissant deux fils ; William n'avait alors que six ans, mais il garda des premiers temps de son enfance et des tendresses de sa mère un souvenir vif et profond, gravé plus avant en son cœur par le régime tout différent auquel il fut soumis le lendemain de cette mort ; il a consacré ce souvenir, à plus de cinquante ans de distance, dans des vers composés par lui en recevant d'une cousine le portrait de sa mère (1790). En les lisant, on n'y retrouve pas seulement l'affectueuse émotion qui serait dans le cœur de bien des fils à la vue de ce qui ramène vers les années heureuses, mais on y reconnaît aussi ce qu'il y avait de particulièrement sensible, de tendrement *sensitif* et douloureux dans cette nature de Cowper, qui avait avant tout besoin de la tiédeur et de l'abri du nid domestique :

EN RECEVANT LE PORTRAIT DE
MA MÈRE

“ Oh ! que ces lèvres n’ont-elles un langage ! La vie ne s’est montrée pour moi que trop dure depuis que je t’ai entendue pour la dernière fois. Ces lèvres sont les tiennes ;—c’est bien ton doux sourire que je vois, le même qui me consola si souvent dans mon enfance : il ne leur manque que la parole ; à cela près, comme elles semblent dire clairement : ‘ Ne te chagrine point, mon enfant, chasse loin toutes tes frayeurs ! ’ La calme intelligence de ton regard aimé (béni soit l’art qui a pu l’immortaliser et ravir au Temps le droit de l’éteindre) brille ici sur moi toujours la même.

“ Et toi qui fidèlement me retraces celle qui m’est si chère, hôte bienvenu quoique inattendu ici, qui m’ordonnes d’honorer d’un vers aimant et simple une mère depuis si longtemps perdue, j’obéirai non seulement de bon gré, mais avec joie, comme si l’ordre me venait d’elle ; et tandis que ces traits viennent renouveler ma filiale douleur, l’imagination ourdira un charme pour me consoler ; elle me plongera dans une rêverie élyséenne :—songe d’un moment qui me fera croire que tu es elle.

“ Ma mère, lorsque j’appris que tu étais morte, dis, est-ce que tu as eu conscience des pleurs que j’ai versés ? Ton esprit, d’en haut, se pencha-t-il sur ton fils désolé, malheureux

déjà dans ce voyage à peine commencé de la vie ? Peut-être qu'alors tu me donnas un baiser que je ne sentis pas, peut-être une larme, si les âmes peuvent pleurer dans la béatitude. Ah ! si j'en crois ce sourire maternel, il me répond : Oui !—J'entendis la cloche sonner pour ton jour de funérailles ; je vis le corbillard qui t'emportait lentement, et dans ma chambre d'enfant, me détournant de la fenêtre, je poussai un long, long soupir, et je pleurai un dernier adieu. . . . Mais est-ce bien le dernier ?—Oui, c'est le dernier.—Là où tu es allée, les adieux sont des sons inconnus. Que je puisse seulement te retrouver sur ce pacifique rivage, et des paroles d'adieu ne sortiront plus de mes lèvres ! Tes servantes, touchées elles-mêmes de ma douleur, me donnèrent plus d'une fois la promesse de ton prompt retour. Longtemps je crus à ce que je désirais ardemment, et, toujours déçu, je me laissais tromper toujours, leurré chaque matin d'une attente nouvelle, et dupe du lendemain, même dès l'enfance ! Ainsi vinrent et passèrent bien des tristes lendemains jusqu'à ce qu'enfin, tout mon fonds de douleur d'enfant étant épuisé, j'appris à me soumettre à mon lot ; mais tout en te pleurant moins, je ne t'oubliai jamais.

“ Là où nous avons habité autrefois, notre nom ne se prononce plus ; des enfants, qui ne sont plus les tiens, ont foulé le parquet où

j'appris à marcher, et là où le long de cette rue, le jardinier Robin me traînait chaque matin à l'école, enchanté de ma voiture d'enfant, enveloppé d'un chaud manteau écarlate et coiffé d'une toque de velours, c'est devenu maintenant une histoire peu connue qu'autrefois nous appelions la maison pastorale la nôtre.

“ Possession éphémère ! mais le pieux registre que garde ma mémoire de toutes tes tendresses en ce lieu, survit toujours à bien des orages qui ont effacé mille autres sujets moins profondément gravés. Les visites de nuit que tu faisais dans ma chambre pour savoir si j'étais sain et sauf et chaudement couché ; tes largesses du matin avant le départ pour l'école, le biscuit ou la prune confite ; l'eau odorante que ta main prodiguait à mes joues jusqu'à ce qu'elles fussent brillantes de fraîcheur et luisantes, tout cela, et ce qui fait plus chérir que tout encore, ce courant continu d'amour que rien en toi n'interrompait, que ne troublèrent jamais ces débordements et ces sécheresses que crée une humeur inégale ; tous ces souvenirs, toujours lisibles dans les pages de ma mémoire et qui le seront jusqu'à mon dernier âge, ajoutent le plaisir au devoir, me font une joie de te rendre de tels honneurs que le peuvent mes vers ; un bien fragile témoignage peut-être, mais sincère, et qui ne sera point méprisé au Ciel, quand il passerait inaperçu ici-bas. . . .

“Si le Temps pouvait, retournant son vol, ramener les heures où jouant avec les fleurs brodées sur ta robe,—violette, œillet et jasmin,—je les dessinais sur le papier avec des piqûres d'épingle (et toi, pendant ce temps-là, tu étais encore plus heureuse que moi, tu me parlais d'une voix douce et tu me passais la main dans les cheveux, et tu me souriais) ; si ces jours rares et fortunés pouvaient renaître, s'il suffisait d'un souhait pour les ramener, en souhaiterais-je le retour ? Je n'oserais me fier à mon cœur ; ce délicieux bonheur semble si désirable ! peut-être j'y voudrais revenir !—Mais non, ce qu'ici nous nommons la vie est chose si peu digne d'être aimée, et toi, ma mère, tu m'es si aimable que ce serait te payer bien mal que de contraindre ton esprit délivré à reprendre ses fers. . . .”

La mort de sa mère livra le jeune enfant aux mains des étrangers ; son père, homme estimable, n'eut point pour ce fils délicat et timide les attentions qu'il aurait fallu. Dans une pension où fut envoyé Cowper, il fut victime de la tyrannie d'un de ses camarades plus âgé qui, le voyant si craintif et si sensible, l'avait pris pour souffre-douleur. Un mal d'yeux interrompit quelque temps ses études ; il fut mis ensuite à l'École de Westminster, où il eut pour amis des condisciples distingués qui se firent connaître depuis ; il y resta jusqu'à

dix-huit ans. Comme il s'est, dans la suite, prononcé en toute occasion contre les inconvénients de l'éducation publique, telle surtout qu'elle existait alors, on a cherché dans les circonstances de ses premières années à expliquer cette opinion qui s'accorde si bien d'ailleurs avec toute sa manière de sentir et de craindre. A le voir, cependant, tel qu'il était d'abord et qu'il dut être avant les accidents qui rembrunirent ses pensées, il paraît avoir eu bien des heures de gaieté, de joie, et de la plus gracieuse sociabilité ; il excellait aux jeux de son âge, et particulièrement à la crosse et au ballon. Au sortir de l'École de Westminster, il entra dans une étude d'homme de loi, et y passa trois années ; il dit n'y avoir jamais travaillé sérieusement et avoir perdu tout ce temps à rire et à faire des espiègeries de clerc, du matin au soir, avec son camarade d'étude, le futur lord chancelier Thurlow. Ce dernier, au milieu de ses folâtreries, ne laissait pas sans doute de se préparer à la carrière de travaux positifs où ses talents rencontrèrent bientôt leur utile et illustre emploi. Cowper se reprochait fort la perte de ces années décisives qu'il comparait, en langage des champs, au temps des semailles ; on n'a plus tard des gerbes qu'à ce prix : " La couleur de toute notre vie, pensait-il, est généralement telle que la font les trois ou quatre premières années dans lesquelles nous sommes nos maîtres. C'est bien alors qu'on peut dire que nous for-

mons de nos mains notre destinée, et que nous amassons pour nous-mêmes une suite de succès futurs ou de mécomptes.” Au sortir de l'étude de M. Chapman (c'était le nom de l'homme de loi), il élut domicile au *Temple*, qui est le quartier des légistes de profession, et là, tandis qu'il vivait seul, il ressentit les premières atteintes de la maladie qui, sous une forme ou sous une autre, reparut et persista cruellement aux diverses époques de sa vie. C'était un état d'abattement, de désespoir et de terreur qui le laissait en proie aux plus sinistres pensées et aux images lugubres. Toutes études agréables lui étaient devenues impossibles, et ses plus chères lectures ne lui procuraient aucun soulagement. L'idée religieuse s'éveilla alors dans son âme ; il recourut à Dieu par la prière ; se trouvant à Southampton, où les médecins l'avaient envoyé pour changer d'air et se distraire, il y eut une heure, un moment, où dans une promenade qu'il faisait aux environs avec quelques amis, par une brillante matinée, s'étant assis sur une hauteur d'où la vue embrassait la mer et les coteaux boisés du rivage, il sentit tout d'un coup comme si un nouveau soleil s'était levé dans le ciel et lui éclaircissait l'horizon : “ Je me sentis soulagé de tout le poids de ma misère ; mon cœur devint léger et joyeux en un instant ; j'aurais pleuré avec transport si j'avais été seul.” On a souvent noté, dans les conversions qui tardèrent long-

temps à s'accomplir, ces signes avant-coureurs et comme ces premières atteintes, ces premiers *coups de soleil* de la Grâce. Cowper, alors âgé de vingt-deux ans, ne tint pas compte de ce qu'il jugea plus tard avoir été un appel et un avertissement ; il attribua bientôt l'amélioration de son état au simple changement d'air et aux divertissements du lieu, et il retourna à Londres reprendre sa vie, non pas licencieuse, mais gaiement dissipée et diversement légère.

Il devint avocat sans cause, se lia fort avec quelques gens de lettres de son âge, fut d'un club avec eux ; il fit des vers, des Essais moraux satiriques qui parurent dans les Journaux et Revues du temps. On a recueilli avec soin ces premières productions de Cowper ; on y distingue déjà un caractère de finesse, d'observation maligne et de tournure moralisante qu'il développera par la suite, mais il n'y avait encore aucun cachet propre, aucune originalité.

Les passions ne semblent pas l'avoir fortement agité ; il aima une de ses cousines germaines qui le paya de retour, mais le père de la jeune fille s'opposa au mariage, et Cowper ne paraît pas en avoir beaucoup souffert. Il continuait de vivre ainsi de cette vie sans règle et sans excès apparent, lettré amateur, agréable à sa société, badin, d'une espièglerie spirituelle et vive, semblant avoir pris pour devise ce mot d'un poète, *Dilecto volo lascivire sodali*, et, pour tout dire, le plus aimable des compagnons,

lorsque arriva le grand événement qui l'arracha à la société, le plongea en d'inexprimables angoisses et l'amena graduellement, et par des épreuves douloureuses, à un état de rajeunissement et de maturité d'où sortirent des productions de génie.

Il avait perdu son père depuis plusieurs années, et il dissipait doucement son patrimoine, lorsque venant à sentir la nécessité de ce qu'on appelle une position, il eut recours à un ami, à un parent en crédit qui le fit nommer secrétaire à la Chambre des Lords. Il y avait dans le même moment deux de ces places de secrétaires vacantes, dont l'une obligeait plus que l'autre à paraître et à lire en public. Cowper, après de grandes perplexités, se détermina pour la place qui répond à celle de secrétaire archiviste, moins lucrative, mais où il jugeait qu'il n'aurait point à se produire en personne. Toutefois, une opposition s'étant élevée dans la Chambre au sujet de sa nomination, il vit qu'il aurait à comparaître à la barre et à y subir une espèce d'examen sur son degré d'aptitude et de capacité. Cette seule idée suffit à bouleverser toute sa machine ; il eut beau faire effort pour se préparer et se mettre en mesure, il avait entrepris au-dessus de ses forces : "Ceux, dit-il, qui sont organisés comme moi, et à qui une exhibition publique d'eux-mêmes, en n'importe quelle occasion, est un poison mortel, peuvent seuls avoir quelque idée de

l'horreur de ma situation ; les autres ne sauraient se la figurer." Des mois se passèrent dans cette lutte pénible et dans cette attente, qu'il a comparée à celle du condamné qui voit approcher le jour de son exécution. Il essaya dans cet intervalle de diverses formes de suicide, et, le matin même où on le vint chercher pour le conduire à son examen de Westminster, on le trouva qui avait tenté sur lui-même un acte désespéré de strangulation : il fallut le transporter dans une maison de santé. Il avait alors trente-deux ans.

Pendant plus de dix-huit mois de séjour en cette maison de santé du docteur Cotton à Saint-Alban (décembre 1763—juin 1765), il eut à traverser bien des crises et des épreuves morales avant d'arriver à une sorte de guérison. Ses facultés étaient revenues assez au complet dès le huitième mois, depuis une visite qu'il reçut de son frère, le révérend John Cowper, homme d'église, savant et régulier, et qui était venu de Cambridge pour le voir, en juillet 1764. Il était pourtant toujours sous une impression de terreur et d'effroi ; cette impression accablante ne cessa soudainement qu'un jour que, lisant l'Écriture, son regard s'arrêta sur un verset de la troisième Épître de saint Paul aux Romains. Il en éprouva une telle consolation et une vue de foi si pleine et si lumineuse, que le médecin craignit que cette brusque transition du désespoir à la joie

n'amenât à son tour une crise nouvelle.—
“ L'homme, a dit admirablement Cowper dans un de ses meilleurs poèmes, est une harpe dont les cordes échappent à la vue, chacune rendant son harmonie lorsqu'elles sont bien disposées ; mais que la clef se retourne (ce que Dieu, s'il le veut, peut faire en un moment), dix mille milliers de cordes à la fois se relâchent, et jusqu'à ce qu'il les accorde de nouveau, elles ont perdu toute leur puissance et leur emploi.”

La convalescence se soutenant, Cowper résolut de changer tout son train de vie, et renonçant pour jamais à Londres qu'il appelait le théâtre de ses *abominations*, et qui l'était plutôt de ses légèretés, il chargea son frère de lui trouver une retraite de campagne dans quelque petite ville, non éloignée de Cambridge. Son frère lui loua un logement à Huntingdon, et Cowper s'y rendit au mois de juin 1765 avec un domestique qui l'accompagnait. Il y vécut quelques mois à peu près seul, évitant les visites, éludant les relations de voisinage, et “ ne voulant de commerce, disait-il, qu'avec son Dieu en Jésus-Christ.” Pauvre oiseau blessé ; il cherchait à s'y blottir, à s'y refaire peu à peu, à s'y guérir en silence de sa plaie, et à y apaiser ses trop longues et trop poignantes épouvantes. Une vie si solitaire n'aurait sans doute pas tardé à produire une récurrence de mélancolie, s'il n'avait eu l'idée, qu'il jugea une inspiration d'en haut, de se rapprocher d'une famille avec laquelle il

avait fait connaissance quelques mois auparavant. Un matin, en sortant de l'église, le jeune Unwin, fils d'un ministre du lieu, aimable jeune homme de vingt et un ans, s'était approché de Cowper qui allait se promener mélancoliquement seul sous une rangée d'arbres ; il lui avait fait des prévenances et s'était invité lui-même à prendre le thé avec lui pour l'après-midi. Cowper, en causant avec ce jeune homme, rencontra avec une joie inexprimable une âme nourrie des plus vives notions du Christianisme, tel qu'il le concevait lui-même ; il fut introduit bientôt dans la famille, et dès lors une amitié s'engagea qui décida de toute la vie, et, l'on peut dire, de toutes les facultés et des talents du poète.

La famille Unwin se composait du père, de M^{me} Unwin, plus âgée que Cowper de sept ans, et qui devint pour lui comme une mère, du fils dont je viens de parler et d'une fille :

“Ce sont les plus aimables gens qu'on puisse imaginer, écrivait Cowper à un de ses amis dès les premiers temps de cette relation ; ils sont tout à fait sociables, et en même temps aussi affranchis que possible de toutes ces civilités cérémonieuses, ordinaires au monde comme il faut de province. Ils me traitent plutôt comme un proche parent que comme un étranger, et leur maison est toujours ouverte pour moi. Le vieux monsieur me conduit à Cambridge dans

sa voiture : c'est un homme de savoir, de bon sens, et aussi simple que le curé Adams (dans le roman de *Joseph Andrews*, de Fielding). Sa femme a une intelligence des plus distinguées ; elle a beaucoup lu et à bonne fin, et est plus polie qu'une duchesse. Le fils, qui appartient à Cambridge, est le plus aimable jeune homme, et la fille aussi tout à fait en accord avec le reste de la famille. Ils voient peu de monde, ce qui me convient parfaitement ; à quelque moment que j'y aille, je trouve une maison pleine de paix et de cordialité dans tout ce qui la compose, et je suis sûr de n'y entendre aucune médisance, mais, au lieu de cela, un sujet d'entretien qui nous rend meilleurs."—" Cette femme, écrit-il encore de M^{me} Unwin, est une bénédiction pour moi, et je ne la vois pas de fois que je ne devienne meilleur dans sa compagnie."

Timide et effarouché aisément comme il l'était, il avait toujours demandé au Ciel, en sortant de Saint-Alban, qu'il plût à la Providence de lui procurer un appui et une assistance de cette sorte, une mère enfin : " Qu'on est heureux, s'écriait-il, de pouvoir penser avec une ferme confiance que nos demandes sont entendues, au moment même où nous les faisons !" et il voyait dans cette rencontre l'accomplissement et comme le dernier *coup de main* que le Tout-Puissant voulait donner à sa gué-

raison spirituelle et à sa conversion. Bientôt l'intimité se resserrant, et la suggestion intérieure devenant plus pressante, Cowper alla loger chez les Unwin, et du premier jour il y fut moins leur pensionnaire qu'un membre régulier de la famille. Il a décrit dans une lettre à une parente la manière dont ses journées étaient ordonnées dans les premiers temps de cette réunion, et comment la vie s'y passait en commun presque ainsi que dans un couvent : le déjeuner entre huit et neuf heures ; de là, jusqu'à onze, lecture de l'Écriture ou de quelque sermon ; à onze heures, le service divin, qui se faisait deux fois chaque jour. De midi à trois heures, chacun allait de son côté et vaquait à ses goûts et à sa récréation ; il employait cet intervalle soit à lire dans sa chambre, soit à se promener, même à monter à cheval, ou à travailler dans le jardin. Après le dîner, qui avait lieu à trois heures, si le temps le permettait, on allait au jardin où, entre M^{me} Unwin et son fils, il s'entretenait jusqu'au thé de sujets sérieux et chrétiens. S'il pleuvait ou s'il faisait trop de vent pour sortir, la conversation se tenait au dedans, ou bien on chantait quelques Hymnes que M^{me} Unwin accompagnait sur le clavecin, et dans ce petit concert spirituel, c'était le cœur de chacun qui faisait le mieux sa partie. Après le thé, on sortait tout de bon pour faire une grande promenade. M^{me} Unwin était une excellente marcheuse, et

Cowper et elle faisaient d'ordinaire quatre milles (plus d'une lieue) avant de rentrer au logis. Dans les jours courts, la promenade trouvait sa place entre l'heure de midi et celle du dîner. Quant à la soirée, elle se passait, avant et après le souper, comme la matinée avait commencé, dans des conversations sérieuses, des lectures, et elle se terminait par une prière en commun. Cette vie à demi monastique s'accordait avec une joie intérieure et une allégresse véritable ; elle était assurément des plus conformes à ce qu'exigeaient alors le raffermissement moral et la sensibilité si récemment ébranlée de Cowper.

Un malheur vint à la traverse au commencement de la seconde année. Le chef de famille, M. Unwin, fit une chute de cheval et mourut. Sa veuve fut amenée à changer de résidence ; elle se décida pour le joli pays d'Olney, où l'attirait la présence du pasteur M. Newton, homme révééré par un troupeau choisi. Cowper, dont la destinée n'était plus séparable de celle de M^me Unwin, alla donc demeurer avec elle à Olney dans l'automne de 1767. On s'est demandé s'il n'avait eu à aucun temps l'idée d'épouser M^me Unwin devenue veuve ; il ne paraît pas qu'une telle pensée se soit jamais présentée à leur esprit ni à leur cœur à l'un ni à l'autre : il n'était pour elle qu'un fils aîné et un malade, dont elle savait toutes les souffrantes délicatesses, et au service, à la surveillance du-

quel, en devenant plus seule, elle s'était tout entière consacrée ; elle n'était pour lui que la plus tendre et la plus intelligente des mères.

La maladie de Cowper continuait encore sous une forme religieuse, et il ressentait souvent des terreurs que ses amis faisaient tout pour combattre et pour guérir, mais que pourtant leur doctrine rigide sur la Prédestination et sur la Grâce n'était que trop propre à fomenter : “ Il se présente à moi toujours formidable, disait-il de Dieu, excepté quand je le vois désarmé de son aiguillon pour l'avoir plongé comme en un fourreau dans le corps de Jésus-Christ.” Ces terribles images du Jugement et de la réprobation, même au moment où il croyait en avoir triomphé, le poursuivaient donc et dominaient encore sa pensée. Dans les premières années de ce séjour à Olney, M. Newton essaya d'occuper l'imagination de Cowper et de la détourner par une voie religieuse encore et déjà poétique, en l'engageant à écrire de concert avec lui quelques Hymnes pour la petite communauté du lieu. Ces Hymnes, qui ne furent complétées et publiées qu'en 1779, et sans que Cowper distinguât les pièces de sa composition dans le recueil autrement que par une initiale, commencèrent à exercer ses loisirs dès 1771. Voici une traduction ou imitation en français d'une des plus citées, et dans laquelle on verra qu'il essaye de

combattre et de réfuter sa propre terreur, de se rassurer contre ses craintes habituelles :

Dans un chemin mystérieux
L'Esprit de Dieu voyage,
Sur les flots, dans l'ombre des cieux,
Tout voilé par l'orage.

Relève-toi, Chrétien tremblant ;
Le nuage qui gronde,
Gros de tendresse, en éclatant,
Rafraîchira le monde.

Ah ! comment le jugerions-nous ?
En lui l'amour respire :
Sous l'air imposant du courroux
Il cache son sourire.

Ses projets mûrissent toujours ;
Sa graine germe et pousse ;
Le bouton, amer quelques jours,
Donne une fleur plus douce.

En vain on veut lever les yeux
Aux desseins qu'on lui prête :
Il est son seul juge en tous lieux,
Et son seul interprète.¹

¹ Cette traduction est celle d'une jeune femme enlevée trop tôt à l'affection de sa famille et de ses amis, M^{me} Langlais, épouse du député au Corps législatif et fille de notre célèbre poète, madame Desbordes-Valmore, de qui elle tenait le don de poésie.

Une pensée se présente naturellement dans l'étude de cette maladie religieuse de Cowper : c'est qu'il eût été à souhaiter pour lui qu'entre un Dieu si puissant et si mystérieux jusque dans ses miséricordes, et la créature si prosternée, il eût su voir encore, et se donner quelques points d'appui rassurants, soit dans une Église visible ayant pour cela autorité et pouvoir, soit dans des intercesseurs amis comme le sont pour des âmes pieuses la Vierge et les saints ; mais, lancé seul, comme il l'était, sur cet Océan insondable des tempêtes et des volontés divines, le vertige le prenait malgré lui, et il avait beau adorer l'arbre du salut, il ne pouvait croire, pilote tremblant et timide, qu'il ne fût point voué à un inévitable naufrage.

La guérison qui semblait en si bonne voie lors de son arrivée à Olney rétrograda tout à coup, et un nouveau trouble vint ébranler profondément cette vive et si pénétrante intelligence. L'année 1773 fut presque aussi funeste pour Cowper que l'avait été celle de 1763. M^{me} Unwin veilla auprès de lui, l'arracha tant qu'elle put à lui-même, et entoura de soins angéliques sa longue et graduelle convalescence, qui demanda bien des saisons. En 1774, il était mieux, mais incapable de toute lecture et de toute distraction de société, et il avait toutefois besoin absolument de s'occuper à quelque chose, mais sans fatiguer son attention. C'est alors que, passant une grande partie de sa

journée au jardin, il eut l'idée d'appriivoiser de jeunes lièvres. On lui en avait donné un auquel il avait pris plaisir, et, quand on le sut, il lui en vint de plusieurs côtés :

“ J’entrepris, a-t-il raconté dans un agréable récit, d’élever trois des levrauts qu’on m’avait apportés, et pour les distinguer ici, je vous dirai les noms que je leur avais donnés, *Puss*, *Tiney* et *Bess*. Malgré les deux appellations féminines, vous saurez que c’étaient trois mâles. Me faisant aussitôt charpentier, je leur construisis une maisonnette ; chacun y avait une loge séparée, disposée de façon à y maintenir une exacte propreté. . . . Pendant le jour, ils avaient la jouissance d’une salle commune, et, à la nuit, chacun se retirait dans son lit et sans jamais prendre celui d’un autre.

“ *Puss* s’appriivoisa et devint aussitôt familier ; il ne demandait qu’à sauter sur mes genoux, il se dressait sur ses pieds de derrière et mordillait le bout de mes cheveux. Il se laissait volontiers prendre et emporter dans mes bras, et plus d’une fois il lui est arrivé de s’endormir sur moi. Il fut malade trois jours ; durant ce temps, je le nourris moi-même, je le tins séparé de ses compagnons pour qu’ils ne lui fissent point de mal (car les lièvres, comme plusieurs autres animaux sauvages, tourmentent l’individu de leur espèce qu’ils voient malade), et, grâce à des soins constants et en le traitant avec des

herbes variées, je lui rendis une parfaite santé. Nulle créature ne saurait se montrer plus reconnaissante que mon pauvre malade après sa guérison : il exprimait sa gratitude de la manière la plus significative en me léchant la main, le dos de la main d'abord, puis la paume, puis chaque doigt séparément, comme s'il s'était inquiété de ne laisser aucune partie sans remerciement ; cérémonie qu'il ne renouvela jamais qu'une seule fois depuis et dans une occasion toute semblable. Le trouvant tout à fait doux et traitable, j'avais pris l'habitude de l'emporter toujours après déjeuner dans le jardin, où il se cachait ordinairement sous les feuilles d'un plant de concombres, y sommeillant ou y ruminant jusqu'au soir : les feuilles lui fournissaient aussi un régal favori. Je ne l'eus pas longtemps habitué à ce goût de liberté sans qu'il commençât à se montrer impatient de voir revenir l'heure d'en jouir. Il cherchait à m'inviter à aller au jardin en tambourinant des pattes sur mon genou, ou par un regard d'une telle expression qu'il n'était pas possible de s'y tromper. Si cette rhétorique ne lui réussissait pas assez vite, il se mettait à prendre le pan de mon habit entre ses dents et à le tirer de toute sa force. On peut donc dire de *Puss* qu'il s'était complètement apprivoisé, que la timidité, la sauvagerie de sa nature, avait tout à fait disparu, et, en un mot, il était visible, à mille signes qu'il serait superflu d'énumérer, qu'il

était plus heureux dans la société de l'homme que lorsqu'il était enfermé avec ses compagnons naturels.

“ Il n'en fut point ainsi de *Tincy* ; sur lui les plus doux traitements n'eurent pas le moindre effet. Lui aussi, il fut malade, et dans sa maladie il eut également part à mes soins et à mon attention ; mais si, après sa guérison, je prenais la liberté de le caresser de la main, il grognait, frappait des pieds de devant, s'élançait ou mordait. Cependant il était fort amusant à sa manière ; ses maussaderies mêmes étaient un sujet de divertissement, et, dans ses jeux, il gardait un tel air de gravité, et il s'acquittait de ses repas avec une telle solennité de manières, qu'en lui aussi j'avais un agréable compagnon.

“ *Bess*, qui mourut peu après avoir atteint sa pleine croissance, et pour être rentré trop tôt dans sa loge qu'on venait de laver et qui était encore tout humide, *Bess* était un lièvre de l'humeur la plus gaie et la plus drôle. *Puss* avait été apprivoisé par de bons traitements ; *Tincy* n'était point de nature à être apprivoisé du tout ; et *Bess* avait une hardiesse et une confiance qui le rendirent familier dès le commencement. Je les admettais toujours au salon après le souper, là où le tapis offrant à leurs pieds plus de prise, ils pouvaient sautiller, bondir et se livrer à mille gambades dans lesquelles *Bess*, comme étant remarquablement

fort et hardi, était toujours supérieur aux autres et se montrait le Vestris de la bande. . . .”

De ces trois lièvres, *Puss* est celui que Cowper a pris le plus soin d’immortaliser. Il le garda pendant près de douze ans, le célébra dans un des livres du poème de *la Tâche*, se félicitant d’avoir gagné toute sa confiance et d’avoir détruit en lui toute crainte : “ Si je te survis, disait-il, je creuserai ta fosse et, en t’y plaçant, je dirai avec un soupir : *J’ai connu au moins un lièvre qui a eu un ami.*”—On trouva dans ses papiers un *memorandum* notant la date et les circonstances de la mort du pauvre *Puss*.

“ Il n’est pas étonnant, remarque-t-il encore, que mon intime connaissance avec ces échantillons de l’espèce m’ait appris à avoir en horreur l’amusement du chasseur ; celui-ci sait bien peu quelles aimables créatures il persécute, de quelle gratitude ils sont capables, combien ils sont folâtres et gais d’humeur, avec quel bonheur ils jouissent de la vie, et que s’ils sont pénétrés, comme on les voit, d’une crainte si particulière de l’homme, c’est uniquement parce que l’homme leur a donné trop de motifs pour cela.” Timide lui-même et si sujet à la terreur, Cowper faisait de ces animaux à lui un rapprochement naturel : il leur appliquait le mot miséricordieux et humain du poète : *non ignara mali* . . . , et il eût volontiers répété aussi avec un poète de l’Orient : “ Ne fais point de mal

à une fourmi qui traîne un grain de blé, car elle a une vie, et cette douce vie lui est chère.”

Durant les six années suivantes (1774-1780), l'esprit de Cowper et ses facultés effrayées vont se recueillir et se relever peu à peu, jusqu'à ce qu'il arrive insensiblement à les posséder dans toute leur force et dans toute leur grâce, et à trouver pour la première fois (phénomène singulier !) tout son fruit et toute sa fleur poétique réunis sous un rayon inespéré, à l'âge de cinquante ans.

La lecture et la faculté de composition ne lui revinrent que peu à peu ; les occupations manuelles eurent longtemps le dessus : “Rousseau aurait été content de moi, dit Cowper, en me voyant ainsi travailler, et il se serait écrié avec ravissement : *J'ai trouvé mon Émile !*” Le ciseau et la scie étaient ses principaux outils, et il fabriquait “des tables comme on en peut voir, et des escabeaux comme il n'y en eut jamais.” Plaisantant plus tard sur les occupations de divers genres qu'il s'était créées à cette époque où il lui fallait échapper à tout prix aux inconvénients et aux dangers du rien-faire, il disait encore :

“J'ai, dans cette vue unique, entrepris bien des métiers auxquels la nature ne m'avait pas destiné, quoique dans le nombre il y en ait où j'ai fait de remarquables progrès par la seule force d'une héroïque persévérance. Il n'y avait

point de monsieur dans tout le pays qui pût se vanter d'avoir mieux fait que moi des loges d'écureuils, des niches de lapins ou des cages d'oiseaux ; et en ce qui est de faire des filets (de pêche ou de chasse), je ne reconnaissais point de supérieur. J'eus même la hardiesse de prendre en main le crayon, et j'étudiai toute une année l'art du dessin. Bien des figures en sortirent, qui avaient au moins le mérite de n'avoir point leurs pareilles ni dans l'art ni dans la nature. Mais avant la fin de l'année, j'eus occasion de m'émerveiller du progrès qu'on peut faire en dépit de l'insuffisance naturelle et par la seule opiniâtreté de la pratique ; car j'en vins à produire trois paysages qu'une dame jugea dignes d'être encadrés et mis sous verre. Alors je pensai qu'il était grand temps de changer cette occupation pour une autre, de peur, dans mes productions suivantes, de compromettre l'honneur que je m'étais si heureusement acquis. Mais le jardinage fut de toutes mes occupations celle dans laquelle je réussis le mieux, quoique même en cela, je n'aie point atteint du premier coup la perfection. Je commençai par des laitues et des choux-fleurs ; de là je passai aux concombres, puis aux melons ; alors j'achetai un oranger auquel, en temps opportun, j'ajoutai deux ou trois myrtes. Ils me procurèrent jour et nuit de l'occupation pendant tout un dur hiver ; pour les défendre de la gelée dans une

situation où ils y étaient fort exposés, il me fallut dépenser bien de l'habileté et bien des soins. Je m'arrangeai pour leur donner une chaleur de foyer, et j'ai, bien des nuits consécutives, trotté à travers la neige avec le soufflet sous mon bras au moment de m'aller coucher, pour aller donner le dernier coup de feu à la braise, de peur que la gelée ne les saisît avant le matin. De très petits commencements ont quelquefois de grandes suites. Pour avoir élevé deux ou trois petits arbres verts, l'ambition me prit d'avoir une serre, et en conséquence je me mis à en bâtir une. Ce fut, si j'en excepte les vers, ce qui m'amusa le plus longtemps de tout ce que j'avais imaginé d'inventions et d'expédients de tout genre pour échapper au malheur de n'avoir rien à faire."

La poésie commençait à le partager ; il y recourait de temps en temps, mais seulement quand il avait quelque chose de particulier et de plus vif à exprimer, et qui lui eût paru excessif en prose : les vers alors lui semblaient "le seul véhicule convenable à la véhémence de l'expression." Il ne se donnait que de courts sujets qui avaient trait aux choses du moment, quelquefois à la politique (car c'était le temps de la guerre d'Amérique, et Cowper était à bien des égards un Anglais de vieille roche) ; mais le plus ordinairement, il ne s'agissait dans ses vers que des accidents de son jardin. Il

faisait des vers latins non sans quelque recherche, et le plus souvent de petites fables morales en anglais. En voici une, par exemple :

LE ROSSIGNOL ET LE VER LUISANT

“Un Rossignol qui, tout le long du jour, avait réjoui le village de son chant et n'avait suspendu ses notes ni au crépuscule ni même lorsque la soirée fut finie, commença à ressentir autant qu'il le pouvait les appels aigus de la faim ; lorsque, regardant avidement à l'entour, il avisa tout à coup au loin sur la terre quelque chose qui brillait dans l'ombre, et il reconnut le Ver luisant à son étincelle. Aussitôt s'abatant du sommet de l'aubépine, il pensa à le mettre dans son gosier. Le Ver, ayant pris garde à son intention, le harangua ainsi très éloquentement : “Si vous admiriez ma lampe, lui dit-il, autant que moi votre art, ô Ménestrel, vous auriez horreur de me faire du mal autant que moi d'attenter à votre chanson ; car c'est la même Puissance divine qui nous a appris, vous à chanter et moi à briller, afin que vous avec votre musique, moi avec ma lumière, nous puissions embellir et réjouir la nuit.” Le Chanteur entendit cette courte harangue, et, gazouillant son approbation, il le laissa, comme le dit mon histoire, et il alla trouver un souper quelque part ailleurs.

“De ceci les sectaires querelleurs peuvent

apprendre à démêler leur véritable intérêt : que le frère ne devrait point guerroyer contre le frère, qu'il ne faut se déchirer ni se dévorer entre soi, mais plutôt chanter et briller par un doux accord, jusqu'à ce que cette pauvre nuit passagère de la vie soit écoulée ; respectant ainsi l'un chez l'autre les dons de la nature et de la grâce.

“Ceux-là entre les Chrétiens méritent le mieux ce nom, qui ont à cœur de faire de la paix leur but ; la paix, qui est à la fois le devoir et la récompense de celui qui rampe et de celui qui vole.”¹

D'abord il ne faisait des vers que par manière d'amusement, comme il faisait des cages, comme il soignait des fleurs, comme il dessinait le paysage, cependant avec feu toujours ; il avait des veines pour chacun de ses goûts, et quand l'un le tenait, les autres devaient céder le pas pour quelque temps. Il ne goûtait rien médiocrement : “Je n'ai jamais reçu, disait-il, un *petit*

¹ Cowper a en France depuis assez longtemps des admirateurs et des amis qui le lisent et le cultivent en silence : la traduction que je viens de donner est due à un poète bien connu, M. Lacaussade, qui, ainsi que M. William Hughes, s'est fort occupé de ce maître austère et familier.—On peut comparer cette fable du *Rossignol* et du *Ver luisant* à une épigramme d'Evenus de Paros, traduite par André Chénier, et dans laquelle une Cigale est aux prises avec une Hirondelle : c'est la différence du sentiment grec au sentiment chrétien.

plaisir de quoi que ce soit dans ma vie ; si j'ai une impression de joie, elle va à l'extrême." Il commençait aussi à écrire à quelques amis de jolies lettres soignées, élégantes, ingénieuses dans leur naturel. Son esprit réveillé, et, à quelques égards, réparé par un si long repos, le tourmentait par accès, et il ne savait qu'en faire. Le physique pourtant n'était pas de force encore à supporter une longue attention ; et il compare le réseau des fibres de son cerveau à une toile d'araignée : une seule pensée obstinée qui s'y loge ébranle et compromet toute la contexture. Cependant le génie devenait plus fort et sentait ses ailes : " Hélas ! s'écriait-il, le jour où il envoyait à un ami cette fable du *Rosignol* et du *Ver luisant*, que puis-je faire de mon esprit ? Je n'en ai point assez pour faire de grandes choses, et ces petites choses sont si fugitives, que lorsqu'on attrape un sujet, on ne fait que remplir sa main de fumée. Je dois en agir avec mon esprit comme je fais avec ma linotte : je la garde le plus habituellement en cage ; mais de temps à autre je lui ouvre la porte, afin qu'elle puisse voler un peu autour de la chambre, et puis je la renferme de nouveau. Mon esprit voletant a donc produit la petite pièce que voici. . . ." Et c'était cette fable qu'il envoyait. Partout, dans ses lettres, dans ses vers de cette époque (1780), perce du milieu des parties graves le plus gracieux enjouement. On se surprend à dire : Quelle

nature vive, folâtre, pleine de gentillesse, curieuse et ouverte à toute impression, quand elle n'est pas sombre ! Comme le printemps lui cause une légère ivresse ! il y a chez lui de l'écureuil dans cette gaieté qu'il lui inspire. Mais les grands et sérieux côtés reparâitront toujours ; cette aimable créature a eu un côté frappé et foudroyé.



(SUITE)

Lundi, 27 novembre 1854.

LORSQUE Cowper s'était senti mieux et plus fort d'esprit, il avait commencé une Correspondance avec un petit nombre d'amis, et il la suivit sans interruption pendant plusieurs années ; c'est là surtout qu'on apprend à le connaître et à pénétrer dans les mystères de son esprit ou de sa sensibilité. Il écrit d'abord à M. Unwin, cet aimable fils de la maison, qui était devenu pasteur dans un autre lieu ; il écrit à M. Newton qui, en 1779, avait quitté Olney pour devenir recteur de la paroisse de Saint-Mary Woolnoth à Londres. Il a aussi de temps en temps de petites lettres pour le seul de ses premiers amis et camarades d'école et de jeunesse qu'il ait conservé, Joseph Hill, à qui il rappelle le temps où celui-ci, dans leurs promenades "couché tout de son long sur les ruines d'un vieux mur au bord de la mer," s'amusait à lire la *Jérusalem* ou le *Pastor Fido*. Dans la vie retirée qu'il mène, il a peu à raconter ; il parle de lui, de ses lectures qui sont d'abord rares, des petits accidents qui diversi-

fient à peine cet intérieur tranquille. Il y avait des points douloureux et profonds et qui ne furent jamais entièrement guéris en lui ; il évite de les toucher, et il se montre plutôt par le côté vif, ingénieux, affectueux et riant. Il y a telle lettre où il commence par dire qu'*il n'a rien à dire*, et, sous prétexte de cela, il se met à trouver de très jolies choses et très sensées : il y donne toute la théorie de la Correspondance familière entre amis : écrire toujours, un mot chassant l'autre, et laisser courir la plume sans y tant songer, comme va la langue quand on cause, comme va le pas quand on chemine.

Au milieu de mille grâces, il se rencontre quelques bizarreries dans ses lettres. Cowper a le goût plus hardi et plus original que sûr. C'est un délicat, mais un délicat qui a senti des choses si particulières et si aiguës, qu'il osera infiniment, lorsqu'il s'agira d'exprimer au vif ses façons d'être et de penser. Il a des images qui étonnent, des comparaisons étranges et qu'il soutient et prolonge avec une finesse un peu pointilleuse ou compassée. Il ne se refuse aucune de celles qui lui viennent à la fantaisie : ainsi, dans une lettre à M. Newton, il comparera l'état de son esprit en lui écrivant à une planche sous le rabot ; les premières pensées qui lui viennent, les pensées de dessus, ce sont les *copeaux*, etc. . . . A ces endroits-là, il peut paraître subtil et recherché ; mais le plus ordinairement, l'imprévu de ses images ne fait

qu'ajouter un agrément de plus à leur exactitude. Il a de ces ironies pénétrantes comme en ont les natures douloureuses et timides, douées d'organes plus fins, et que choquent, sans s'en douter, les brusqueries ou les grossièretés d'alentour. Voici en son entier une petite lettre railleuse, et digne, par le tour, d'un Pline le Jeune :

AU RÉVÉREND JOHN NEWTON

“ Olney, 16 avril 1780.

“ Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, nous avons eu une visite de M***. Je ne me suis point senti grandement disposé à l'accueillir avec cette prévenance d'où un étranger peut conclure qu'il est le bienvenu. A sa manière, qui est plutôt hardie qu'aisée, j'ai jugé que ce n'était point la peine ici, et que ce ne serait qu'un soin futile qui, en manquant, lui ferait peu de faute. Il a l'air d'un homme qui a vu du pays plutôt que d'un homme comme il faut qui a voyagé ; il a tout à fait secoué cette réserve qui entre si ordinairement dans le caractère anglais ; et cependant il ne s'ouvre point doucement et par degrés comme font les gens de manières polies, mais il vous éclate au visage tout à la fois. Il parle très haut, et quand nos deux pauvres petits rouges-gorges entendirent ce grand bruit, ils furent pris aussitôt d'une émulation de le surpasser.

En élevant leur voix, ils le firent encore hausser la sienne ; et cette voix grossie leur devenait à son tour un nouveau stimulant. Aucune des deux parties n'entendait abandonner la lutte, qui devint de plus en plus inquiétante pour nos oreilles durant toute la visite. Les oiseaux cependant y survécurent, et nous aussi. Ils se flattent peut-être d'avoir remporté une complète victoire, mais je crois bien que le monsieur les aurait tués tous les deux s'il était resté encore une heure."

On peut rapprocher de ce joli billet une autre lettre écrite quelques années après (mars 1784), dans laquelle Cowper raconte la visite, ou plutôt l'irruption d'un candidat à la députation, une après-dînée, dans sa paisible demeure d'Olney, à l'heure même où le lièvre *Puss* prenait ses ébats au salon, et où lui-même, entre M^{me} Unwin et une autre amie qui toutes deux tricotaient ou faisaient du filet, il enroulait de la laine. Les candidats, en Angleterre, font bruyamment leurs visites, accompagnés d'amis et ayant à leurs trousses une bande d'enfants et de peuple : la maison était donc envahie. Cette entrée tumultueuse, la sollicitation du candidat, l'assurance donnée à Cowper, qui s'en défend de son mieux, qu'il a *de l'influence, beaucoup d'influence*, l'espoir qu'il voudra bien en user en faveur de celui qui l'en remercie à tout hasard ; les poignées de mains

et les embrassades à toute la maison, y compris la servante ; tout ce petit tableau compose une page des plus piquantes, et qu'on cite ordinairement quand on a à parler de la Correspondance de Cowper.¹ Mais le tissu habituel de ses lettres est plus uni et ne roule que sur de minces détails touchés avec complaisance et qui perdraient à être détachés ; une partie du charme est dans la suite même et dans l'effet de l'ensemble. Tout à côté d'une lettre badine où il raconte à M. Newton une escapade et une fuite de son lièvre favori qui, un soir, pendant le souper, rompt son treillage, prend sa course à travers la ville, et qu'on ne parvient à rattraper qu'après toute une odyssee aventureuse, on lira une lettre très grave, très élevée, à une de ses nobles cousines qu'il n'avait pas vue depuis des années, qui avait été très belle, et à qui les hautes et sérieuses pensées étaient devenues familières. Quelle impression le Temps a-t-il produit sur elle dans ce long intervalle ? l'a-t-il marquée de sa griffe au visage, ou l'a-t-il épargnée et a-t-il fait *patte de velours* comme il se plaît à faire quelque-fois ?

“ Je l'ignore, lui écrit Cowper, mais, du

¹ Cette lettre a été citée par Jeffrey dans l'article qu'il donna autrefois dans la *Revue d'Édimbourg* (juin 1804), sur la *Vie de Cowper*, par Hayley. Je la trouve citée aussi et traduite dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, qui contient un travail bien fait sur Cowper (janvier et février 1854).

moins, s'il est un ennemi de la personne et de l'enveloppe, il est un ami de l'âme, et vous l'avez trouvé tel. A cet égard, le traitement que nous recevons du Temps dépend de l'accueil que nous lui faisons. . . . Il est clément pour ceux qui, tels que vous, savent se tenir comme sur la pointe du pied au sommet de la colline de la vie, jetant un regard en bas avec plaisir sur la vallée qu'ils ont traversée, et de temps en temps étendant leurs ailes pour s'élever avec espérance vers l'Éternité. . . .”

Le charme de la Correspondance de Cowper est dans cette succession d'images, de pensées et de nuances qui se déroulent avec une vivacité variée, mais d'un cours égal et paisible. On saisit mieux dans ses lettres les sources véritables de sa poésie, de la vraie poésie domestique et de la vie privée : un badinage encore affectueux, une familiarité qui ne dédaigne rien de ce qui intéresse, comme étant trop humble et trop petit, mais tout à côté, de l'élévation, ou plutôt de la profondeur. N'oublions pas non plus l'ironie, la malice, une raillerie fine et douce comme elle paraît dans les lettres que j'ai citées.

Il vint un moment, je l'ai dit déjà, où Cowper sentit que de faire des cages, des serres ou des dessins ne lui suffisait plus : il se remit à la poésie, et à une poésie qui naissait de sa vie même et des circonstances qui l'environnaient. C'étaient des pièces courtes, d'ordi-

naire des fables, où ses rouges-gorges, ses chardonnerets avaient leur rôle et amenaient leur morale toujours humaine et sensible, bien que puritaine. Il travaillait ces amusements de son loisir avec un soin particulier, et il n'était content que lorsqu'il les avait amenés à perfection : "Toucher et retoucher, dit-il quelque part, bien qu'il y ait des écrivains qui se targuent de négligence, et d'autres qui rougiraient de montrer leurs brouillons, est le secret de presque tous bons écrits, particulièrement en vers."—"Tout ce qui est court, dit-il encore, doit être nerveux, mâle et concis. Tels sont les petits hommes, tels aussi doivent être les petits poèmes." Mais évidemment il cherchait encore ses sujets, et la forme neuve et curieuse de ce talent en éveil ne savait où s'appliquer avec suite et vigueur. Ici nous trouvons un rapport (un seul rapport, il est vrai) de Cowper à La Fontaine : comme celui-ci, le génie de Cowper a besoin d'être excité, soutenu par l'amitié ; il lui faut un guide, quelqu'un qui lui indique ses sujets, comme presque toujours quelque beauté, une Bouillon ou une La Sablière, les commandait à La Fontaine. Presque tout ce que fit Cowper eut ainsi son motif déterminant dans un vœu, dans un désir des personnes qui lui étaient chères : s'il prit part aux *Hymnes* d'Olney, ce fut à la prière de M. Newton ; s'il écrivit

son premier Recueil de poèmes, ce fut M^{me} Unwin qui l'y enhardit et l'y sollicita ; s'il écrivit son chef-d'œuvre, *la Tâche* (comme le nom l'indique assez), ce fut parce que lady Austen, une nouvelle amie, la lui imposa et le voulut.

L'hiver de 1780-1781 marque le moment où Cowper se mit décidément au travail et devint auteur. Le printemps le dissipait trop pour qu'il pût beaucoup s'y recueillir ; il aimait mieux en profiter avec l'abeille et avec l'oiseau : mais les soirs d'hiver, près de son intelligente et silencieuse amie, dans ce doux confort domestique qu'il a si bien exprimé, ayant là près de lui la bouilloire qui chante, et la tasse pleine de cette liqueur "qui égaye et qui n'enivre pas," il s'appliqua pour la première fois à traiter en vers d'assez longs sujets, tout sérieux d'abord et presque théologiques, qui montrent, à leur titre seul, le fond de ses pensées : *le Progrès de l'Erreur, la Vérité, l'Espérance*, etc. Il y mêla et y fit entrer avec adresse quelques parties plus gaies et d'une satire assez amusante, qu'il tâcha d'accommoder au goût du monde. J'ai cité et analysé précédemment, de ce premier Recueil de Cowper, le poème de *la Retraite*, le meilleur et le plus beau : aussi n'en parlerai-je pas ici. Ces premières fleurs de poésie sont toutefois des fleurs d'hiver, cela s'y sent un peu trop à une teinte morale et austère

qui est répandue sur le tout ; mais il n'en sera pas ainsi de son second Recueil, de son grand et charmant poème.

Le premier volume de Cowper parut vers le commencement de 1782 et eut peu de succès de vente, mais seulement un succès d'estime. Franklin, à qui un ami l'envoya à Passy, où il était alors, y trouva, dit-il, "quelque chose de si nouveau dans la manière, de si aisé et pourtant de si correct dans le langage, de si clair à la fois et de si concis dans l'expression, et de si juste dans les sentiments," qu'il le lut d'un bout à l'autre avec plaisir (rare louange pour des vers, surtout de la part de quelqu'un qui n'en lisait plus), et il en relut même certaines pièces plus d'une fois. Un tel suffrage était fait pour consoler Cowper de n'en avoir pas obtenu de plus nombreux. Il avait voulu être utile et plaire en même temps pour mieux insinuer au monde sa morale et ses conseils : il n'avait réussi qu'à demi ; il se dit qu'une autre fois il réussirait mieux peut-être. Les journaux et Revues du temps n'avaient pas tous bien parlé de lui. Ce roi redouté ou ce tyran de la critique, Samuel Johnson, au terme de sa carrière, garda le silence, et Cowper s'en félicita. Cette poésie était trop neuve pour être bien comprise tout d'abord, et il n'y avait pas encore assez de fraîches éclaircies et de vifs tableaux pour enlever et séduire. Pourtant, dans ces

suffrages des critiques, auxquels il n'était que médiocrement attentif et sensible, il en était un que le poète avait fort à cœur d'obtenir, c'était celui du *Monthly Review*, le plus répandu des recueils littéraires d'alors et qui tardait à se prononcer :

“Que dira de moi ce Rhadamanthe de la critique, écrivait Cowper à un ami (12 juin 1782), lorsque mon génie tout tremblant comparâtra devant lui ? Il me tient toujours sur le gril, et je dois attendre encore un mois avant d'avoir son arrêt. Hélas ! quand je fais ainsi des souhaits pour obtenir de ce côté une sentence favorable (s'il faut vous confesser une faiblesse que je n'avouerais pas à tout le monde), c'est que je ne m'y sens pas peu intéressé par le soin que j'ai pour ma réputation ici même, parmi mes voisins d'Olney. Il y a ici des horlogers qui eux-mêmes sont de beaux esprits, et qui à présent peut-être pensent que j'en suis un aussi ; il y a un menuisier et un boulanger, et, sans parler des autres, il y a votre idole M. Teedon, dont un sourire fait la renommée. Tous ces gens-là lisent le *Monthly Review*, et tous me tiendront pour une bête si ces terribles critiques leur en montrent l'exemple. Oh ! quand je devrais être réputé bête partout ailleurs, cher monsieur Griffith, laissez-moi passer pour un génie à Olney.”

Quelques saisons de joie et de soleil allaient luire enfin pour Cowper ; un rayon brillant allait s'introduire dans sa vie. Ce n'est plus au coin du feu l'hiver, c'est l'été, dans son cabinet de verdure, dans son cadre de jasmin et de chèvre-feuille tant de fois décrit, dans sa serre où on le voit assis avec des myrtes pour persienne, qu'il va désormais composer des vers, sérieux toujours, mais frais, animés et éclairés d'une lumière imprévue. Une fée charmante avait alors traversé son ombre et s'était introduite un moment dans sa vie. Un jour qu'il était à la fenêtre de la rue, il vit entrer dans un magasin d'en face une femme de sa connaissance et de celle de M^{me} Unwin, avec une étrangère qui n'était autre qu'une sœur, à elle, nouvellement arrivée dans le pays, et celle-ci avait je ne sais quoi de si attrayant et de si ravissant à la simple vue, que Cowper, tout timide qu'il était, désira aussitôt de la connaître. C'était lady Austen, veuve d'un baronnet. A peine admise dans cet intérieur discret, elle s'y plut autant qu'elle y charma ; elle y apportait ce qui y avait manqué jusquelà, de la nouveauté et de la fantaisie. Cette rare personne était douée des plus heureux dons ; elle n'était plus très jeune ni dans la fleur de beauté ; elle avait, ce qui est mieux, une puissance d'attraction et d'enchantement qui tenait à la transparence de l'âme, une faculté de reconnaissance, de sensibilité émue

jusqu'aux larmes pour toute marque de bienveillance dont elle était l'objet. Tout en elle exprimait une vivacité pure, innocente et tendre. C'était une créature *sympathique*, et elle devait tout à fait justifier dans le cas présent ce mot de Bernardin de Saint-Pierre : " Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme."

Mais si lady Austen éclipse un moment M^{me} Unwin, elle ne l'efface point et ne la diminue pas. Gardons-nous de méconnaître les qualités essentielles de celle-ci : amie de Cowper depuis seize années déjà à cette date (1781), elle avait été tous les jours la même pour les soins et la tendresse ; elle avait sacrifié sa santé en le veillant aux heures sinistres et funèbres : aux moments meilleurs, elle lui avait donné des conseils de travail pleins de justesse et de bonne direction. Elle était la solidité et le jugement même. Littérairement, son goût était sain et sûr : " Elle est si bon critique, non par théorie, mais par nature, disait Cowper, et elle a un sentiment si net de ce qui est bon ou mauvais dans une composition, que lorsque dans le doute je lui soumets (ce qu'en pareil cas je ne manque jamais de faire) deux sortes d'expression qui semblent avoir également droit à ma préférence, elle se décide, sans que je l'aie jamais vue se tromper, pour la plus droite et la meilleure." Tout le temps que Cowper fut entre ces deux femmes (car bientôt lady Austen

devint leur proche voisine, et leur journée était en commun), il eut tout ce qu'il pouvait désirer pour son talent de poète, à savoir, l'impulsion et la critique. "Sans M^{me} Unwin, il est probable qu'il ne fût jamais devenu auteur, et sans lady Austen, il ne fût jamais devenu un auteur populaire," a dit très judicieusement Southey.

Ajoutons vite (car ceci n'est point une biographie que nous prétendons esquisser, et nous ne voulons que faire connaître l'homme et le poète par ses traits principaux) que dès que Cowper s'aperçut que la présence de lady Austen pouvait à la longue chagriner M^{me} Unwin, et que l'aimable fée apportait dans le commerce habituel un principe trop vif de sensibilité ou de susceptibilité, propre à troubler leurs âmes unies, il n'hésita point une minute ; et, sans effort solennel, sans coquetterie, par une simple lettre irrévocable, il sacrifia l'agréable et le charmant au nécessaire, et l'imagination tendre à l'immuable amitié.

Mais auparavant il y eut des heures uniques où, dans cette compagnie riante, excité et rassuré à la fois, il jouissait, à cet âge tardif, d'une jeunesse inattendue, et où son talent comme son cœur trouvait enfin son épanouissement.— Et aussi ne nous figurons point Cowper toujours affublé de cette espèce de bonnet de nuit bizarre sous lequel on nous le représente invariablement dans ses portraits. Il nous le dit lui-même, à

cet âge de cinquante ans passés, il paraissait un peu moins que son âge ; il avait gardé de ses airs vifs de jeune homme ; il avait moins grisonné encore qu'il n'était devenu chauve, mais une *mèche* (comme cela s'appelle), une mèche bien placée réparait le vide et faisait boucle à son oreille, l'après-midi, quand il était coiffé, avec sa bourse et son ruban noir, il pouvait paraître tout à fait galant. Or un jour, en été, qu'il avait plu, il se passa entre les dames et lui, au jardin, la petite scène suivante (*Marie*, c'est M^{me} Unwin ; *Anna*, c'est lady Austen) :

LA ROSE

“ La Rose avait été mouillée, à l'instant même mouillée par la pluie, cette Rose que Marie allait offrir à Anna. L'ondée abondante chargeait la fleur et faisait pencher sa tête si belle.

“ La corolle était toute remplie, et les feuilles étaient tout humides ; à la voir avec poésie, on aurait dit qu'elle versait des pleurs pour ses boutons laissés à regret sur le riche buisson où elle avait fleuri.

“ Je me hâtai de la saisir, la voyant peu faite pour un bouquet, ainsi mouillée et noyée, et, la secouant rudement, trop rudement, hélas ! je la brisai :—elle tomba à terre.

“ Et voilà pourtant, m'écriai-je, ce que font

sans pitié quelques-uns auprès d'une âme délicate, s'inquiétant peu de froisser et de briser un cœur déjà voué au chagrin.

“ Cette Rose élégante, si je l'avais secouée moins brusquement, aurait pu fleurir un moment avec celle à qui on l'offrait : une larme qu'on essuie avec un peu d'adresse peut être bientôt suivie d'un sourire.”

Cette délicieuse petite pièce dit tout, la joie et l'émotion pure de Cowper entre ces deux femmes, leur union passagère et fragile, et la rose qui se brise par mégarde, avant que l'une ait achevé de l'offrir à l'autre.

Le charme de poésie posséda tout à fait Cowper en ces années (1782-1784). La composition et la publication de son premier Recueil n'avaient fait que le mettre en train et en verve ; il sentait que ce n'était qu'en écrivant, et en écrivant des vers, qu'il pouvait échapper complètement à sa mélancolie : “ Il y a, disait-il vers ce temps, il y a dans la peine et le travail poétique un plaisir que le poète seul connaît : les tours et les détours, les expédients et les inventions de toute sorte auxquels a recours l'esprit, à la poursuite des termes les plus propres, mais qui se cachent et qui ne se laissent point prendre aisément ;—savoir arrêter les fugitives images qui remplissent le miroir de l'âme, les retenir, les serrer de près, et les forcer de se fixer jusqu'à ce que le crayon en

ait tiré dans toutes leurs parties une ressemblance fidèle ; alors disposer ses tableaux avec un tel art que chacun soit vu dans son jour le plus propice, et qu'il brille presque autant par la place qui lui est faite, que par le travail et le talent qu'il nous a coûtés : ce sont là des occupations d'un esprit de poète, si chères, si ravissantes pour sa pensée, et de nature à le distraire si adroitement des sujets de tristesse, que, perdu dans ses propres rêveries, heureux homme ! il sent les inquiétudes de la vie, faute de leur aliment accoutumé, s'éloigner toutes et s'évanouir."—A cette heure où, entrant dans une veine de composition nouvelle, il prenait véritablement possession de tout son talent, et où, comme il le disait d'un mot, le rejeton était devenu un arbre (*fit surculus arbos*), Cowper rappelait, avec l'orgueil d'un auteur ayant conscience de son originalité, qu'il y avait *treize* ans qu'il n'avait point lu de poète anglais, et *vingt* ans qu'il n'en avait lu qu'un seul, et que, par là, il était naturellement à l'abri de cette pente à l'imitation que son goût vif et franc avait en horreur plus que toute chose : "L'imitation, même des meilleurs modèles, est mon aversion, disait-il ; c'est quelque chose de servile et de mécanique, un vrai tour de passe-passe qui a permis à tant de gens d'usurper le titre d'auteur, lesquels n'auraient point écrit du tout s'ils n'avaient composé sur le patron de quelque véritable

original." C'est ainsi qu'en se créant tout à fait à lui-même un style selon ses pensées et une forme en accord avec le fond, ce solitaire sensible et maladif, ingénieux et pénétrant, a été l'un des pères du réveil de la poésie anglaise.

Il allait devenir populaire le jour et par le côté où il y songeait le moins. Une après-midi que lady Austen le voyait plus triste qu'à l'ordinaire et prêt à retomber dans ses humeurs sombres, elle imagina, pour le stimuler, de lui raconter une histoire de nourrice qu'elle savait d'enfance, très drôle et très gaie, l'*Histoire divertissante de John Gilpin*, où l'on voit comme quoi il alla plus loin qu'il n'eût voulu et s'en revint sain et sauf. Cowper écouta, rit beaucoup, y rêva toute la nuit, et le lendemain matin il avait fait sa ballade ou complainte (il avait un talent particulier pour les ballades), qui fit rire aux larmes la petite assistance au déjeuner. Il envoya cette bagatelle à son ami M. Unwin, qui la fit imprimer dans un journal ; on ne savait pas d'abord le nom de l'auteur, et l'on s'en inquiétait peu. Le pièce sommeilla deux ou trois ans. Mais voilà qu'un acteur célèbre, Henderson, l'héritier de Garrick, qui faisait des lectures publiques pour le grand monde, ayant eu un numéro du journal où était *John Gilpin*, s'avisait d'en faire une récitation comique dans une de ses séances. Dès lors la vogue s'en mêla, et avec fureur ; il ne fut question pour

quelque temps que de *John Gilpin* ; on le réimprima à part, et on en vendit des milliers d'exemplaires ; des caricatures à l'envi illustrèrent son aventure ; et (ironie des choses !) Cowper, ce poète moraliste et austère qui avait visé à réformer le monde, se trouva subitement à la mode et dans la faveur des salons pour une boutade qui, sauf plus d'innocence et une chasteté parfaite, aurait pu être aussi bien une des drôleries plaisantes et comme qui dirait un *Cadet Buteux* ou *Monsieur et Madame Denis* de Désaugiers.

John Gilpin est un bon citoyen, un brave drapier de Cheapside qu'on estime à la ronde, de plus capitaine dans la garde bourgeoise de la bonne ville de Londres. Il est à la veille de l'anniversaire de son mariage, contracté il y a juste vingt ans. Il s'agit de faire une petite débauche, et madame Gilpin, tout économe qu'elle est, propose la première d'aller dîner à Edmonton, à l'enseigne de la Cloche. Elle ira en chaise de poste, avec enfants, sœur, neveu ou nièce, six en tout ; son mari suivra à cheval par derrière. A la proposition de sa femme, Gilpin répond : " De toutes les femmes, je n'en admire qu'une seule, et celle-là c'est toi, ma chérie bien-aimée ; fais donc comme tu l'entends. Je suis un brave drapier qu'on estime à la ronde : certainement, pour cette fête, mon ami le décatisseur me prêtera sa bête." Il est convenu aussi qu'on

emportera le vin du logis, car le vin cette année-là est cher. “Le matin venu, la chaise s’avance, mais non jusqu’à la porte, afin qu’on ne puisse pas dire que madame Gilpin est fière.” Surviennent les contre-temps du voyage : au moment où part la chaise de poste, Gilpin, prêt à la suivre et déjà en selle, voit arriver trois pratiques ; on ne refuse jamais des pratiques, et il met pied à terre pour les servir. Puis on l’avertit que le vin est oublié, et il s’en charge, suspendant les cruchons par les anses au ceinturon de son sabre de parade : un beau manteau rouge couvre et cache le tout. Le voilà enfin parti et voulant rejoindre au galop la voiture. Ici les grands accidents commencent : le cheval va plus vite qu’il ne faudrait, les cruchons dansent, le cheval s’emporte ; chapeau, perruque et manteau volent au vent. A voir un tel galop et les cruchons de loin ballotter, les péagers ou gardiens des routes croient qu’il s’agit d’une course et d’un pari, d’un jockey qui court avec des poids, et toutes les barrières du chemin (il y en a quantité en Angleterre) s’ouvrent en conséquence. Mais écoutons la ballade elle-même :

“Les chiens aboient, les enfants beuglent, les croisées s’ouvrent, les passants crient bravo ! bravo ! si haut qu’ils peuvent crier.

“Gilpin galope comme jamais personne n’a galopé. Sa renommée le précède. . . . Il porte

des poids ! . . . C'est un jockey !—Il court pour mille livres.

“ Et c'est chose curieuse de voir comme sur sa route les péagers s'empressent d'ouvrir chaque barrière.

“ Tandis qu'il court portant bas sa tête inondée de sueur, les deux cruchons derrière son dos sont fracassés d'un choc.

“ Le vin,—spectacle pitoyable !—inondant la grand'route, fait fumer les flancs du coursier comme un gigot bien arrosé.

“ Il n'en passe pas moins pour un jockey portant des poids à la ceinture, car on voit pendu de chaque côté un goulot de bouteille.

“ De cette façon drôlatique il traverse tout Islington et vient enfin donner en plein dans la mare d'Edmonton.

“ A Edmonton, sa femme aimante, que du haut d'un balcon l'aperçoit, s'étonne fort de le voir chevaucher de la sorte :

“ Arrête, Gilpin : te voilà arrivé ! lui crie-t-elle tout d'une haleine ; le dîner attend, et nous sommes fatigués.” — “ Et moi aussi ! ” dit Gilpin.

“ Par malheur le cheval ne songeait guère à s'arrêter déjà, et la raison, c'est que son maître, à dix bons milles de là, avait une maison.

“ Rapide comme une flèche décochée par un bras robuste, il vole. . . . Ce qui m'amène au milieu de mon chant. . . .”¹

¹ Traduction de M. William Hughes.

Le retour n'est pas plus heureux que l'allée ; de nouveaux accidents burlesques amènent une course nouvelle en sens opposé, et Gilpin, toujours à cheval et toujours emporté, gai pourtant et sans trop de choc, revient à Londres, mais sans dîner, comme il était parti : ainsi s'est passé l'anniversaire de son jour de noces. Il faut voir ces choses dans l'original, avec l'*humour* qui y est propre, et être soi-même du cru pour les sentir.

Je n'ai voulu que donner idée de ce côté si imprévu pour nous et si anglais du génie de Cowper. Reprenons-le par ses côtés sérieux, les seuls par où nous puissions l'atteindre. On conçoit seulement que lorsque peu de mois après le succès fou de *John Gilpin*, on annonça la publication d'un poème touchant et familier, naturel et élevé, *la Tâche*, par le même auteur (1784), chacun le voulut lire. Le fameux *Cavalier malgré lui* avait servi comme de courrier pour préparer l'entrée à l'œuvre délicate et sévère.

Celle-ci, c'était encore à lady Austen que Cowper en devait la première idée et le point de départ. Un jour qu'elle lui conseillait de faire des vers blancs, des vers sans rimes, ce qui est très conforme au génie de l'idiome breton, il répondit qu'il n'attendait pour cela qu'un sujet : " Un sujet ! lui dit-elle, mais en voici un, ce *Sopha* sur lequel vous êtes assis. Je veux que vous le chantiez." La fée avait parlé, et

Cowper se mit à l'œuvre, intitulant son poème *la Tâche*. Il n'est question du Sopha que dans le premier livre et pendant les cent premiers vers environ, après quoi l'auteur passe à ses thèmes de prédilection, la campagne, la nature, la religion et la morale. Durant six livres ou chants, il parcourt une série de sujets ou de vues les plus variés, sans une composition précise, mais avec l'unité d'un même esprit et d'un même souffle. Prenons tout simplement le poème par le premier chant et au début. Ce début dont le Sopha est le texte n'est que très ingénieux et d'un badinage élégant. L'auteur indique l'origine du poème, si humble par son objet, si grand et auguste par l'occasion, "car c'est la Beauté qui l'a commandé." Il rappelle le temps où les rudes ancêtres des Anglais, les Pictes et les Bretons, reposaient sur la dure, au bord des torrents, et la tête appuyée sur le rocher. Puis l'invention commença, grossière en naissant et pesante : on eut l'escabeau à trois pieds, la table massive qui servait de siège : l'immortel Alfred n'avait point d'autre trône, et c'est de là que, sceptre en main, il rendait la justice à ses royaumes enfants. Le poète suit les divers degrés de perfectionnement et montre à plaisir la tapisserie dont bientôt on revêtit le bois des sièges dans les anciens jours, tapisserie à l'étroit tissu, richement brodée, "où l'on pouvait voir s'étaler la large pivoine, la rose en fleur tout épanouie, le berger à côté de sa ber-

gère, sans oublier le petit chien et le petit agneau avec leurs yeux noirs tout fixes et tout ronds, et des perroquets tenant une double cerise dans leur bec.”—Tous ces riens sont agréablement déduits et relevés de couleurs, comme le ferait au besoin l’abbé Delille ou comme un spirituel jésuite n’y manquerait pas non plus dans des vers latins. Je passe rapidement sur ces gentilleses, sur les progrès de la chaise que le jonc de l’Inde a rendue plus flexible, à laquelle on ajoute des bras, et à ces bras encore on ne donne pas d’emblée la parfaite et commode courbure : rien, dans les arts de la vie, ne se trouve du premier coup. On a ici tous les degrés de transition de la chaise au fauteuil, et du fauteuil double ou de la causeuse au canapé et au Sopha, ce trône définitif du luxe et de la mollesse. Ces cent premiers vers du premier livre sont de la plus brillante et de la plus chinoise ébénisterie. Mais le vrai Cowper ne reparaît et ne se dessine tout entier que dans les vers qui suivent immédiatement. Je traduirai ce morceau achevé dans toute sa suite, et je voudrais pouvoir dire, dans ses naturelles beautés :

“Oh ! puissé-je, s’écrie le poète par une transition facile et tout indiquée, puissé-je vivre exempt (tant que je vivrai innocent de tout excès glouton et funeste) de toutes ces douleurs arthritiques qui torturent l’orteil de l’intem-

pérant ! Le Sopha convient à un membre goutteux, il est vrai ; mais, bien qu'étendu sur un Sopha, puissé-je ne jamais sentir la goutte ! car j'ai aimé les promenades rurales à travers les chemins creux d'un vert sombre, que tond de près la dent grapilleuse des brebis, et que borde un épais entrelacement de branches épineuses ; j'ai aimé la promenade rurale sur les collines, à travers les vallées et le long des rivières, depuis le temps où, enfant vagabond, je franchissais mes limites pour faire une école buissonnière sur les bords de la Tamise ; et toujours je me souviens, non sans regretter ces heures que le chagrin, depuis, m'a rendues bien plus chères, combien il m'arriva souvent, ma provision de poche épuisée, mais affamé encore, sans argent et loin de la maison, d'apaiser ma faim avec des baies d'églantier sauvage et avec le fruit pierreux de l'aubépine, ou de petites pommes rouges, ou la mûre noire comme le jais qui garnit la ronce, ou l'âtre petite prune qui se cueille dans la haie ! une maigre chère, mais telle que ne la dédaigne point un appétit d'enfant, et qu'un palais non gâté et raffiné ne trouve point sans saveur. Aucun Sopha alors ne m'attendait à mon retour, et je n'avais point besoin de Sopha alors ; la jeunesse répare la dépense de ses esprits et de ses forces en un rien de temps ; par un long exercice elle n'amasse qu'une courte fatigue ; et quoique nos années, à

mesure que la vie décline, s'enfuient bien rapidement et qu'il n'y en ait point une seule qui ne nous dérobe en s'en allant quelque grâce de jeunesse que l'âge aimerait à garder, une dent, une mèche brune ou blonde,¹ et qu'elle blanchisse ou raréfie les cheveux, qu'elle nous laisse toutefois le ressort élastique d'un pied infatigable qui monte légèrement le degré champêtre ou qui franchit la c ôture ; ce jeu des poumons, cette libre et pleine inhalation et respiration de l'air qui fait qu'un marcher rapide ou qu'une roide montée ne sont point une fatigue pour moi ; tous ces avantages, mes années ne les ont point encore dérobés ; elles n'ont point encore diminué mon goût pour les belles vues naturelles ; ces spectacles qui calmaient ou charmaient ma jeunesse, maintenant que je ne suis plus jeune, je les trouve toujours calmants et toujours ayant le pouvoir de me charmer. Et je te prends à témoin, — ô compagne chérie de mes promenades (*M^{me} Unwin*) ! toi dont je sens le bras, ce vingtième hiver, étroitement attaché au

¹ Le mot propre est *auburn lock*, cette couleur entre le brun et le blond, chère aux Anglais, et qu'ils ont ainsi nommée de l'écorce de certains arbres. Le plus ingénieux des Anciens l'avait définie de même :

Nec tamen ater erat, nec erat tamen aureus illis ;
 Sed, quamvis neuter, mixtus uterque color :
 Qualem, clivosæ madidis in vallibus Idæ,
 Ardua derepta cortice cedrus habet. (OVIDE.)

mien, avec un plaisir tel que peut seule l'inspirer une tendresse fondée sur une longue expérience de ton mérite et de tes essentielles vertus,—je te prends à témoin d'une joie que tu as doublée depuis si longtemps ! Tu sais que ma louange de la nature est la plus sincère, et que mes ravissements ne sont point évoqués exprès pour procurer des occasions de pompe et de peinture poétique, mais qu'ils sont vrais, et tu les as tous partagés. Que de fois, sur cette éminence que voilà, notre marche s'est ralentie, nous avons fait une pause et nous avons essuyé toute la bouffée du vent sans presque nous en apercevoir, tandis que l'Admiration repaissant sa vue, et toujours insatiable, s'arrêtait sur le paysage ! De là, avec quel plaisir nous avons discerné à peine la charrue au loin se mouvant lentement, et à côté du laborieux attelage, qui ne déviait point de sa ligne, le paysan robuste raccourci jusqu'à ne paraître qu'un enfant ! Ici, la rivière d'Ouse, serpentant lentement à travers une plaine tout unie de spacieuses prairies parsemées de bestiaux, conduit et amuse le long de sa course sinueuse l'œil ravi d'enchantement ! Là, sur la levée, se tient fermement enraciné notre bouquet d'ormes favoris, que notre regard au passage n'oublie jamais, et qui servent de rideau à la cabane solitaire du berger ; tandis que loin, à travers et par delà le courant qui de ses flots, comme d'un verre fondu, incruste la vallée, le

terrain en pente recule jusque vers les nuages, déroulant dans sa variété infinie la grâce de ses nombreuses rangées de haies, la tour carrée, la haute flèche d'où le son joyeux de la cloche vient expirer en ondulant jusqu'à l'oreille qui l'écoute, des bosquets, des bruyères, et des villages fumant dans le lointain.—Ces scènes-là doivent être belles qui, vues chaque jour, plaisent chaque jour, et dont la nouveauté survit à l'habitude et au long examen des années."

Il y a ici ce qu'on ne rencontre pas toujours chez Cowper, une vue d'ensemble, de la gradation, de la perspective. Comparé à Thomson, il a plus que celui-ci l'art de noter les traits particuliers et le détail curieux des choses ; il a l'exactitude presque minutieuse. A son point de vue religieux, on l'a remarqué, un petit détail lui semble, en effet, aussi important qu'un grand objet : tous s'égalisent par rapport à Dieu qui brille et se révèle aussi merveilleusement dans les uns que dans les autres. Mais il en résulte aussi que Thomson est un descriptif plus large et un peintre qui a le coup d'œil d'ensemble ; il y a des *masses* chez Thomson. Cependant ici, dans cette description si parfaite qu'on vient de lire, Cowper a su concilier les deux ordres de qualités, la finesse et le relief de chaque détail (je dirai même le brillanté sur un ou deux points), et la gradation et la fuite

aérienne de la perspective. On copierait ce paysage avec le pinceau.

J'ai encore à dire ; je voudrais marquer les rapports de la mélancolie de Cowper avec celle de Pascal, ses ressemblances et ses oppositions de nature avec Rousseau, parler un peu de nous et de nos tentatives poétiques dans la même voie ; en un mot rentrer en France.



WILLIAM COWPER
OU DE LA POÉSIE DOMESTIQUE

(FIN)

Lundi, 4 décembre 1854.

ENCORE une fois, je ne veux point déprécier l'abbé Delille ; tous ceux qui l'ont connu l'ont trop aimé, l'ont trop goûté et applaudi pour qu'il ne dût pas y avoir en lui bien des grâces et une magie de talent : il y a certainement dans le poème de *l'Homme des Champs*, dans celui de *l'Imagination* (plus que dans *les Jardins*), des morceaux qui méritaient tout leur succès quand ce gentil et vif esprit les soutenait de sa présence et de son débit, et quand il les récitait dans les cercles pour qui il les avait composés. Lus aujourd'hui, ils plaisent encore ; ils montrent surtout combien le goût public a changé, et comment on demande moins souvent qu'autrefois aux auteurs de ces vers qu'on appelait spirituels. Laissons les comparaisons inutiles ; je me contenterai de supposer qu'on a une idée générale et suffisante de la manière et de la veine de l'abbé Delille, et je choisirai rapidement, dans le poème de *la Tâche*, les endroits qui indiquent chez le poète anglais d'autres sources et d'autres inspirations.

Cowper aime tendrement la campagne, il l'aime pour y vivre, pour y habiter, pour ne s'en lasser à aucun âge ni à aucune saison. Dans son premier chant, après cette promenade avec M^{me} Unwin que j'ai citée, et cette description si parfaite du paysage, il ne s'en tient pas là : comme poète, son morceau est fait ; comme amant de la nature, que de choses il a à dire encore ! Aussi, le tableau terminé, il recommence aussitôt. Ce n'est plus en compagnie de son amie, c'est seul, à une saison moins belle et quand un pied de femme ne se tirerait pas aisément des mauvais pas, qu'il fait ses excursions et qu'il va à la découverte du pays. Il nous le décrit à la ronde, semant sa course plus libre de mille impressions qui tiennent soit aux accidents agrestes du terrain, soit aux sons qu'il entend et auxquels il est des plus sensibles, soit à la couleur variée des arbres qu'il distingue et spécifie par toutes leurs nuances ; la vie, l'intérêt, une passion tendre et profonde se fait sentir sous toutes ces descriptions, desquelles on ne peut pas dire qu'il s'y amuse, mais bien plutôt qu'il en jouit. Dans le cours de ses longues excursions, après avoir gravi les hauteurs, descendu les pentes rapides, franchi les ruisseaux plus ou moins gonflés ou à sec selon les saisons, il arrive devant un parc seigneurial par où il peut abréger son chemin en le traversant ; il ne fait point comme Rousseau qui éviterait sans doute d'y

passer, et qui aimerait mieux faire le grand tour sous le soleil que de rien devoir au riche et au puissant. Le seigneur de ce domaine fermé a permis à Cowper de le traverser librement, ce qui veut dire qu'il lui a donné une clef une fois pour toutes. Cowper, au sortir de la rase campagne, entre donc dans ces hautes avenues et y trouve la fraîcheur et l'ombre :

“Où donc est maintenant le soleil dévorant ? Par une transition soudaine, nous avons échappé à son éclat éblouissant, et nous sommes entrés tout d'un coup dans un plus frais climat. O avenues tombées ! encore une fois je déplore votre chute imméritée ; encore une fois je me réjouis qu'il y ait un restant de votre race encore debout. Qu'elle est aérienne et légère cette voûte gracieuse, et pourtant auguste et vénérable comme celle de la nef consacrée qui retentit de pieux cantiques ; tandis qu'au-dessous la terre tachetée de lueurs changeantes semble mobile comme une onde ridée par le vent ! Si folâtre est le rayon lancé à travers les branches, qu'il danse lorsqu'elles dansent elles-mêmes ; ombre et lumière s'entremêlant dans un réseau rapide, et obscurcissant ou illuminant, au gré des feuilles qui se jouent, chaque point du sol, à chaque instant.

“Et maintenant les nerfs rafraîchis et remontés, et les esprits réjouis, nous foulons le désert, dont les sentiers bien ménagés, se dé-

roulant d'une courbe facile et douce et d'une ligne trompeuse, simulent un grand espace dans d'étroites limites. Plus loin, le bosquet nous reçoit ; à travers les troncs tout droits de ses grands ormes, nous pouvons distinguer le batteur en grange à l'ouvrage. Coup sur coup résonne le fléau régulier qui semble se balancer incertain, et qui pourtant tombe en plein sur l'épi destiné. La paille menue vole au loin ; la tige broyée envoie dans l'air un fréquent brouillard d'atomes, qui étincelle dans le rayon de midi. Venez ici, vous qui pressez vos lits d'édredon et qui n'y dormez pas ; voyez-le, l'homme de peine, suant au-dessus de son pain avant de le manger. C'est la malédiction première, mais désormais adoucie en miséricorde ; et devenue le gage clément de jours meilleurs et de nuits sans gémissements."

Ces hautes avenues, ces grands ormes, et l'atome de loin qui luit dans le soleil ! on a toute la variété et les contrastes du tableau : un Ancien eût fini peut-être par ce dernier trait et par cet image, mais Cowper ne s'y est pas tenu ; il y a mêlé son idée de fils d'Adam sur le travail qui est une peine et un châtement, mais qui est devenu un moyen ou un gage de rachat. Cowper est profondément chrétien ; l'austérité domine même trop chez lui, au point de vue de la mesure et du goût. Il a un côté presque hébraïque par la rigidité, par l'effroi,

et de son bosquet et cabinet de verdure, en même temps qu'il aperçoit de loin les batteurs en grange à travers le feuillage, il lui arrive quelquefois d'avoir tout à coup une vue, une vision sur le Sinaï.

Cowper est de plus un patriote et un excellent Anglais, jusqu'aux préjugés et aux préventions inclusivement. Pour le lire comme il faut et pour bien entendre toutes ses cordes, et aussi pour se bien rendre compte du grand succès de son poème dès qu'il parut, il convient de se rappeler les événements de ces années, la guerre d'Amérique dont l'issue humiliait l'Angleterre, les débats passionnés du Parlement, les triomphes et les crimes dans l'Inde, les premiers efforts de Wilberforce pour l'affranchissement des Noirs, les dilapidations et le désordre dans les plus hauts rangs et l'inconduite du jeune prince de Galles : Cowper, en ses moments lucides et tandis qu'il composait *la Tâche*, voyait tout cela de loin, en gros, mais avec bien de la curiosité et de l'ardeur : "Oh ! qu'il est doux, disait-il quelque part, dans la retraite (d'un soir d'hiver), à travers le trou de sa serrure, de guetter le monde tel qu'il est fait, de voir tout le remuement de cette Babel et de ne point sentir la foule." Mais il avait trop de sensibilité, de patriotisme, de mouvements humains et chrétiens pour en rester à cet état de spectateur amusé, et il s'échappait à tout instant en élancements et en effusions

douloureuses qui peuvent sembler aujourd'hui toucher à la déclamation, mais qui, à les bien prendre et à les saisir dans leur jet, étaient surtout des à-propos éloquents. C'est ainsi que son premier chant, que nous avons vu commencer par ces gentillesses et presque ces mièvreries ingénieuses sur le Sopha, se termine par cette tirade ou par ce couplet rural et patriotique tout ensemble :

“ Dieu fit la campagne, et l'homme a fait la ville. Faut-il dès lors s'étonner que la santé et la vertu, ces dons qui peuvent seuls adoucir l'amer breuvage que présente la vie à chacun de nous, se trouvent plus en abondance et soient moins menacées dans les champs et dans les bois ? Restez donc, vous qui, portés dans des chaises ou dans des chars, ne connaissez d'autre fatigue que celle de l'oisiveté et ne goûtez d'autres scènes que celles que l'art combine, restez toujours dans votre élément ; là seulement vous pouvez briller ; là seulement des esprits comme les vôtres peuvent ne pas nuire. Nos bois ont été plantés pour consoler à midi le promeneur pensif qui erre sous leurs ombres. Au soir, le rayon de la lune, glissant mollement entre les feuilles endormies, est toute la lumière qu'il désire ; le gazouillement des oiseaux est toute sa musique. Nous pouvons épargner la splendeur de vos lampes ; elles ne font qu'éclipser notre astre plus doux. Vos chansons

troublent nos plus harmonieux concerts ; la grive s'envole effrayée, et le rossignol offensé se tait. Il y a un malheur public dans votre joie ; elle est un fléau pour votre pays ; une folie telle que la vôtre, parée d'une épée quand elle mériterait mieux un éventail, a fait, ce que jamais les ennemis n'eussent pu faire, que cette voûte de notre Empire, inébranlée jusqu'à vous, n'est plus qu'un édifice mutilé qui menace ruine."

Qui ne sent ici la douleur du vieil Anglais au moment, où se détache toute l'Amérique du nord, ce magnifique quartier de la patrie britannique ?

Le second chant du poème est tout entier consacré aux malheurs publics ou plutôt encore aux calamités physiques et naturelles qui éclatèrent alors (1781-1783) par d'affreux ouragans, par des tremblements de terre, soit à la Jamaïque et dans les îles adjacentes, soit plus tard en Sicile et autres lieux. Cowper, avec son tour d'imagination frappée, y voyait non seulement des avertissements divins et des châtimens infligés au monde, mais encore des signes précurseurs de la fin des temps et du Jugement dernier. Ordinairement il intitule ses chants d'après le morceau de début ou le tableau principal qui les décore : ainsi un des chants s'intitule *le Jardin* ; un autre *le Soir d'hiver*, un autre *Promenade d'un matin d'hiver*,

un autre *Promenade d'hiver à midi* ; mais le second chant a pour titre *le Cadran*, quoiqu'il n'y soit point question d'une telle chose ; c'est un titre mystique et symbolique, comme qui dirait *les Signes des temps*. On ne demande point au poète une exactitude de physicien ni le raisonnement méthodique d'un philosophe. Le début de ce chant est admirable de mouvement et d'affection ; le poète y a des accents de David et de Jérémie :

“Oh ! que j'aie un coin où m'abriter dans quelque vaste désert, dans le voisinage de quelque forêt illimitée, là où la rumeur de l'oppression et de l'imposture, de la guerre heureuse ou malheureuse, ne puisse jamais plus m'atteindre ! Mon oreille est blessée, mon âme est malade de ce que j'apprends chaque jour des maux et des outrages dont la terre est remplie. Il n'est plus de chair qui palpite dans le cœur endurci de l'homme ; il ne sent plus rien pour l'homme : le lien naturel de la fraternité est tombé, comme le chanvre qui tombe brin à brin au toucher du feu. L'homme trouve son compagnon coupable, —coupable d'une peau autrement colorée que la sienne, etc. . . .”

Il continue d'énumérer toutes ses douleurs et ses blessures comme Anglais, comme chrétien, et comme homme. Tout ce livre, d'une teinte morale sombre, est comme une suite d'élan-

ments mystiques, bibliques, patriotiques, humains et fraternels : il a l'inconvénient de ressembler plus d'une fois à de la prédication envers ; mais, par son esprit et par son ardeur, il suffirait à montrer combien Cowper s'élève au-dessus de l'ordre des poètes descriptifs et pittoresques proprement dits.

Le chant troisième, intitulé *le Jardin*, nous ramène à des scènes plus familières et plus douces. Dès les premières pages, on y lit une délicieuse invocation au bonheur domestique, dont Cowper ne jouissait qu'imparfaitement sans doute, mais qu'il appréciait avec une si pieuse et si chaste délicatesse :

“ Félicité domestique, toi la seule bénédiction du Paradis qui ait survécu à la chute ! quoiqu'il soit donné à bien peu maintenant de te goûter inaltérée et pure, ou, te goûtant, de jouir longtemps de tes dons, trop infirme ou trop imprudent qu'on est pour pouvoir préserver tes douceurs sans mélange de toutes gouttes amères que la négligence ou la brusquerie de nature laisse tomber dans ta coupe de cristal ; tu es la nourrice de la vertu ; c'est dans tes bras qu'elle sourit, paraissant, comme elle l'est en réalité, née dans les Cieux et destinée à y remonter de nouveau. Tu n'es point connue là où le Plaisir est adoré, cette chancelante déesse à la ceinture dénouée et aux yeux errants, toujours appuyée sur le bras de la Nouveauté,

son volage et fragile soutien ; car tu es tendrement patiente (*mæck*) et constante, haïssant le changement, et trouvant dans le calme d'un amour éprouvé des joies que les orageux transports ne donnent jamais. En le délaissant, oh ! quel naufrage nous avons fait, naufrage d'honneur, de dignité et de bonne renommée ! . . .”

Ce chant, pour justifier son titre, traite des fleurs, des travaux du jardinage : “ Qui aime un jardin aime aussi une serre.” Il y a des préceptes tout particuliers sur l'art d'élever les courges ; le poète y parle d'après sa propre expérience, et comme quelqu'un qui a mis la main à la bêche et à la terre. Un sentiment de bonheur circule dans ces descriptions aimables ou savantes, et montre Cowper sous son jour le plus riant : “ Si j'avais le choix d'un bien terrestre, que pourrais-je souhaiter que je ne possède ici ? santé, loisir, tous les moyens d'en profiter ; amitié, paix, une rêverie errante et non relâchée et vagabonde, une occupation constante sans qu'il y ait souci. Ainsi béni du Ciel, je fais le tableau de mon bonheur.”

Mais c'est dans le chant du *Soir d'hiver* qu'il achève de se peindre à nous en son cadre favori, aux moments les plus heureux, et dans tout le charme d'un raffinement social innocent et accompli. Le début de ce chant est célèbre : c'est l'arrivée du facteur ou messenger qui apporte les lettres : “ Écoutez ! c'est le son du

cor là-bas sur le pont. . . .” Cet insouciant messenger apporte dans son sac, qu’il jette négligemment, la joie ou la douleur, la mort ou la naissance, la fortune ou la ruine . . . , et il repart en sifflant. Ces jolis tableaux achevés, et qui trouveraient chez Delille plus d’un pendant bien spirituel aussi, quoique d’une exécution moins sûre, ne sont pas ce que j’aime le mieux chez Cowper, et je le préfère lorsque ayant achevé l’énumération de tout ce qui s’agite de nouvelles publiques et privées entassées pêle-mêle dans le sac du facteur, il ajoute : “Maintenant attisez le feu et fermez bien les volets ; laissez tomber les rideaux, roulez et approchez le sofa : et tandis que l’urne bouillonnante et sifflante fait monter sa colonne de vapeur, et que les coupes qui réjouissent, mais n’enivrent pas, sont là préparées pour chacun, donnons ainsi la bienvenue et l’accueil au soir paisible qui descend.” Dans l’emploi de la soirée qu’il va suivre en ses plus menus détails et dont il fait luire chaque instant à nos yeux, il se souvient d’Horace : “O soirées et soupers dignes des dieux ! *O noctes cœnæque Deûm ! . . .*” Mais il y met son originalité et y ajoute sa flamme, un sentiment moral et religieux qui ne l’abandonne jamais, un éclair de saint Paul et des Apôtres, avec l’appréciation toutefois d’un confort et d’un bien-être que les Apôtres ne connurent jamais. Il est inépuisable dans le

thème et le motif toujours renaissant de cette quiétude bénie du foyer, et il y joint une élégance toute moderne, toute anglaise, qui fait parfois que telle de ses demi-pages ressemble à une vignette de Westall dans tout son joli et son scintillant. Collins a une ode pleine d'imagination et de haute fantaisie adressée *au Soir* : Cowper, dans le passage suivant, rappelle Collins avec moins de lyrisme et quelque chose de plus arrangé, de plus familier, mais avec une touche d'imagination non moins vive :

“Viens encore une fois, ô Soir, saison de paix, reviens, doux Soir et continue longtemps. Il me semble que je te vois vers l'Occident rayé, avec ton pas lent et grave comme celui de la mère de famille, tandis que la Nuit te suit de près et marche déjà sur ta robe traînante : d'une main, tu laisses tomber le rideau du sommeil sur les oiseaux et les animaux divers, et ton autre main est remplie pour l'homme du doux oubli des soins de la journée. Tu n'as point de somptueux atours ; tu n'as pas besoin, comme la Nuit, de relever des traits ordinaires par des grappes de diamants : une étoile ou deux luisant sur ton front te suffisent, sans compter que la lune t'appartient non moins qu'à elle, une lune modeste, non étalée d'en haut avec faste, mais attachée pourtant dans sa pleine rondeur à un pli de ta ceinture de pourpre. Viens donc, et tu trouveras ton

pieux adorateur calme d'esprit et tranquille, ou tu me rendras tel aussitôt. L'apaisement est proprement ton bienfait ; et soit que je consacre tes légères heures à la lecture, à la musique, ou au travail du poète, ou à faire des filets pour préserver le fruit qui attire l'oiseau, ou que j'enroule le fil de soie autour de la bobine d'ivoire, selon que parfois l'ordonnent celles à qui l'homme est né pour complaire, je ne te dédaigne jamais, et je te salue le bienvenu toujours !”

Il faut reconnaître les diverses familles d'esprits et de talents, et, pour ainsi dire, les différentes races. Cowper est le poète de la famille, quoiqu'il n'ait été ni époux, ni père ; il est le poète du *chez soi*, de l'intérieur régulier, pur, doucement animé, du bosquet qu'on voit au fond du jardin, ou du coin du feu. Les poètes orageux et hardis comme Byron, les natures mondaines et vives comme Thomas Moore ou Hazlitt, devaient assez peu l'aimer. Byron, dans un moment d'humeur, a appelé Cowper un poète *mitonné* (*coddled*). Thomas Moore posait en principe que génie et bonheur domestique sont deux éléments antipathiques et qui s'excluent. Un jour qu'on demandait en présence de Wordsworth s'il en était nécessairement ainsi, le grave poète des Lacs répondit : “ Ce n'est point parce qu'ils ont du génie qu'ils font leur intérieur malheureux, mais parce

qu'ils ne possèdent point assez de génie : un ordre plus élevé d'esprit et de sentiments les rendrait capables de voir et de sentir toute la beauté des liens domestiques." ¹

J'ai le regret de rappeler que Montaigne n'était pas de cet avis et qu'il penchait du côté du dérèglement : citant les Sonnets de son ami Étienne de La Boétie, il estime que ceux qui ont été faits pour la maîtresse valent mieux que ceux qui furent faits pour la femme légitime, et qui sentent déjà *je ne sais quelle froideur maritale* : "Et moi, je suis de ceux, dit-il, qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé." Nous nous sommes trop souvenus en France de cette parole de Montaigne, et nous nous sommes laissés aller à cette idée de folâtrerie.

Quelques-uns de ceux même qui ont eu l'idée d'introduire chez nous des images de la poésie familière et domestique, et qui y ont réussi à certain degré, n'en ont pas eu assez la vertu pratique et l'habitude dans la teneur de la vie ; ils en ont bientôt altéré le doux parfum en y mêlant des ingrédients étrangers et adul-

¹ Le plus ancien et le plus sacré des poètes, Homère, ne pensait pas autrement que Wordsworth, lorsqu'il a dit : "Il n'est rien de meilleur ni de plus beau que lorsqu'un homme et une femme habitent la maison, ne faisant qu'un par le cœur." C'est Ulysse qui dit cela en adressant des vœux d'heureux mariage à Nausicaa et en songeant lui-même à sa Pénélope.

tères, et l'on a trop mérité ce qu'un grand évêque (Bossuet) a dit : "On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période ; en un mot, à rendre agréables des choses non seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou véritable, et à *remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée.*"

Revenons à Cowper, sans nous dissimuler toutefois qu'il n'eût point peut-être réussi à exprimer si au vif la poésie des situations tranquilles que l'habitude rend insensibles à la plupart, s'il n'avait eu, lui aussi, ses orages intérieurs étranges et ses bouleversements profonds.—Le livre sixième de *la Tâche* débute par un morceau célèbre, et en effet délicieux :

"Il y a dans les âmes une sympathie avec les sons, et, selon que l'esprit est monté à un certain ton, l'oreille est flattée par des airs tendres ou guerriers, vifs ou graves. Quelque corde à l'unisson avec ce que nous entendons, est touchée au dedans de nous, et la cœur répond. Combien touchante est la musique de ces cloches de village qui, par intervalles, vient frapper l'oreille en douces cadences, tantôt mourant au loin, tantôt reprenant avec force et toujours plus haut, claire et sonore, selon que le vent arrive ! avec une force insinuante elle ouvre toutes les cellules où dormait la Mémoire. Quel que soit le lieu où j'aie en-

tendu une mélodie pareille, la scène m'en revient à l'instant, et avec elle tous ses plaisirs et toutes ses peines. Si vaste et rapide est le coup d'œil de l'esprit, qu'en peu de moments je me retrace (comme sur une carte le voyageur, les pays parcourus) tous les détours de mon chemin à travers maintes années. . . ."

Il poursuit de la sorte, et, par une association insensible, il arrive à se retracer quelques circonstances émouvantes de son passé ; une allusion directe nous ramène à la perte de son père, dont il se reproche de n'avoir pas assez apprécié l'amitié sous sa forme un peu sévère : " Un ami est parti, peut-être le meilleur ami de son fils, un père dont l'autorité, même quand elle se montrait en apparence le plus sévère et qu'elle rassemblait toute sa force, n'était que la contenance plus grave de la tendresse. . . ." Puis tout d'un coup, et sans autre transition, il se met à tracer cet exquis et mémorable tableau qui a donné son titre au sixième livre, *la Promenade d'hiver à midi*. C'est la dernière citation que je veuille faire de Cowper ; ne perdons rien de cette peinture perlée et finie, et toutefois si vivante et si naturelle. Les Flamands ont trouvé leur égal en poésie :

"La nuit, l'hiver s'était montré dans son humeur la plus rude ; le matin avait été

piquant et clair : mais maintenant à midi, au sud des collines en pente, et où les bois font un abri contre le vent du nord, la saison sourit, oubliant toutes ses colères, et elle a la tiédeur de mai. La voûte, là-haut, est bleue, sans un nuage ; et au-dessous, blanche sans une tache est la splendeur éblouissante de la plaine. Voici qu'une harmonie (un son de cloche) revient passer sur le vallon, et à travers les arbres je vois la tour crénelée d'où m'arrive toute cette musique. De nouveau je ressens la calmante influence des mélodies qu'apporte la brise, et je m'oublie en douces rêveries tandis que je foule le sentier encore verdissant sous les chênes et les ormes dont les branches étendues font voûte au-dessus de la clairière. Le dôme, quoique mobile dans toute sa longueur quand le vent l'agite, a suffi pourtant jusqu'ici, et interceptant dans leur chute silencieuse les flocons pressés, a conservé un sentier pour moi. Nul bruit en ces lieux, aucun du moins qui empêche la pensée. Le rouge-gorge gazouille encore, mais il se contente de ses notes les plus ténues et plus qu'à demi supprimées. Satisfait de sa solitude et voltigeant léger de rameau en rameau, partout où il se pose il secoue de chaque petite branche les gouttes de glace suspendues qui tintent en tombant sur les feuilles séchées du chemin. Un calme accompagné de bruits si doux charme plus que le silence. Ici, la méditation réduit les heures à n'être que des

moments. Ici le cœur peut donner une utile leçon à la tête, et la Science devenir plus sage sans ses livres. Savoir et Sagesse, loin de ne faire qu'un, n'ont souvent aucune parenté. Le Savoir habite les têtes remplies des pensées d'autrui ; la Sagesse, un esprit attentif aux siennes. . . . Le Savoir est fier d'avoir tant appris ; la Sagesse est humble de sentir, qu'elle n'en sait pas davantage. Il n'est pas rare que les livres soient un talisman et comme un grimoire magique à l'aide desquels d'habiles esprits, subtils enchanteurs, tiennent asservie une foule sans pensée. Les uns, fascinés par l'éclat d'un nom, livrent leur jugement un bandeau sur les yeux. Le style ensorcelle quelques autres, et, à travers les labyrinthes et les déserts de l'erreur, les mène s'extasiant pour une harmonie ; tandis que la paresse séduit la plupart, trop faibles pour soutenir l'insupportable fatigue de la pensée, et prêts à engloutir, sans réflexion et sans choix, le bon et le mauvais grain, le son et la fleur du froment. Mais les arbres et les ruisseaux dont le cours rapide défie la rigueur de l'hiver, les retraites des daims, les parcs des brebis tout peuplés d'agneaux bêlants, et les sentiers où la primevère, avant son heure, perce à travers la mousse qui revêt le pied de l'aubépine, ne trompent aucun de ceux qui les étudient. Là, la Sagesse et la Vérité, non effarouchées comme dans le monde, et non plus à conquérir par de lentes poursuites, se

saisissent du premier coup de la pensée errante et la fixent uniquement.”¹

Cowper vécut encore quinze années après la publication de *la Tâche* ; il ne mourut que le 25 avril 1800. Mais, après ce poème excellent, il n’entreprit plus rien d’original qui fût de longue haleine. Frappé de bonne heure des beautés d’Homère et mécontent des infidélités de Pope, il s’appliqua (lady Austen encore, à l’origine, l’y poussant) à faire en vers blancs une traduction complète et fidèle de *l’Iliade* et de *l’Odyssée*, ce qui lui prit de bien longues années. Une édition de Milton, avec traduction en anglais des ouvrages latins, l’occupait ensuite ; il était peu propre à un tel rôle d’éditeur. Deux ans environ après la publication de *la Tâche*, il quitta sa résidence d’Olney, qui lui était devenue moins agréable. Une aimable cousine, une compagne d’enfance, qu’il avait retrouvée avec bonheur et dont la fortune était considérable, lady Hesketh, lui fit arranger dans les environs d’Olney, à Weston, l’un des plus jolis villages d’Angleterre, une maison commode pour lui et M^{me} Unwin, et elle-même y

¹ Traduction de M. William Hughes, comme pour quelquesuns des autres morceaux.—Mes amis et moi, dans cette étude déjà ancienne de Cowper, à laquelle j’aurais pu donner bien plus de développement, nous avons cherché à lutter d’exactitude et de fidélité de ton en présence de l’original.

venait passer chaque année plusieurs mois. Un assaut de la même maladie qui ne faisait que sommeiller, en quelque sorte, aux heures riantes, le reprit en 1787 ; il en sortit encore ; mais l'abattement et la mélancolie devinrent son état habituel et constant depuis 1793. Le plus grand malheur qui pût l'atteindre l'avait frappé : M^{me} Unwin, son ange domestique, attequée de paralysie, se survivait à elle-même, et elle le précéda de quatre ans au tombeau. Cette fin de vie de Cowper est triste, humiliante pour l'esprit humain, et bien propre à faire rentrer en soi quiconque est tenté de s'enorgueillir. Il eut d'ailleurs jusqu'à la fin des amis, des parents affectueux qui se renouvelèrent autour de lui et se disputèrent l'honneur de soigner et d'abriter ses agonies et ses lentes souffrances.

L'éclair de la poésie et du génie ne cessait de briller de temps en temps à travers les éclipses et les ombres. Il répondait, quand on regrettait qu'il n'entreprît plus rien de son propre fonds : "L'esprit de l'homme n'est pas une fontaine, mais une citerne ; et le mien, Dieu le sait, est une citerne brisée." Mais il trouvait encore des inspirations courtes et vives, et des jaillissements du cœur. Tout le monde connaît en Angleterre sa pièce à M^{me} Unwin, malade et infirme, intitulée *A Marie*, et quoique je vienne de dire que je ne citerai plus rien de Cowper, je ne puis m'empêcher de donner quelques strophes ou plutôt quelques versets de

cette tendre et incomparable plainte, écrite avec des larmes. Cowper fait allusion dans les premiers vers à sa grande rechute de mélancolie en 1773, la première qu'il avait eue depuis qu'il demeurait avec M^{me} Unwin :

A MARIE

“ La vingtième année est bien près d'être écoulée, depuis que pour la première fois notre ciel s'est obscurci ; ah ! puisse cette fois être la dernière,
Ma Marie !

“ Tes esprits ont un cours moins rapide ; je te vois chaque jour devenir plus faible ; c'est ma détresse qui t'a ainsi réduite si bas,
Ma Marie !

“ Tes aiguilles, toute une collection brillante, infatigables jusqu'à présent pour moi, maintenant se rouillent inutiles et ne brillent plus,
Ma Marie !

“ Tes paroles indistinctes semblent comme un langage murmuré dans un rêve ; pourtant elles me charment, quel qu'en soit le sens,
Ma Marie !

“ Tes boucles argentées, autrefois d'un châtain luisant, sont encore plus belles à mes yeux que les rayons dorés du soleil levant,
Ma Marie !

“ Partageant ton triste déclin, tes mains perdent

leur peu de force ; cependant, doucement pressées, elles pressent doucement les miennes,

Ma Marie !

“Telle est la faiblesse que tu éprouves dans tes membres, que maintenant, à chaque pas que tu fais, il faut être deux à te soutenir, et pourtant tu aimes toujours,

Ma Marie !

“Et toujours aimer, bien qu'accablée de maux, dans l'hiver des ans ne sentir aucun froid de cœur, pour moi c'est être la plus aimable toujours, Ma Marie !¹ . . .”

La pièce la plus considérable qu'il ait composée dans les dernières années, et qui est d'une imagination aussi forte qu'élevée, a pour titre *le Chêne de l'ardley* ; elle lui avait été inspirée

¹ En lisant ces vers à *Marie*, qui tournent sensiblement à la litanie pieuse, on ne peut s'empêcher de penser à cette autre Marie par excellence, la Vierge, celle dont il est dit dans la *Divine Comédie* de Dante, par la bouche de Béatrix : “Il est au ciel une noble Dame qui se plaint si fort de ces obstacles contre lesquels je t'envoie, qu'elle fléchit là-haut le jugement rigoureux.” C'est la confiance en cette Marie toute clémente et si puissante auprès de son Fils qui a manqué à Cowper. Cette dévotion de plus, si son cœur l'avait pu admettre, l'aurait secouru et peut-être préservé.—“O Dame ! a dit encore Dante en un beau passage du *Paradis*, tu es si grande et tu es si puissante, que vouloir une grâce et ne point recourir à toi, c'est vouloir que le désir vole sans ailes.”

par un chêne antique qu'il avait vu dans ses promenades autour de Weston, et qui était réputé contemporain de la conquête des Normands. Cette pièce est empreinte de sa manière la plus vigoureuse, avec ses qualités et ses défauts ; elle a de l'inégalité de style, de la complication de pensée, mais de la grandeur, et elle décèle, dans ce poète qui ne passe que pour celui des régions moyennes, un disciple énergique de Milton.

La maladie morale de Cowper, dont j'ai parlé sans la définir, était d'une nature à part et d'une singularité extrême : il se croyait à jamais rejeté et réprouvé, et il le croyait avec une suite, une persistance et une opiniâtreté qui constituaient la manie. Sa maladie ne ressemble point à celle de Pascal : ce dernier, qui peut avoir eu à certains moments des visions et des hallucinations, dominait en général par l'intelligence son état nerveux. On a dit que, dans les dernières années, il croyait voir un abîme ouvert à ses côtés ; si cela est exact, c'était une pure sensation physique dont il n'était pas la dupe et qu'il repoussait. Quant à Cowper, il ne voyait pas l'abîme entr'ouvert, il se voyait lui-même et se sentait moralement tombé au fond de l'abîme, sans espérance, sans recours. Il lui semblait, au milieu de toutes ses méditations et de ses soliloques spirituels, entendre toujours une voix fondamentale et profonde, qui lui criait : "C'en est fait de

toi, tu es perdu ! *Actum est de te, periisti!*” Rien n’était capable de le consoler sur ce point, rien ne le détrompait. Dans ses bons moments et ses plus heureuses saisons, la voix s’éloignait ou parlait plus bas, mais il ne parvenait jamais à l’étouffer entièrement, et aux heures de crise elle redevenait menaçante et sans trêve. Il se figurait avoir commis un péché, je ne sais lequel, le seul irrémissible, et qui avait rendu son âme déserte du côté de Dieu. A toutes les observations qui lui étaient faites par M. Newton, et aux exemples qu’on lui alléguait de cas plus ou moins semblables au sien, et qui avaient été restaurés et guéris, il répliquait : “Ce n’est point là exactement mon mal, et je suis une exception.” Dans cette désespérance entière de lui-même, voyant son nom définitivement rayé du Livre de vie, religieux et chrétien comme il était, on peut juger de son angoisse et de sa dépression mortelle. Ajoutez que, dans le fort de sa détresse et de son délaissement, il se jugeait incapable et indigne de prier. Il avait l’âme comme morte. C’est du sein de cette habitude intérieure désolée qu’il se portait si vivement, pour se fuir lui-même, à ces occupations littéraires et poétiques où il a trouvé le charme et où il nous a rendu de si vives images du bonheur. On n’a jamais lutté avec plus de constance et de suite qu’il ne l’a fait contre une folie aussi présente et persistante, “une des plus furieuses tempêtes, disait-il, qui ait été dé-

chaînée sur une âme humaine, et qui ait jamais bouleversé la navigation d'un matelot chrétien." Une de ses dernières pièces de vers, intitulée *le Rejeté*, est la peinture d'un matelot tombé en pleine mer pendant le voyage de l'amiral Anson, et s'efforçant de suivre à la nage le vaisseau d'où ses compagnons lui tendent en vain des câbles, et qu'emporte la tempête : il y voyait une image lugubre de sa destinée.

C'est plutôt avec le coin de manie et de folie qui s'était logé avant dans l'esprit de Rousseau pendant les dernières années, qu'il y aurait lieu de comparer la maladie de Cowper, si compatible avec d'admirables preuves de talent. Il se croyait voué à une réprobation irrévocable, de même que Rousseau se voyait l'objet d'une conspiration universelle. Cowper d'ailleurs, qui a encore de commun avec lui de s'être développé si tard, a parlé de Rousseau plus d'une fois, et en connaissance de cause ; il l'avait lu, au moins dans ses premiers grands ouvrages, et, dès le temps où il était établi à Huntingdon auprès des Unwin, il écrivait à son ami Joseph Hill : "Vous vous souvenez de la peinture que fait Rousseau d'une matinée anglaise ; telles sont celles que je passe ici avec ces braves gens." Je ne sais de quelle matinée anglaise il s'agit, à moins que ce ne soit dans l'*Émile* le joli rêve de "la maison blanche avec des contrevents verts," et de la vie qu'on y mène ; Cowper et Hill, en le lisant d'abord

ensemble, l'avaient peut-être qualifié ainsi.¹ Il y a un autre endroit où Cowper, sans le nommer, me paraît avoir évidemment pensé à Rousseau : c'est dans *la Tâche*, au chant cinquième, lorsqu'il s'agit de combattre les raisonnements de l'épicurien endurci qui s'abandonne ouvertement aux appétits naturels, aux liens de la chair, et qui jouit tout haut de son sommeil de mort : "Hâte-toi maintenant, Philosophe, et délivre-le, si tu le peux, de sa chaîne. Viens lui parler de devoir, de convenance, lui dire combien la vérité morale est aimable, combien le sens moral infaillible. . . . Ne t'épargne pas sur ce sujet. . . . Déploie toutes tes facultés de déclamation et d'emphase à la louange de la vertu. . . . Pousse ta prose éloquente jusqu'à surpasser l'éclat de la poésie. . . . Il y manque toujours une *toute petite parole* à voix basse, que Celui-là seul peut prononcer de qui le verbe atteint d'un coup son plein effet, et qui dit aux choses qui ne sont pas d'être, et elles sont à l'instant." Il me semble qu'en cet endroit Cowper a pensé à la *Profession de foi du Vicaire savoyard* et qu'il en touche l'endroit faible et défectueux, qui est aussi celui de tous les éloquentes continuateurs de Rousseau : il y manque la *toute petite parole* qui change les cœurs.

¹ Je cherchais bien loin. Voir tout simplement *la Nouvelle Héloïse*, V^e partie, lettre III ; et dans les sujets d'estampes pour *la Nouvelle Héloïse*, la 9^e estampe ayant pour inscription *la Matinée à l'anglaise*.

Rousseau est certainement l'écrivain qui, en France, au dix-huitième siècle, a le premier senti et propagé avec passion cet amour de la campagne et de la nature que Cowper, de son côté, a si tendrement partagé : à cet égard, nous aurions peu à envier à nos voisins. Aussi, lorsque j'ai exprimé le regret que la France n'eût point, dès ce temps-là, une poésie pareille et comparable à celle des Anglais, je pensais moins encore à la peinture directe de la nature considérée en elle-même, peinture dont notre prose élevée présente de si belles et si magnifiques images, qu'à l'union de la poésie de la famille et du foyer avec celle de la nature. C'est cette *union* qui manque essentiellement chez Rousseau, et par toutes sortes de raisons qui font peine à ses admirateurs : ce peintre aux larges et puissantes couleurs vit et habite dans un intérieur souillé. Il a de plus une indécatesse naturelle ou acquise qui viole souvent cette première vertu protectrice du foyer, la pudeur. On trouverait encore de profondes différences morales entre Rousseau et Cowper, en ce que l'un aspire à se passer d'autrui, affecte de s'isoler et de se mettre en guerre ou en divorce avec le genre humain, et que l'autre, au contraire, aime à devoir aux autres, à ceux qu'il aime, et à se sentir leur obligé. Tout en maudissant Londres comme l'autre Paris, et jusqu'à travers ses ardents anathèmes, il est sociable et a des doctrines sociables. Sauf quelques rares mouve-

ments de misanthropie, il veut que sa demeure ne soit point trop à l'écart ni hors de portée des ressources et des bienfaits de la société. Une fois il a découvert dans ses courses autour d'Olney, sur une colline assez escarpée, une toute petite cabane cachée dans un bouquet d'arbres, et il l'a appelée *le Nid du paysan* ; il rêve de s'y établir, d'y vivre en ermite, y jouissant de son imagination de poète et d'une paix sans mélange ; mais il ne tarde point à s'apercevoir que le site est incommode, qu'on y manque de tout, qu'il est dur d'être seul : tout bien considéré, il préférera son cabinet d'été et sa serre avec son simple et gracieux confort, et il dira à la hutte sauvage et pittoresque : "Continue d'être un agréable point de vue à mes yeux ; sois mon but de promenade toujours, mais mon habitation, jamais !"

Bernardin de Saint - Pierre, chez nous, a fréquemment mêlé aux peintures naturelles de vives images de la vie et de la félicité domestique : mais la poésie en vers était restée en arrière, on ne sait pourquoi. De nos jours, des essais ont été tentés dans ce genre intime, familier, et pourtant relevé d'art, et qui a besoin d'un détail curieux et de fini. Ces essais, dont aucun n'a eu l'excellence ni la popularité de *la Tâche*, demanderaient un examen attentif et un chapitre développé. Je remarquerai seulement qu'en Angleterre, la vie privée est plus close, plus abritée, mieux encadrée dans son

ensemble, plus conforme par son esprit aux mœurs générales de la race et de la nation ; ainsi ornée et préservée, ainsi à demi enveloppée de son mystère comme le *cottage* l'est dans ses roses ou comme un nid dans le buisson, elle prête davantage à cette douce et poétique ferveur qu'elle inspire et dont on vient de voir tant de purs exemples. C'est tout ce que j'ai voulu dire ici, sans nier qu'avec des différences dont le talent saurait se faire une originalité, nous puissions, par une application heureuse, y réussir à notre tour.¹

¹ Cette Étude sur Cowper m'a valu trois gracieux sonnets en anglais qui me sont venus de la patrie du poète, et qui ont été écrits le soir autour de la table à thé, pendant qu'on lit en famille un livre ami et que l'on en cause. Ces sonnets, qui sont trop flatteurs pour que je les cite, m'en ont rappelé un du poète Keats qui exprime bien ce même sentiment d'idéal, de vie intérieure et d'amitié, charme et honneur de la muse anglaise :

SONNET IMITÉ DE KEATS

EN S'EN REVENANT UN SOIR DE NOVEMBRE

Piquante est la bouffée à travers la nuit claire,
 Dans les buissons séchés la bise va sifflant ;
 Les étoiles au ciel font froid en scintillant,
 Et j'ai, pour arriver, bien du chemin à faire.

Pourtant je n'ai souci ni de la bise amère,
 Ni des lampes d'argent dans le blanc firmament,
 Ni de la feuille morte à l'affreux sifflement,
 Ni même du bon gîte où tu m'attends, mon frère :

Car je suis tout rempli de l'accueil de ce soir,
Sous un modeste toit où je viens de m'asseoir,
Devisant de Milton, l'aveugle au beau visage ;

De son doux Lycidas par l'orage entraîné ;
De Laure en robe verte, en l'avril de son âge,
Et du féal Pétrarque en pompe couronné.



*CHOIX DE POÉSIES DE SAINTE-
BEUVE, IMITÉES DE L'ANGLAIS*

LE PLUS LONG JOUR DE L'ANNÉE

A LAURE

IMITÉ DE WORDSWORTH

QUITTONS le berceau de feuillage
Et les bords fleuris du torrent ;
Le soleil, las d'un long voyage,
S'est couché derrière un nuage,
Et déjà le jour est mourant.

Le soir, qui lentement arrive,
Détache le réseau vermeil
Qui couvrait la terre captive,
Comme un pêcheur fait sur la rive
Ses filets séchés au soleil.

Une fraîche haleine soupire
Dans le saule et dans le roseau ;
Le soir et son paisible empire
Sont chers à tout ce qui respire,
A la fleur, à l'homme, à l'oiseau.

Puis surtout, aucune journée
N'a de soir si beau qu'aujourd'hui ;

Plus haut notre âme est ramenée,
Car le plus long jour de l'année,
O Laure, en ce jour nous a lui.

Pourtant, ô blonde jeune fille,
Tu vas folâtrer, comme avant,
Sur le gazon devant la grille,
Ou sous l'odorante charmille
Des jasmins qui tremblent au vent.

File ta trame fortunée,
O la plus belle du vallon ;
Au doux printemps, la matinée
Sait-elle ce que la journée
A de plus court ou de plus long ?

Qui voudrait troubler, dès l'aurore,
L'alouette dans sa chanson,
La vive abeille qui picore,
L'hirondelle, étrangère encore,
La linotte au bord du buisson ?

Mais dans l'amitié qui nous lie,
Sans te troubler, ne puis-je pas,
A cette heure où rien ne s'oublie,
Mêler à ta jeune folie
Quelques mots sérieux tout bas ?

Et, tandis que l'ombre abaissée
Nous empêche déjà de voir,

Tenant ta main blanche pressée,
T'apprendre une grave pensée
Avant le baiser du bonsoir ?

L'Été,—c'est l'Océan qui roule
Des flots dont les bords sont couverts ;
Chaque jour est un flot qui coule,
Et qu'un reflux bientôt refoule
Au gouffre glacé des hivers.

Ainsi, sur cette plage humaine,
Nos jours d'abord montent un peu,
Et l'homme rêve un grand domaine ;
Puis un prompt reflux les remmène ;
Ainsi tu l'as voulu, mon Dieu !

Et nous, égarés dans le rêve,
Nous ne croyons pas au déclin ;
L'arbre, au printemps, reprend sa sève,
La fleur chaque avril se relève,
Et notre cœur est toujours plein !

O jeune fille, sois plus sage,
Et, quand ton déclin va venir,
Ne laisse pas le frais ombrage
Ni les fruits d'or dans le feuillage
Te voiler le sombre avenir.

Mais, avant que la nuit s'avance,
Mais dès aujourd'hui, dès ce soir,

Au rivage où muette, immense,
L'Éternité pour toi commence,
Viens de bonne heure, viens t'asseoir.

Vois-y tomber, comme une goutte,
Ces ruisseaux au cours incertain,
Portant sur leur mouvante route
La foule crédule qui doute,
Et sur chaque barque un destin.

Au-dessus, l'éclatante roue
Fait tourner les astres au ciel ;
Et cependant le vent se joue,
Le flot grossit, la barque échoue ;
Chaque astre revient éternel.

Toi, dont la nef est la dernière,
O toi, qui chantes et qui ris,
Quand va s'élargir la rivière,
Et que bien loin fuiront derrière
Tapis de mousse et bords fleuris ;

Alors, en la beauté qui passe,
Malheur, si tu croyais encor !
Que faire, hélas ! au sombre espace
Où tout s'abîme, où tout s'efface,
Si l'on n'a pas une ancre d'or ?

Maître austère aux leçons divines,
Le Devoir gronde par amour ;

Il a parlé, tu le devines ;
A ta main le sceptre d'épines ;
A ton front les roses d'un jour !

Blanche reine de la pelouse,
Arme-toi de grave douceur ;
Sois prudente comme une épouse ;
Que plus d'une Éloa jalouse
Te reconnaisse pour sa sœur ;

Jusqu'à l'heure auguste, suprême,
Où parmi les anges ravis,
Tu fleuriras, ange toi-même,
Fleuron du sacré diadème
Tombé sur l'éternel parvis !

Poésies de Joseph Delorme.

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs ;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh ! combien je préfère à ce caquet si vain,
 Tout le soir, du silence,—un silence sans fin ;
 Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire ;

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
 Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
 Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire !

Poésies de Joseph Delorme.

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH

Ne ris point des sonnets, ô critique moqueur !
 Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare :
 C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
 Et que le Tasse aux fers soulage un peu son cœur ;

Camoens de son exil abrège la longueur,
 Car il chante en sonnets l'amour et son empire ;
 Dante aime cette fleur de myrte, et la respire,
 Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur ;

Spenser s'en revenant de l'île des féeries,
 Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries ;
 Milton, chantant les siens, ranimait son regard ;

Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France ;
 Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
 Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard.

Poésies de Joseph Delorme.

STANCES

IMITÉ DE KIRKE WHITE

Puisque, sourde à mon vœu, la fortune jalouse
Me refuse un toit chaste ombragé d'un noyer,
Quelques êtres qu'on aime et qu'on pleure, une
 épouse,
Et des amis le soir, en cercle à mon foyer,

O nobles facultés, ô puissances de l'âme,
Levez-vous, et versez à ce cœur qui s'en va
L'huile sainte du fort, et ranimez sa flamme ;
Qu'il oublie aujourd'hui ce qu'hier il rêva.

Lorsque la nuit est froide, et que seul, dans ma
 chambre,
Près de mon poêle éteint j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de
 décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et
 souvent,

Bien souvent je soupire, et je pleure, et j'écoute.
Alors, ô saints élans, ô prière, arrivez ;
Vite, emportez-moi haut sous la céleste voûte,
A la troisième enceinte, aux parvis réservés !

Que je perde à mes pieds ces plaines nébuleuses,
Et l'hiver, et la bise assiégeant mes volets ;

Que des sphères en rond les orgues merveilleuses
Animent sous ses pas le jaspe des palais ;

Que je voie à genoux les anges sans paroles ;
Qu'aux dômes étoilés je lise, triomphant,
Ces mots du doigt divin, ces mystiques symboles,
Grands secrets qu'autrefois connut le monde
enfant ;

Que lisaient les vieillards des premières années,
Qu'à ses fils en Chaldée enseignait chaque aïeul...
Sans plus songer alors à mes saisons fanées,
Peut-être j'oublierai qu'ici-bas je suis seul.

Poésies de Joseph Delorme.

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH

C'est un beau soir, un soir paisible et solennel ;
A la fin du saint jour, la Nature en prière
Se tait, comme Marie à genoux sur la pierre,
Qui tremblante et muette écoutait Gabriel :

La mer dort ; le soleil descend en paix du ciel ;
Mais dans ce grand silence, au-dessus et derrière,
On entend l'hymne heureux du triple sanctuaire,
Et l'orgue immense où gronde un tonnerre
éternel.

O blonde jeune fille, à la tête baissée,
Qui marches près de moi, si ta sainte pensée
Semble moins que la mienne adorer ce moment,

C'est qu'au sein d'Abraham vivant toute l'année,
 Ton âme est de prière, à chaque heure, baignée,
 C'est que ton cœur recèle un divin firmament.

Les Consolations.

Septembre 1829.

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH

Les passions, la guerre ; une âme en frénésie,
 Qu'un éclatant forfait renverse du devoir ;
 Du sang ; des rois bannis, misérables à voir ;
 Ce n'est pas là dedans qu'est toute poésie.

De soins plus doux la Muse est quelquefois
 saisie :

Elle aime aussi la paix, les champs, l'air frais du
 soir,

Un penser calme et fort, mêlé de nonchaloir ;
 Le lait pur des pasteurs lui devient ambrosie.

Assise au bord d'une eau qui réfléchit les cieux,

Elle aime la tristesse et ses élans pieux ;

Elle aime les parfums d'une âme qui s'exhale,

La marguerite éclose, et le sentier fuyant,

Et quand novembre étend sa brume matinale,

Une fumée au loin qui monte en tournoyant.

Les Consolations.

Septembre 1829.

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH

Quand le Poète en pleurs, à la main une lyre,
 Poursuivant les beautés dont son cœur est épris,
 A travers les rochers, les monts, les prés fleuris,
 Les nuages, les vents, mystérieux empire,

S'élance, et plane seul, et qu'il chante et soupire,
 La foule en bas souvent, qui veut rire à tout prix,
 S'attroupe, et l'accueillant au retour par des cris,
 Le montre au doigt ; et tous, pauvre insensé,
 d'en rire !

Mais tous ces cris, Poète, et ces rires d'enfants,
 Et ces mépris si doux aux rivaux triomphants,
 Que t'importe, si rien n'obscurcit ta pensée,

Pure, aussi pure en toi qu'un rayon du matin,
 Que la goutte de pleurs qu'une vierge a versée,
 Ou la pluie en avril sur la ronce et le thym !

*Les Consolations.**Septembre 1829.*

TROIS SONNETS

IMITÉS DE WORDSWORTH

I

REPOSEZ-VOUS ET REMERCIEZ

(AU SOMMET DU GLENCOE)¹

Ayant monté longtemps d'un pas lourd et pesant
Les rampes, au sommet désiré du voyage,
Près du chemin gravi, bordé de fin herbage,
Oh ! qui n'aime à tomber d'un cœur recon-
naissant ?

Qui ne s'y coucherait délassé, se berçant
Aux propos entre amis, ou seul, au cri sauvage
Du faucon, près de là perdu dans le nuage,
—Nuage du matin, et qui bientôt descend ?

Mais, le corps étendu, n'oublions pas que l'âme,
De même que l'oiseau monte sans agiter
Son aile, ou qu'au torrent, sans fatiguer sa rame,

Le poisson sait tout droit en flèche remonter,
—L'âme (la foi l'aidant et les grâces propices)
Peut monter son air pur, ses torrents, ses délices !

¹ En Écosse.

LA CABANE DU HIGHLANDER

Elle est bâtie en terre, et la sauvage fleur
 Orne un faite croulant ; toiture mal fermée,
 Il en sort, le matin, une lente fumée,
 (Voyez) belle au soleil, blanche et torse en vapeur !

Le clair ruisseau des monts coule auprès : n'ayez
 peur
 D'approcher comme lui ; quand l'âme est bien
 formée,
 On est humble, on se sait, pauvre race, semée
 Aux rocs, aux durs sentiers, partout où vit un
 cœur !

Sous ce toit affaissé de terre et de verdure,
 Par ce chemin rampant jusqu'à la porte obscure,
 Venez ; plus naturel, le pauvre a ses trésors ;

Un cœur doux, patient, bénissant sur sa route ;
 Qui, s'il supportait moins, bénirait moins sans
 doute. . . .

Ne restez plus ainsi, ne restez pas dehors.

LE CHATEAU DE BOTHWELL

Dans les tours de Bothwell, prisonnier autrefois,
 Plus d'un brave oubliait (tant cette Clyde est
 belle !)

De pleurer son malheur et sa cause fidèle.
Moi-même, en d'autres temps, je vins là ;—je
vous vois

Dans ma pensée encor, flots courants, sous vos
bois !

Mais, quoique revenu près des bords que j'appelle,
Je ne puis rendre aux lieux de visite nouvelle.
—Regret !—Passé léger, m'allez-vous être un
poids ? . . .

Mieux vaut remercier une ancienne journée,
Pour la joie au soleil librement couronnée,
Que d'aigrir son désir contre un présent jaloux.

Le Sommeil t'a donné son pouvoir sur les songes,
Mémoire ; tu les fais vivants et les prolonges ;
Ce que tu sais aimer est-il donc loin de nous ?

Pensées d'août.



BIBLIOGRAPHIE

CHARLES-AUGUSTIN
SAINTE-BEUVE

né à Boulogne-sur-mer, le 23 décembre 1804
mort à Paris le 13 octobre 1869

Entre au Collège Charlemagne	1818
„ au Collège Bourbon	1821
Premier prix de vers latins	1822
Entre au “Globe”	1824
Fait la connaissance de Victor Hugo	1827
Publie le <i>Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle</i>	1828
„ <i>La vie et poésies de Joseph Delorme</i>	1829
„ <i>Les Consolations</i>	1830
„ <i>Critiques et Portraits Littéraires</i>	1832-39
„ <i>Volupté</i>	1834
„ <i>Les Pensées d'août</i>	1837
Professe à Lausanne	1837-38
Conservateur de la Bibliothèque Mazarine	1840
<i>Port-Royal</i>	1840-60
<i>Portraits Littéraires</i>	1844
Élu Membre de l'Académie Française	1845
<i>Portraits Contemporains</i>	1846
Professe à Liège	1848
<i>Causeries du Lundi</i>	1849-62
Nommé professeur au Collège de France	1854

Maître de Conférences à l'École Normale	1857-61
<i>Nouveaux Lundis</i>	1863-68
Sénateur de l'Empire	1865

BIOGRAPHIE ET APPRÉCIATIONS

- BERTRAND. *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*
- BOISSIER, GASTON. *Sainte-Beuve dans la Revue politique et littéraire*, t. vii.
- CLÉRON, O., VICOMTE D'HAUSSONVILLE. *Ch.-A. Sainte-Beuve : sa vie et ses œuvres.*
- DESPOIS, EUG. Dans la *Revue politique et littéraire*, t. viii.
- FAGUET, E. Dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville, t. vii. p. 660.
- FAGUET, E. *Politiques et Moralistes*, serie iii.
- GODFROY, F. *Histoire de la littérature française. Prosauteurs du XIX^e siècle*, t. ii. p. 381.
- LEVALLOIS, J. *Sainte-Beuve : l'œuvre du poète : la méthode du critique : l'homme public, etc.*
- LOMÉNIE, L. de. *Galerie des Contemporains illustres.*
- MAURRAS, CH. *Trois idées politiques.*
- MICHAUT, G. *Études sur Sainte-Beuve.*
 ,, *Le livre d'amour de Sainte-Beuve.*
 ,, *Sainte-Beuve avant les Lundis.*
- SÉCHÉ, L. *Études d'histoire romantique, Sainte-Beuve : son esprit : ses mœurs.*
- TROUBAT, J. *Sainte-Beuve intime.*
- VAPEREAU, G. *Dictionnaire universel des littératures.*
- VINET, A. *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, t. iii.

H. W. A.

THE RIVERSIDE PRESS LIMITED, EDINBURGH.

LES CLASSIQUES FRANCAIS

Pott 8vo, cloth, 1/6 net; limp lambskin, 2/6 net

ATALA, RENÉ, ET LE DERNIER ABENCÉ-
RAGE. Par CHATEAUBRIAND. Préface du VICOMTE
MELCHIOR DE VOGÜÈ, de l'Académie Française.

CONTES CHOISIS DE BALZAC. Préface de
PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

PAUL ET VIRGINIE. Par BERNARDIN DE ST.
PIERRE. Préface du VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÈ,
de l'Académie Française.

COLOMBA. Par PROSPER MERIMÉE. Préface d'
AUGUSTIN FILON, de l'Académie Française.

ABOLPHE. Par BENJAMIN CONSTANT. Préface de
PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE.
Par OCTAVE FEUILLET, Préface d'AUGUSTIN FILON.

*The following Volumes, or a selection from them, will be
included in the Series.*

"PROFILS ANGLAIS." Par C. A. SAINTE-BEUVE,
Préface de ANDRÉ TURQUET.

LA MARE AU DIABLE. Par GEORGE SAND.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

PENSÉES DE PASCAL.

ESSAIS DE MONTAIGNE.

MAXIMES DE ROCHEFOUCAULD.

LA TULIPE NOIRE. Par ALEXANDRE DUMAS.

POÈMES DE VICTOR HUGO.

LONDON

J. M. DENT & CO. 29 BEDFORD STREET, W.C.

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Santa Barbara

STACK COLLECTION

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.

5 07 14475 14476D



3 1205 03057 6746

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 001 330 608 9

